

FINITUDE
Livre 4

« SI CE N 'EST TOI.. »

VAN MALAERTH Pierre

AVENTURE

SCIENCE-FICTION

C'Am est un "Cloné de la Troisième Génération". La purification des gènes du grand-père se trouve encore bien présente dans la lignée. Un atout quand on vit sur Selzé et que l'on y est propriétaire d'une Concession de plus de quinze mille kilomètres carrés : Selzé est une planète pernicieuse, les tâches d'un Concessionnaire exigent maintes qualités intellectuelles et physiques. Mais être Failli, et le prestige d'un Concessionnaire disparaît. Le prestige et la vie : en vertu d'une funeste coutume, C'Am est promis à une prompte « disparition ».

Alors : fuir ! Mais où se réfugier ? Vers les montagnes ou les marais ? Certainement pas ! Alors : vers un autre monde. Mais le Vol en espace libre est impossible depuis plus d'un siècle et les mondes viables sont rares le long de la Grande Faille.(1)

Fini le monde fermé et élitaire des Concessionnaires, aborder Celcius-Planète ce sera connaître l'autre face des Mondes Humains. C'Am découvre qu'il lui faudra beaucoup de chance pour lui permettre de revenir, un jour, la tête haute, sur Selzé l'indépendante.

Beaucoup d'atouts, aussi. Mais n'a-t-il pas, en Cert Viefield, le « roublard », un bon professeur ? Et Dame Sigri Wer - Conseillère en Humanité - n'est-elle pas une alliée de poids ?

Et revoir C'Perle, vers laquelle vont tous ses espoirs... Sorale et Ételle valaient bien l'Héritière C'Loï et tous les hologrammes des Mondes, mais comment l'oublier, Elle ?

C'était tout ce que C'Am avait cru important, avant que de devoir hisser sa puissante carcasse hors de ces chaos de roches.

Peut-être, après tout, lui avait-il fallu accomplir tout ce chemin. Tout ce chemin, pour cette silhouette qui se jouait des rochers avec tant de légèreté...

*Le début des Mondes ou leur fin ?
Et si c'était pareil ?*

¹⁾ Les "Failles" : fractures du continuum espace-temps, pouvant se figurer par leur ligne de force galactique. Elles sous-tendent les forces gravitationnelles et échappent à la formule : $E=MC^2$. Localement, elles peuvent se couper, permettant un passage de l'une à l'autre sans vol dit « Libre ». Leur emprunt -empiriquement calculé- permet des vitesses multipliant celle de la lumière par dix, vingt fois, et même plus. Première faille découverte et étudiée : faille dite « de Vièlès » en 2160. Par opposition, le Vol Libre permet de s'éloigner d'une faille. Espace dit « Profond ».

Dans le récit qui suit : il s'agit essentiellement des failles de Sylvinia et de la Grande Faille. Voir dessin.

PREMIER TOME : LA FUITE...

CHAPITRE 1

La troisième des lunes de Selzé avait perdu son halo depuis huit nuits et le point brillant de la première ne reviendrait que dans cinq jours ; le cycle des saisons rendait ces nuits de printemps obscures. Les vents du Septentrion s'étaient calmés, mais, depuis un mois, ils avaient été remplacés par des vents d'Est, tout aussi froids, venus des montagnes ; une course folle de cinq mille kilomètres sur les sommets enneigés, que l'étoile de ce monde ne parviendrait à réchauffer qu'au cours du prochain mois. Un sursis avant le début des Grandes Cultures...

C'Am quitta la fenêtre et regagna son bureau. Ainsi, le temps était venu. Et l'Héritière C'Loï n'était pas Dame de dix-huit années à laisser passer une année de plus ! Cela se disait déjà, une nouvelle orchestrée par tous les affidés de la plus riche des Héritières.

La Concession Loï n'englobait pas moins de vingt mille kilomètres carré, et son Héritière avait suscité bien des Prétendants ! Mais les Enchères, lancées depuis dix années, ne laissaient que huit Héritiers sur les rangs. S'allier avec la Concession Loï restait une velléité intéressante, même si le risque de se faire avaler par elle était quasi inéluctable. À défaut de conclure une Alliance de Mariage, participer à ses Enchères permettait une rentabilité honorable aux capitaux proposés. C'Am n'en déduisait pas moins que ces Mariages étaient un piège dont ses Parents auraient pu se dispenser. (Et lui : un nigaud de les avoir poursuivies !). Mais il était trop tard pour s'en démettre. Ses Parents étaient décédés ; et lui avait cru...

L'abattement revenait, il se carra dans son fauteuil.

Un idiot, voilà ce qu'il était. Et les Enchères : une funeste coutume. Une coutume dont avait pourtant profité la Concession Am par le passé ! Am, Loï, et quelques autres : des quarante-deux Concessions découpées à l'origine dans la Plaine du continent de Selzé, il n'en restait plus que quinze. Méventes, enchères, mauvaises récoltes, abandons, et une nouvelle disparaîtrait : la Concession Am.

(Et, peut-être, quelques autres aussi !). Lui ne disposait plus des cinq cents millions de solars-Selzé, et emprunter aurait été se dévoiler. Le prêteur aurait couru prévenir Loï ! Il y avait plus de dix années qu'il n'y avait eu d'Enchères et celles-ci retenaient l'attention de toute la Plaine. Alors : restait de risquer la phase finale. Car le temps des Relances ne pouvait durer éternellement ! D'ailleurs, de toute évidence, l'Héritière de Loï s'impatiait...

C'Am laissa errer son esprit. « Gagner les Enchères, ou bien se sauver ». Rien ne l'aurait empêché, à sa dernière Relance, d'abdiquer ses Prétentions. Mise à part une fierté, bien mal placée qui l'en avait dissuadé. Un piège, la « fierté » ; un élément pris en compte, tout comme les autres, lors de l'institution des Cours d'Alliance, deux siècles plus tôt...

Ses capitaux lui auraient rapporté des intérêts, tôt ou tard ; la Concession Loï payait rubis sur l'ongle. Pendant quelques années, on aurait ri sous cape de Am, puis tout se serait estompé. Au lieu de ça, demain, il devrait surenchérir jusqu'au Terme. Ou bien, aujourd'hui, - avant la joute -, déclarer une Nouvelle Relance. Une Relance qui rendrait C'Loï furieuse. Perspective plus que risquée : les parents de l'Héritière ne menaient encore la Concession Loï qu'en principe, il ne faudrait pas compter sur leur mourante autorité pour modérer leur fille. C'Loï faisait preuve d'une belle assurance et ses tempêtes devaient faire plier les proches. Elle maintiendrait la cérémonie et, profitant de la foule en la prenant à témoin, l'Héritière exigerait un Constat sur Am. Ce n'était pas une Clonée-purifiée de Deuxième Génération pour rien ! Sa réaction serait immédiate.

Mais, ressasser les mécanismes de ces Enchères, c'était échouer irrémédiablement sur ce même mot : « fuir ». Personne ne pardonnerait à un Failli, c'était la Coutume. La Concession Loï pour dépecer la Concession Am, et le menu peuple d'en être privé du spectacle et mis dans l'impossibilité d'exulter ses rancœurs.

Et fuir où ? Dans les Montagnes de l'Est ? Absurde, c'était opter pour l'inconnue sauvagerie. Les Marais du Sud ? Impensable. Alors, un autre Monde ? Celcius et ses satellites ? Une dizaine de jours de voyage par la Grande Faille... Encore plus loin ? Alors : Chante-Cœur... Mais l'immigration y était interdite ! (En touriste, son pécule s'y serait épuisé avant une année.). Alors : sur une des stations orbitales qui jalonnaient la Faille du Continuum ? Vieille-Terre, à plus de vingt mois ? Bien plus, à présent, puisque Orion-Station - point de transit obligé - était fermée. Un coût de voyage faramineux. Et puis, il se disait que les vols en Espace Profond étaient devenus impossibles...

Le choix, donc, était limité : les montagnes de l'Est « ou » Celcius-Planète. Et, encore, pour cette dernière destination, fallait-il ne pas se faire repérer à l'Astroport de Selzé et pouvoir embarquer incognito.

Cette perspective ne faisait pas peur à C'Am, puisque rester c'était mourir. Et mourir ainsi, en pleine jeunesse... Une absurdité dernière. Vingt-deux ans, une santé venue de son ancêtre, une force physique qui l'amenait régulièrement aux

meilleures places lors des Jeux d'Automne... (Et le meilleur pour soulever cette lourde gueuse, aux formes savamment arrondies !).

Fuir, bien sûr... Participer à la Clôture des Enchères ; gagner quelques heures ; puis disparaître. Pas d'alternative. Il le savait depuis des mois, s'y était préparé.

Et fuir... mais pour combien d'années ? Et quelle vie trouverait-il sur Celcius ? Il ne connaissait rien d'autre que ce paysage plat et bien ordonné de la Plaine de Selzé. Rien d'autre que gérer des récoltes et préparer les suivantes. Celcius-Planète, il n'en savait rien de plus que ce qu'en disaient les fiches des Consoles de Selzé : rien qui permette d'imaginer une quelconque existence future. Celcius ne donnait qu'un vague crédit à la supposition qu'il formait : Loï ne le poursuivrait pas jusque là, c'était probable. Selzé-Planète fournissait l'essentiel de l'alimentation de Celcius-Complexe et les relations entre les deux mondes se limitaient pratiquement à ça. Il était même douteux qu'il puisse y changer ses solars-Selzé en solars-Celcius (?). Mais deux faits militaient pour Celcius : il n'y avait aucune réglementation spéciale pour accéder à ce monde industriel, et, partant de Selzé-Planète, il y avait des transports suffisamment réguliers pour y mener. Piètres indications quant à prévoir des conditions de vie, mais puisque le « choix » n'en était pas un, qu'il se résumait à un nom de lieu...

Il aurait mis le plus de distance possible entre les sbires de Loï et sa personne. Effarant de se rendre compte que sa vie basculerait ainsi ! Que d'imprudences. Et puis l'irréremédiable. Demain soir, tout serait joué. Sa vie de Concessionnaire privilégié culbuterait comme celle de ces animaux venus d'au-delà de la Barrière, frappés par les ultrasons diffusés par la clôture qui longeait les terres exploitées. Encore bénéficiaient-ils, eux, de l'ignorance, avant de sombrer !

Rester assis ou arpenter la pièce principale du bâtiment n'aurait su amener un quelconque réconfort. Les mêmes enchaînements d'idées faisaient comme un système de rails interdisant à la raison de s'écarter. Demain, il serait ruiné. Car il ne fallait pas espérer des autres Prétendants qu'ils abdiquent leurs Prétentions et leurs offres ! Pourquoi le feraient-ils, puisqu'ils avaient suivi jusqu'à présent. Et les plus sages - ou les plus trouillards - s'étaient déjà retirés. Loï, à sa guise, rembourserait les fonds avancés... Elle ferait traîner les négociations, si elle avait besoin de fonds, ou paierait immédiatement, pour répondre à quelques tortueux projets. Pas un ne s'aviserait de porter la moindre ombre sur Loï. Alors Loï déciderait. Inimaginable de poursuivre Loï devant le Tribunal des Concessions, à moins d'être le plus inconséquent des inconséquents ! Et puis : sous quel prétexte ? Prétendre que la Concession Loï était démunie de capitaux et dans l'incapacité de rembourser les enchères déposées chez elle ? Que l'ancêtre de C'Loï n'avait pas été clonée et purifiée ? Qu'elle était dans l'incapacité d'assumer une naissance ? C'était totalement absurde.

À nouveau debout, C'Am revint à sa console. Tous les Contrats étaient payés et en ordre. Il ne les avait pas clos, de peur que la console ne laissât

filtrer cette information que la Concession Am était comme en suspend. La première fois depuis deux siècles ! Le roulement de la gestion d'une Concession allait de soi, et sa vie était continue : l'embauche et la création des Contrats, le paiement de ceux qui étaient terminés, les récoltes, les ventes, les prévisions, les semences... (Laisser croire qu'il n'y avait là qu'un moment dû aux hasards...).

Allons, il fallait faire encore un pas vers cet avenir déjà tracé. Mais ce pas coûtait à C'Am plus que tous les autres. Il quitta la salle.

Les raclements de ses semelles, sur le grand escalier aux marches bicentennaires, semblèrent renvoyés par la haute voûte comme des chuchotements réprobateurs. Aucune autre présence. Il avait réduit les Communs au strict minimum : douze personnes, logeant dans une aile de la grande bâtisse. D'ailleurs, il ne pourrait rien pour eux quand Loï exercerait sa voracité mercantile sur tous les biens de Am.

Sa massive stature aborda le second palier. Le couloir... Troisième chambre à droite, là où il avait fait porter son Régisseur, deux mois plus tôt...

Il s'arrêta, hésitant.

Aucun bruit, hormis celui des hautes poutres qui craquaient, comme pour lui rappeler qu'il avait scellé la ruine de la Concession, mais qu'elles demeureraient encore des temps et des temps, elles ! Du bois de jansera, cet arbre puissant qui parsemait la Plaine, avant que celle-ci ne soit entièrement nivelée au laser. Ses frondaisons dominaient encore les forêts qui escaladaient les versants, au-delà de la Clôture. Les poutres murmuraient avec insistance qu'elles connaissaient les vents de Selzé : même abattus, les troncs affirmaient encore leurs protestations hautaines par des grincements assourdis et obstinés...

L'atmosphère de l'immense plaine enveloppait l'être d'une écharpe démesurée. Filandres de l'hiver s'achevant. Effondrement de Am. Les heures empêtraient son esprit contrit dans une procession de visages stupéfaits, angoissés, accusateurs... Une tourmente lente et silencieuse. Inéluctable. Une langueur mortelle, alors que la belle saison tardait à revenir.

Il se contraignit pour échapper à cette tenace emprise. Tout cet enchaînement n'était qu'une sinistre farce. Mais, par le passé, les ancêtres qui avaient construit Am en avaient joué, eux aussi, sans hésiter : les fins d'hiver étaient un moment crucial pour les trésoreries. La coutume ne permettait qu'aux Concessions les plus puissantes de survivre, leur permettait d'avalier les plus faibles...

Il poussa la porte et multiplia les précautions, pour ne pas réveiller l'homme allongé. Yet, le Régisseur qui avait mené la Concession jusqu'au bout de ses forces. Ces microbes originels de Selzé poussés par les vents du Sud, ces infections dures aux gènes des non purifiés...

Il s'approcha du lit. Dans sa poche, la trousse des timbres - pourtant légère - pesait comme mille remords. Mais l'Héritière C'Loï n'était pas femme à se faire bernier. Seulement quelques heures, avant que tous se jettent : il fallait oser.

Yet n'était pas cloné, ni lui, ni ses aïeux : une infection - implacable - le terrassait. Il était condamné à brève échéance. Quelques jours. Peut-être : une ou deux semaines. Ou quelques heures.

Yet se mourrait. Il se mourrait depuis des mois. Les germes des marais avaient préparé leur sale besogne. Yet n'était pas un « C » et n'avait dû atteindre trente-quatre ans que grâce à une constitution exceptionnelle. (Et beaucoup de chance !). C'Am se pencha sur le visage émacié, où luisaient deux grands yeux cernés, déjà tournés vers la mort. La bouche subissait les premiers engourdissements. Mais, là, Yet ne dormait pas. Sa voix était encore claire ; C'Am guetta ces mots que clamait déjà silencieusement ce regard. Une terrible accusation.

Mais il fut décontenancé...

- C'Am... Merci !

- Merci de quoi ?

- J'ai compris... Depuis des semaines... Quand tu m'as ôté de l'hôpital...

- Tu étais pauvre, Yet, ils ne te soignaient pas.

- Ce n'est pas pour ça... que je te remercie. Ton geste répondait à une raison et je l'ai comprise. Mais je te dis merci pour... tes soins...

(C'Am sentit une sueur grasse sourdre de sa peau à la vue de ce sourire confiant et entendu.).

- J'ai fait ce que j'ai pu.

Une lueur de sérénité passa dans le regard du mourant.

- Calme-toi, C'Am ! Et n'aie aucun remords : j'étais condamné.

- Que veux-tu dire ?

- C'Am, tu m'offenserais... Laisse-moi continuer. Nous, les pauvres, nous ne savons pas ce que c'est que d'être clonés et les maladies sont notre lot. Mais nous savons nous apercevoir si une Concession périclité. Et la Concession Am était dans cette situation. Depuis des années... Alors, quand ton Père s'est inscrit aux Enchères de la Concession Loï, et qu'il a monté ces Enchères, j'ai compris qu'il jouait son va-tout. Si ta Mère avait été encore vivante il se serait montré plus prudent. Mais ça n'aurait fait que retarder. Laisse-moi finir, C'Am, veux-tu ! Et il y a eu cette dernière année... Quand tu es venu à l'hôpital me chercher, je me suis dit : s'il veut une identité nouvelle, C'Am va avoir besoin de mon nom. Il aura raison de vouloir se sauver. Et moi, de toutes façons, je vais mourir. Je me suis dit : si C'Am est aussi intelligent qu'il le paraît, il préparera sa fuite. Et il m'aidera à passer, quand tout sera prêt. Aujourd'hui, j'ai compris que tu étais prêt. Car tes boissons et tes timbres me rendent joyeux. Alors, voilà, je voulais te remercier, avant d'être trop joyeux.

- Tu avais tout deviné... ?

- Ma mort est inévitable. L'hôpital, c'est pour calmer quelques consciences tatillonnes, rien de plus. Si tu n'étais pas venu, je t'aurais fait demander pour te dire. Car Ils seront sans pitié, C'Am ! Depuis des générations, c'est la Coutume :

une Cour doit rapporter à ceux qui y participent. L'Héritière ou... les intérêts. Mais tous et toutes doivent être solvables, c'est la Règle première. Et je savais que tu ne l'étais pas. Voilà. Tu t'es certainement procuré une carte vierge en prétextant que l'autre était souillée ou perdue... Il ne te manque plus que mes empreintes parce que tu n'as pas encore osé. Mais tu as dû trouver un cheveu sur mon oreiller. Un ou deux... Ne dis rien, va chercher ta carte. Quand dois-tu relancer les Enchères ?

- Demain. Demain, à midi.

- Ça me fera plaisir, C'Am... Les montagnes de l'Est, on en dit le plus grand mal. Depuis que cet idiot a lâché ces bêtes, il y a deux siècles. Celcius : c'est mieux. Ne va pas dans les marais du Sud, surtout, même si tu es un descendant de Purifié. Va sur Celcius. Il y a beaucoup de monde, là-bas. Et, par ces temps de crise... Celcius est peuplé, je sais, et personne ne s'intéressera à un Journalier vivant de contrats. Mais si tu restes ici, ni Loï, ni les autres, ne te laisseront en paix. Ils sont durs, et n'ont pas besoin d'aller à l'hôpital chercher un pauvre bougre, eux.

- Tu savais... Toutes ces nuits, quand...

- Quand tu venais arranger mon lit ? Faire ma toilette avec ces gestes empruntés ? Tu sais, C'Am : mets plusieurs doses. S'il te plaît. À l'hôpital, ils m'auraient laissé brûler de ma fièvre. Tu comprends ? Les économies... Pour ça aussi je te remercie.

- S'il n'y avait pas eu cette crise qui nous ruine, ces Enchères auraient été supportables.

- Et tu m'aurais laissé mourir à l'hôpital ? Voilà un mauvais point pour toi, C'Am ! Je t'en prie, n'oublie pas les doses... Je te remercie de m'avoir laissé parler. Dépêche-toi pour les empreintes. Avant demain matin... Je me sens très las, C'Am, ne tarde plus.

Yet avait fermé les yeux. Sa lente respiration n'en finissait pas. Par instants, des tremblements animaient le drap du lit.

C'Am redescendit au rez-de-chaussée. Il s'était senti devenir livide et n'avait pas osé poser les timbres. (Ce soir, il le faudrait...). Yet... Le fidèle Yet. Qui avait tout deviné, comme si ça allait de soi. Yet faisant de sa mort une œuvre utile, allant jusqu'à le délivrer de sa conscience...

*

C'Am se sentit une haine toute neuve pour ces usages qui avaient accompagné toutes ces années. Agité et ému, revenu dans son bureau, il se laissa tomber dans un siège. Le meuble grinça sous son poids...

Yet, peut-être, avait feint l'endormissement. Alors il n'avait pas osé appliquer la carte sur la paume. Ce soir, il faudrait le faire. Impérativement.

La sonnerie bruyante de la console, subitement, le fit sursauter. Machinalement, il repéra le bouton dans l'accoudoir et activa l'écran. Le visage altier de l'Héritière C'Loï apparut. Puis s'anima...

(C'Am se redressa vivement : hormis une indéfectible confiance en lui, l'Héritière de devait rien deviner !).

- Mes Hommages, C'Am. (La jeune femme marqua un temps d'arrêt perceptible sur la particule.).

- Hommages de Cour, Dame C'Loï-Selzé !

- Laissons ces civilités, C'Am, et parlons de ces fantaisies. De - tes - fantaisies !

- Mes fantaisies ?

- Cette fantaisie qui consiste à attendre l'extrême limite du Délai pour relancer mes Enchères, comme il y a six mois ! Et puis cette autre : celle de ne plus s'enquérir de mes états. Et ce, depuis plus de dix jours !

- Dame Loï, c'était bien là une fantaisie ridicule. Mais ce Délai arrivait précisément au moment d'une récolte et je n'avais plus assez de mon temps.

- Tu aurais gagné à ne pas tant tarder pour te décider ! Ton Régisseur était-il si incapable que tu aies eu ces retards ?

- Déjà malade. Et, maintenant, très malade.

- N'a-t-il pas été enlevé de l'hôpital que tu me rappelles encore une fois les circonstances de cette Relance si pénible ?

- Enlevé par mes soins. Mais il a rechuté de si mauvaise situation.

- Quelques mots et je te cétais un des miens ! Je suis choquée de tant de réserve !

- Je n'aurais jamais osé, même si la prévoyance m'avais alerté.

(L'image de la jeune femme se rapprocha, comme pour une confiance...).

- Je n'ai, pourtant, rien à te refuser. Et perds cet air inquiet ! J'ai codé cette transmission et personne ne peut entendre ces familiarités.

- Dame Loï...

- Cesse ce petit jeu, C'Am ! Comme tu vas cesser de remonter ces Enchères périodiquement. Je veux que le Terme en soit demain ! Définitivement !

- C'est que, Dame Loï, je juge impudents ces Prétendants disgracieux, pédants et acharnés.

- Je sais, C'Am, je sais. J'en suis peu flattée. (Le visage, un court instant désolé, reconquit vite sa détermination.). Et c'est bien la raison pour laquelle cette Cour ne m'amuse plus ! J'en attends le Terme !

- C'est la Coutume.

- Et la Coutume, jadis, était de pourfendre les rivaux ! La respectes-tu ? Non ! Alors, C'Am, je vais te proposer un marché confidentiel : demain, dans l'après-midi, tu renchéris de trois cents millions. Et, en fin d'après-midi, tu seras resté le seul. Et je serai à toi !

- Des Prétendants peuvent suivre...

- C'est pour ça que, en cinq levées, tu annonceras cinq cents millions ! Et je t'en rendrai deux cents, quand tout sera terminé. Astucieux, n'est-ce pas ?!

- Dame Loï...

- Tu m'agaces C'Am ! Si tu n'as pas encore compris que c'est toi que je veux !

- J'ai cinq mille Contrats à établir pour les premiers travaux des semences et je dois m'assurer de mes Commanditaires...

- Serais-tu à cent millions de solars près, C'Am ? Ou bien... estimerais-tu que je ne suis plus digne de toi ?! Comme si tu n'avais fait que placer des capitaux ? Sans porter la moindre attention à ma personne ?

(Offrant l'ample chevelure, comme lors d'un abandon, le visage avait lentement plongé. Mais les yeux bleus, sous la vague épaisse et blonde, ne s'étaient pas détournés. C'Am protesta.).

- Dame de Loï ! Je ne connais aucune « C » d'aussi belle apparence !

(Une exclamation qui eut pour conséquence immédiate de faire se redresser la jeune femme.).

- ... Et qui sache, comme moi, autant ce qu'elle veut ! Mais qui s'aperçoit que son préféré renouvelle ses Enchères, régulièrement tous les six mois, tel un vulgaire banquier calculateur !

(C'Loï devait modifier l'axe de la caméra de sa console car l'objectif se déplaçait imperceptiblement vers son décolleté...).

... Est-ce affaire de solars, C'Am ? J'aurai cet héritier... Je m'y suis engagée !

- Je ne saurais réduire d'aussi troublantes chairs à d'aussi sordides et mercantiles contreparties, Dame Loï ! Et qui douterait de si engageantes promesses.

- Alors, demain, au Terme de ma Cour, tu monteras les Enchères comme je te l'ai dit ! Et si ça ne suffit pas, tu ne quitteras pas la Place avant d'être resté le seul ! Je ne veux pas de ces particules purifiées de cinquième génération ou plus. N'oublie pas : « C'est toi et rien que toi ». Bonsoir C'Am-Selzé. N'oublie pas !

L'Image se dissipa...

C'Loï n'y était pas allée par quatre chemins, c'était bien dans son tempérament. Ou bien, en se comportant ainsi, éventant et discréditant par avance toute manœuvre, elle l'obligeait à se présenter. En tous cas, il n'avait plus les moyens de pousser les Enchères sur une telle échelle ! Il avait renouvelé de cent millions de solars, et les avait déposés, six mois auparavant, uniquement pour repousser l'échéance du Terme : une possibilité qui coûtait cher, mais qui avait eu pour effet de renvoyer la cérémonie à cette fin d'hiver.

Cette fois, C'Loï avait osé. De son geste... Et par le rappel de ses engagements. La caméra avait glissé vers la naissance de ses seins... L'Héritière n'avait pas froid aux yeux, pour lui rappeler, ainsi, ses appétits ! Avait-elle voulu jeter la confusion dans son esprit ? S'était-elle essayée au même exercice avec chacun des autres Prétendants ? Elle avait été d'un si tranquille aplomb... Son index avait-il vraiment forcé sur l'attache, comme C'Am avait cru le voir ? En tout cas, C'Loï avait dévoilé son impatience. Quant à imaginer de nouvelles manœuvres de dernière minute, toutes lui étaient interdites désormais. Une Protestation devant un tribunal des Cours - ultime recours - ne pourrait faire que long feu : la Concession Loï avait du répondant et le prouverait sans difficulté.

Une nouvelle tentative pour échapper à la cérémonie du Terme se retournerait inévitablement contre son auteur. Le moment était venu où tout atterroissement était vain. Et le corps de C'Loï était bien, d'ores et déjà, enseveli sous une montagne de solars ! Sidérant. Qui donc avait inventé ces Cours d'Alliance démentes !

Eh bien, sa ruine serait scellée. Qu'ils se battent, qu'ils s'entre-déchirent les dépouilles de la Concession Am puisque le piège s'était refermé ! Seulement échapper à sa mise à mort...

Ses pensées revinrent à l'image du corps allongé de Yet comme pour tirer un trait sur ce qui avait été.

Plusieurs timbres, pour calmer définitivement la douleur... Après avoir pris les empreintes... Deux identités... Il serait prudent de conserver la carte C'Am et ne la présenter qu'une fois loin. Tout ça, il l'avait prévu cent fois. Mille fois. Présenter la carte Yet le plus longtemps possible. Et si l'on s'apercevait de la supercherie, ce serait son maintien dans un établissement fermé, jusqu'à retrouver sa véritable identité. Ensuite ? Tout irait probablement très mal. Jusqu'à le renvoyer sur Selzé, peut-être ? Mais, surtout, prendre une précaution : ne pas laisser tous les solars sur le compte C'Am. Dans les premiers temps, se débrouiller, voir au coup par coup...

Et puis, oui, avant de partir : prévenir C'Perle. Parler avec elle. Parler avec elle, une dernière fois.

Et pourquoi ne pas le faire de suite, puisque les événements s'emparaient de sa vie sans rémission ?

Il activa sa console, composa le code de la Concession Perle, puis attendit.

Une femme d'une quarantaine d'années apparut ; C'Am la reconnut comme la mère de C'Perle. Les femmes de la Concession Perle ne ressemblaient guère à celles de la Concession Loï : elles étaient rousses et n'en avaient pas l'ossature puissante. Ni le port aussi arrogant. C'Perle-Mère, tout comme sa fille, avait ses épaules rondes et le cou fragile. Le visage était au-delà de toute féminité communément admise chez les Concessionnaires : C'Perle Mère était une « C » de cinquième génération, dont le visage était redevenu doux, car commis de plusieurs souches non purifiées. On n'y décelait des traces de versatilité, d'attendrissement, et même de compassion.

La gorge un peu nouée, C'Am lui dédia ses salutations.

- Dame de Perle-Selzé : mon salut de Meilleure journée.
- Bonjour, C'Am ! Voilà une venue bien protocolaire. Veux-tu parler à C'Perle ? Oui ? Je la fais chercher. (Son regard se détourna une dizaine de secondes, puis fixa C'Am de nouveau)... Voilà. Elle est ici, mais il te faudra attendre quelques instants. Comment vont tes affaires, C'Am ?
- Oubliez, s'il vous plaît, cette particule qui me procure bien des tracas.
- J'ai entendu parler, C'Am : C'Loï n'apprécierait pas ces reculs. Peu flatteurs pour elle, il faut bien en convenir ! Vous seriez plusieurs...

De peur de trop en laisser transparaître en direction de la mère de sa voisine et amie d'enfance C'Perle, C'Am s'essaya à insouciance, tandis que son esprit, malgré lui, se souvenait...

La Concession Perle avait sa descendance clonée de sixième génération pour C'Perle-Fille. Un clonage devenu ancien - et des mésalliances - avaient quasiment effacé, depuis, les bienfaits de cette Purification d'une aïeule. Si tant est qu'il fût encore convaincu qu'une particule n'amenât que des honneurs et des bénéfices, en sus d'une physiologie adaptée à Selzé ! L'apparence des C'Perle (Mère et Fille) en disait long sur leur fragilité physique. Mais la concession Perle n'avait aucune dette connue, bien qu'elle ait dû affronter, plusieurs fois, des coalitions d'Acheteurs ou de Commanditaires. Elle s'était sortie de ces délicates situations, au mieux. Mais Perle-Père travaillait toujours et la Concession avait peu de personnel permanent. Le visage fatigué de C'Perle-Mère avouait implicitement cette existence difficile.

Pourtant, encore, elle se penchait avec bienveillance sur le devenir de son jeune voisin :

... Ton Père t'aurait-il causé des complications C'Am ? Cependant, la Dame Héritière de Loï est un bon parti.

- Il n'est pas d'usage de critiquer sa propre famille, mais je reconnais... Cet engagement à cette Cour aurait pu se faire bien plus tard.

- C'était un bon calcul... Tiens, voilà C'Perle ! Je vous laisse tous les deux. Au revoir, C'Am ! Et meilleure journée !

Le visage se décala et disparut derrière un nouveau venu, dont la ressemblance avec le premier résidait en d'étranges similitudes de délicatesse : C'Perle-Fille, Héritière de la Concession Perle. L'ensemble des traits portait le même excès de fragilité et le même menton des gens sereins mais décidés. C'Am se sentit fondre ! Qu'est-ce qui le poussait à révéler à cette voisine ses projets ? C'était bien imprudent. Mais, par le passé, lors des Grandes Fêtes, C'Perle-Fille avait montré bien des gaietés et des compréhensions en sa compagnie : une confidente, pour tenter d'atténuer cette crispation qui le tenaillait...

Dans l'instant, il n'apercevait qu'une gaze d'amertume sur le visage de C'Perle. Une contrariété floue, qu'il n'avait qu'entr'aperçue en de rares occasions, au cours de ces dix années qu'il avait fréquenté l'adolescente. (Rencontres que C'Am-Père avait, par le passé, désobligées par des remarques discrètes mais précises.). Mais C'Perle était le témoin de ces années enfuies, même si elle n'avait pas été un « bon parti ».

Elle adressa à C'Am un salut empreint d'excessives réserves, choquantes de sa part...

- Salut de Meilleure Journée, C'Am. Que motive cette communication ?

- Meilleure Journée, C'Perle... mais pour toi seule.

- N'en sera-t-il pas de même pour toi ?

- Je n'ai pas le cœur à considérer cette journée à venir comme meilleure que celle de ce présent jour !
 - Pourtant...
 - Tu me connais plus que je te connais, et il est de notoriété publique...
 - Demain sera un grand jour, non ? À moins que tu ne décides de relancer tes Enchères, C'Am ?
 - Demain sera le Terme.
 - C'est vrai que C'Loï pourrait prendre ombrage que tu ne recules encore. Ces Relances périodiques indisposent tous les Prétendants et pourraient la vexer. Moi-même, je ne serais guère flattée d'une telle mésaventure ! Est-ce elle qui réclame ce Terme ?
 - Elle ne le cache pas.
 - Beaucoup en parle, c'est vrai. C'Loï est pressée. Qui ne le serait pas !
 - Tu as refusé toutes Cours...
 - Aurais-tu relancé plusieurs Cours simultanément, C'Am ? Ça ne se serait pas vu depuis longtemps !
 - Tu te moques... Père avait déjà décidé.
 - Tu aurais pu abandonner, C'Am ! Il aurait suffi que tu sacrifies tes premières Prétentions.
 - J'aurais pu... Ta suggestion vient bien trop tard.
 - Tu as préféré éviter les Malentendus. Mais... ce n'est pas pour ça que tu m'appelles, C'Am ? Ce serait gâcher cette meilleure journée que tu me souhaitais il n'y pas deux minutes !
- Désarçonné, C'Am se reprit. Mais en venir directement au fait lui répugnait. Toute une éducation attachée aux Convenances lui ordonnait une approche respectueuse et circonspecte ; il s'empêtra dans ses digressions...
- Aller contre la volonté de Père... J'étais jeune. Bien des arguments qu'il n'a pas cru bon de partager avant que la mort ne l'emporte. Et toutes ces sommes engagées.
 - Qu'essaies-tu de me dire, C'Am ?
 - Mes parents s'étaient attachés à maintenir l'intérêt économique de la Concession Am. Pour le futur...
 - Certainement !
 - C'Loï est arrogante et facilement méprisante.
 - C'est la logique-même de la Concession Loï. Tous ses ascendants, hommes ou femmes, ont été clonés.
 - Toi aussi tu es le fruit...
 - Une aïeule, C'Am ! Et de sixième génération seulement !
 - La Purification se transmet.
 - Oh, C'Am : Sixième Génération !
 - Elle n'est pas perdue.
 - C'Am ! Est-ce pour m'obliger... me remémorer toutes ces dissonances ? !

- Non, C'Perle ! Je voulais dire... je voulais dire combien tout ceci était préjudiciable.

- C'est fait !

(C'Perle conservait bonne mine, mais masquait difficilement une contrariété grandissante. C'Am surprit une ombre dans ses yeux. Il était d'une impardonnable maladresse et à cent lieues de son sujet ! Il tenta de dissiper ce malentendu qu'il avait créé par ses hésitations.)

- Comment veux-tu que je puisse imaginer vouloir provoquer le moindre tourment sur ton visage, C'Perle !

- Tu me parles de ces Relances, et, maintenant, des faiblesses de ma particule ! Était-ce pour ça, cette communication ?

- La confusion...

- Mère ne m'en voudra pas si je te révèle que j'aurais pu être clonée, moi aussi ! Si ce laboratoire n'avait pas été fermé. Père m'a prouvé qu'il en avait fait les démarches ! Ainsi, à cette minute, ce serait à ma Sœur que tu raconterais toutes ces méchancetés !

- Me faire connaître ce secret est un grand honneur, C'Perle ! Des méchancetés ? Mais je voulais te dire que j'aurais préféré être comme toi ! Les visées de mon Père auraient été plus modestes. Comment peux-tu croire...?!

C'Am était atterré : C'Perle vexée ! Les souvenirs... Les rires de C'Perle avaient été de complexes dilutions de joies spontanées, de provocations, accompagnées de lourds regards compréhensifs... Ainsi que de maints autres sentiments indéchiffrables. C'Perle avait été la camarade de ces rares moments où le soleil ne brûle pas et la pluie caressante. Elle avait été ces nuages légers dont on ne peut se passer longtemps. Enlever C'Perle de ces moments, c'était la négation même de ces années qui avaient filé. Le seul repère qui vaille.

Mais C'Perle revint à son propos, preuve que C'Am avait touché une corde sensible par la confusion entretenue de ses réponses.

- ... Est-ce que ma Sœur t'aurait tiré les cheveux aussi fort que moi ? Se serait-elle moquée de tes balourdises avec plus d'à-propos ?

- Tu cherches à m'égarer. Je ne connais qu'une « C » Perle, et c'est toi. Et je regrette ces Enchères. Voilà !

- Si C'Loï entendait...

- Permets-moi de poursuivre, j'ai plus sérieux à te confier.

- As-tu codé ton émission ?

- Oui... Nous discutons de particules, alors que la mienne n'a plus de valeur.

- Bien plus que la mienne !

- Tu brouilles mes idées... Il me faudrait annoncer une nouvelle Relance.

- Voudrais-tu retarder le Terme encore une fois ? La Concession Loï pourrait se mettre à penser que tu as risqué au-delà de tes moyens ! Ce qui lui ferait demander un Constat devant le Tribunal des Concessions, dès demain ! Autant de

procédures qui prendront du temps et qui déclencheront la colère des autres Prétendants. Ce ne serait pas raisonnable, puisque rien ne justifierait...

- Si, précisément.
- C'Am ? Quelle vilénie !
- La contrariété de Loï et des Prétendants ne sera pas la plus amère...
- Je ne pensais pas à C'Loï, ni aux autres, C'Am ! Je pense à toi ! Ta Concession sera en ruine. Tu ne pourras même plus faire Alliance avec une autre Dame ! Ils te tueront ! Oh, C'Am, quelle sottise insensée !
- Les sottises sont souvent ainsi. Je suis obligé de me présenter pour le Terme car les soupçons des Loï les porteraient à réclamer un Constat le jour même.
- Je sais tout ça, C'Am ! Que vas-tu faire ?
- Cette communication était... un peu pour ça.
- Sauve-toi, C'Am ! Ils te tueront ! Pourquoi as-tu attendu la veille pour me dire ! C'Am, je veux que tu restes en vie !
- J'ai, évidemment, pensé à me sauver.
- Dis-moi ce qu'il te faut, je convaincrs mes parents !
- Rien. Je m'y suis préparé. Rien d'autre à faire.
- Ta particule est ancienne, mais elle peut te protéger encore : va dans les Marais ! Non ! Non, n'y va pas, tu devras y vivre trop longtemps ! Passés quelques mois, tu deviendras comme une bête et tu mourras tout de même. Va dans les Montagnes, au-delà de la Clôture ! On peut y faire un passage quelques minutes ; la Concession Cet est une Concession amie.
- J'avais pensé à Celcius.
- Celcius ! Celcius-Planète ?
- Oui.
- Tu me surprends : on n'en sait rien ! Enfin... presque rien.
- C'est mieux que de laisser l'initiative à Loï.
- Ils seront dans une colère noire, même s'ils se doutent déjà. Ils feront semblant de découvrir. C'Loï voudra te tuer de sa main. Elle te fera jeter dans un de ses champs ! Je veux que tu vives, C'Am !
- Alors, j'ai pensé embarquer à l'Astroport. Quitter Selzé.
- Oui, fais ça ! Le plus loin possible ! Même si je devais ne plus jamais te revoir ! Je veux te savoir en vie !
- C'Perle... Pourquoi m'as-tu confié ce secret ?
- Quel secret ? Ce clonage qui ne s'est pas fait ?
- C'est un sujet que l'on évite.
- Oui, tout le monde l'évite dans les Concessions. Sauf lorsqu'on est de génération récente ! Chez nous, nous en parlons quand même librement. Mais... je suis heureuse qu'il en soit ainsi.
- Je ne te comprends pas...
- Tu n'aurais connu que ma Sœur !
- Il y a -là- quelque logique...

- Elle aurait eu dix-huit ans, comme moi. Mais, moi, je ne serais plus !
- Tes paroles sont bien ténébreuses, C'Perle.
- Comme tes idées ! Ta fuite mérite beaucoup plus d'attention. Ils vont te chercher partout, et - moi -, j'ai besoin de savoir que tu vis !
- J'essaierai de revenir.
- Applique-toi à disparaître, C'Am, du mieux que tu pourras. Et fais vite ! Adieu, C'Am... Adieu !

*

C'Am, bouleversé, laissa passer plusieurs minutes. L'écran gris, déserté par C'Perle, était devenu un gouffre, un vide immense, où luisaient encore des yeux embrumés de larmes. C'Perle, sur ce ton, avait-elle avoué d'anachroniques sentiments ? Elle avait traduit ces instants rares... Dit cette exigence de devoir rester vivant... Avait-elle eu, en évoquant cette supposée Sœur, conscience que ses sentiments étaient sans issue ? Avait-elle déjà imaginé, si précisément, les conséquences d'un clonage...?

En tout cas, beaucoup plus de maturité que dans sa propre et énorme carcasse désemparée ! Il fallait se ressaisir. Le temps n'était plus aux regrets ni aux suppositions, et les préparatifs de sa fuite devaient être – impérativement - respectés. Transférer des fonds sur le compte Yet... Puis remonter dans la chambre pour rendre plausible cette identité factice : placer les timbres fatidiques sur l'avant-bras complaisant de son Régisseur. (Maudites soient ces Enchères et sa propre bêtise !).

Il songea à rappeler C'Perle, mais n'en eut pas le courage. Ce qu'aurait décidé C'Perle, il l'aurait voulu. Préparer sa fuite avec minutie ? Mais il y avait mis toute son attention, depuis des jours et des jours ! Organiser sa mise en scène du lendemain ; réviser le cérémonial ; les phrases à prononcer ; les civilités aux autres Prétendants ; et... ce qu'il ne devrait pas faire qui puisse éveiller les suspicions des uns et des autres, surtout !

Et puis, encore une fois, revoir le parcours de sa fuite après la cérémonie. Il en avait déjà étudié le trajet. Gagner l'Astroport par le chemin direct était formellement à proscrire : la voie, longeant la ligne du train, était le premier piège à éviter. Bien se mettre dans la tête les suivantes qui le desservaient car il ne les avait jamais utilisées...

**

Tard dans la soirée, il chargea son véhicule et se coucha. L'image du dernier tremblement de Yet le poursuivait. Puis il y eut celle du fin visage de C'Perle. Qu'en penserait-elle, si elle savait un jour ? Les deux visages allaient-ils se solidariser pour lui hurler leurs railleries ou leurs mépris ? Il s'endormit, stupéfait de leur silence. Peut-être avaient-ils déjà compris, eux, qu'il n'était qu'un

Héritier idiot, que les champs n'étaient faits que pour être volés, les Concessions accaparées, et, lui-même, réduit à l'état de cadavre déshonoré ?

Au petit jour, l'hélice de son ferry sursauta, puis démarra. Le véhicule se souleva et C'Am quitta la grande cour familiale. Ses muscles lui faisaient mal, sa salive était amère, mais il était résolu à se battre. Loï ne l'aurait pas de si simple manière ! Et vingt-deux ans était - vraiment - un trop jeune âge pour mourir...

CHAPITRE 2

Une bonne partie de la matinée le monotone ronronnement des pales lui tint compagnie. Le véhicule filait le long de champs qu'il avait fait planter et travailler. Il les connaissait par cœur : graminées, arbustes de fruits rouges, vergers et prairies, des parcelles qui fuyaient, loin au-delà de l'horizon. Une Concession bien entretenue. Les rapaces de Loï laisseraient tout à l'abandon, pour en minimiser la valeur, pour en rafler le plus possible. On laisserait les bêtes sans soins. Une opportunité pour valoriser ses propres produits ! La Concession Loï se ferait payer après, quand tout serait déprécié, s'appropriant la seule Concession lui faisant encore un peu d'ombre. S'emparant du dernier obstacle majeur qui faisait obstruction à son extension vers l'Est : une prépondérance, rompant un équilibre, qui ferait de Perle une proie potentielle...

À dix heures, C'Am franchit la limite de ses terres et pénétra sur celles de Loï. Une voie marquait la limite des deux Concessions. Il la suivit sur dix kilomètres et s'engagea sur un tronçon qui s'enfonçait dans la concession de sa redoutable voisine ; il venait de parcourir près de cinq cents kilomètres et en restait une vingtaine.

Il n'avait plus en tête que les pièges à éviter lors de la Cérémonie et le chemin pour s'enfuir vers l'Astroport. Un chemin qu'il avait compliqué à souhait. Deux cents kilomètres à parcourir, la nuit prochaine... (S'il ne commettait pas, au cours de la journée, quelque maladresse qui le trahisse !). Et puis, il embarquerait. Surtout, ne pas se faire des illusions sur les conditions qui s'offriraient. Un cargo ferait l'affaire, si nécessaire. N'importe quel vaisseau. Espérer pouvoir s'échapper était déjà le summum de l'optimisme ! Bloqué à l'Astroport plusieurs jours, et les probabilités de réussir à disparaître fondraient comme gelée blanche au soleil.

Important : évacuer ces pensées, qui, aux yeux scrutateurs des Loï, auraient risqué, à son insu, de transparaître. Am n'était-elle pas, en superficie, la deuxième des Concessions de la plaine ! Un rang qui comptait...

À onze heures de la journée de Selzé (qui en comptait vingt-six), il stoppa et se changea. L'œil critique, il s'assura de sa présentation. Puis il plaça son coffre, bien à la vue sur le siège, à côté de lui, avec soin, et se composa une prestance digne de Am. Ceci fait, ne repérant plus de détail qui aurait pu ravalier son rang et éveiller la suspicion, il repartit, à demi rassuré.

Dix kilomètres plus loin, les toitures des bâtiments de la Concession Loï devenaient visibles au-dessus des branches d'un verger en pleine poussée de sève

(une implantation réussie d'une espèce ramenée de Vieille Terre datant de plus de cent années) ; il doubla encore deux glissos, sans même détourner son regard et, avec ostentation, comme s'il avait été le seul digne de circuler ici, ralentit quelque peu le moteur et se rabattit sans prévenir. La voie menant au groupes de bâtisses était proche ; C'Am la repéra, orienta sa turbine, vira.

La nouvelle route était devenue une allée majestueuse bordée d'arbres magnifiques. Sur le sol, coloré de gris, des arabesques dorées dessinaient le nom LOÏ. (Il s'intéressa de quelques futiles détails, affectant un dédain travaillé pour le reste.). À compter de ces mètres, plus aucune faute d'apparence n'était permise qui puisse éveiller la méfiance. Seulement un petit geste agacé, quand un fait s'y prêterait : laisser percer sa suffisance, comme par inadvertance...

Parmi les Concessions qui se partageaient encore les plaines cultivées du continent de Selzé, et ce, depuis les origines de ce système, Loï était certainement la plus riche. Elle n'en faisait pas mystère. Le sol, de nu, devint pavé. Puis il s'orna de mosaïques, où la calligraphie du mot Loï, par son astucieuse déformation en longueur, forçait à regarder droit devant soi pour la surprendre et la lire... Mais, cent mètres plus loin, « Loï » avait été soulagé de son tréma. « Loï », nettement, s'était muée en « Loi ». Et, comme si l'on avait voulu signifier aux visiteurs que la Loi des Concessions se faisait ici et pas ailleurs, les bordures des plans d'eau, et les massifs taillés aux alentours, à qui voulait le remarquer, répétaient les trois lettres.

C'Am, le regard toujours perdu vers la toiture compliquée du château, résidence permanente de la lignée Loï, entra sur une aire réservée au stationnement et, au ralenti, suivit son allée principale.

On avait, intentionnellement, laissé libres des emplacements. Des ferries individuels luxueux côtoyaient les sobres véhicules gris de la Justice Concessionnaire ; il les dépassa, jusqu'à reconnaître ceux des Prétendants « Ciel » et « Mus ». Il gagnerait à mettre en valeur son rang s'il stationnait dans leur abord proche : il coupa le moteur et, en quelques mètres, s'arrêta

Appartenant probablement à des gens invités par la Concession, les autres véhicules étaient anonymes. Commanditaires, Acheteurs, toutes sortes de personnages, dont le témoignage et la présence représentaient quelque prestige ou parcelle de pouvoir, avaient été fermement priés de venir. Mais Loï n'avait pas battu le rappel pour quelques buts trahissant une quelconque faiblesse, le fait central était d'attirer l'attention de tous sur l'événement capital de ces vingt dernières années : l'Héritière C'Loï, issue d'un clonage de Deuxième Génération, contracterait - dans la journée - Alliance de Mariage.

Mais avec « Qui » ?

C'Am ne se serait pas risqué à une quelconque réponse ! Sinon affirmer que ce ne serait pas lui. (Ses pensées, au cours de son périple, avaient amené des lueurs de lucidité bien inquiétantes.). Il n'était plus du tout convaincu du penchant exprimé par l'Héritière, si tant est qu'il avait voulu y croire. Bien au contraire, il

se voyait, plus que jamais, moucheron broyé par la « Machine » Loï, fuyant en direction de l'Astroport !

Des images à dissimuler absolument à compter de cette minute ! Il fallait jouer serré, dès l'entrée en ces lieux. Hormis la vie, il n'avait plus rien à perdre. Il fit le vide dans ses pensées et s'incrusta dans son rôle. Peut-être, déjà, on l'observait ; il afficha un air satisfait, non dénué de morgue, et y sacrifia quelques instants.

Une petite foule déambulait à quelques dizaines de mètres dans son périmètre ; C'Am activa son Interphone et donna des consignes à un imaginaire Régisseur. Puis raccrocha.

Des gens se tournaient dans sa direction ; il fit mine de consulter la console de son tableau de bord, puis, de nouveau, décrocha son combiné... (De nouvelles consignes, qu'il prononça à voix mi haute, certain qu'il était que des oreilles attentives se tendaient, prêtes à rapporter le moindre renseignement à Loï.). Une petite moue agacée, trahissant un soupçon de dédain, était de mise. Il ne l'oublia pas : *« L'abattoir commandé, venant de Perle, il était de la moindre des précautions que de s'assurer de son bon état, avant de signer le premier contrat. Un Régisseur, préoccupé de s'assurer de son lendemain, se devait à ces prudences... »*

Mais il n'était pas de bon ton de prolonger de tels soucis de dernière minute ; il toisa les plus curieux, qui se détournèrent, et, le visage contrarié, avec afféterie, il afficha une toute nouvelle impatience.

Aussitôt, une jeune femme en tunique bleu et or se détacha de la foule et l'aborda avec respect.

C'Am comprit qu'il devait remettre son coffre et que l'on s'en chargerait. Il le montra posé sur le siège et s'en désintéressa avec affectation. Porter de l'attention au décor mis en place par Loï était de première politesse, il fit quelques pas en direction de l'esplanade et observa la Lisse avec une attention sans relâchement...

Une pelouse de plus de huit cents mètres sur trois cents, rectangulaire, était limitée par des bosquets, des petits kiosques, et quelques symboliques barrières. Un trait de peinture blanche, sur le sol, délimitait la surface réservée à la cérémonie proprement dite. Avec, pour arrière-plan, les grandes bâtisses de Loï, une tribune avait été dressée, à deux mètres du sol. Quinze mètres de large sur cinq ou six de profondeur. On y avait disposé une douzaine de sièges et, devant, au beau milieu, trônait un large et confortable fauteuil aux flancs et aux franges dorés. Faisant toit : une grande tenture bleu nuit, frappée sur son rabat des trois lettres couleur or.

À son côté, un peu en retrait, C'Am aperçut que son hôtesse le suivait avec déférence ; il l'ignora et poursuivit son examen.

Des techniciens s'étaient déjà emparé des endroits stratégiques. Tout serait donc retransmis. Loï ne lésinait pas : C'Am venait de discerner tout un attirail de prises holographiques.

Il régnait, par ailleurs, un énervement général, et la cohue se déplaçait vers les limites du champ. Cela annonçait les prémises du spectacle. C'Am avança à grands pas et, pénétra à l'intérieur du périmètre.

D'un seul regard, il constata que sept petites tables avaient été disposées en alignement, face à la tribune. « Sept »... Donc : une nouvelle défection. Ce qui les menait à trois avant ce Terme ; des Prétendants qui toucheraient, tout de même, les intérêts des capitaux avancés. Ils se feraient oublier jusqu'à ce que les quolibets (ou les allusions blessantes), s'atténuent.

D'une manière ou d'une autre, aujourd'hui ou plus tard, lui aussi serait ruiné ! (Une bouffée de honte prit naissance...). Mais il n'était plus temps de se dérober. Il se contrôla et balaya ce réflexe. Si Loï le pressentait à court de finances, elle se lancerait aussitôt dans une procédure sans fin, quitte à la perdre dans cinq ou dix ans. Mais, lui, devrait payer nombre d'avocats plus ou moins acquis à Loï.

D'un pas lent, il suivit son hôtesse. Devant lui, elle déposa le coffre avec mille précautions. (Geste ultime : le sort était jeté.). Une chaise doublait chacune des tables, mais il était déconseillé de s'y asseoir : il resta debout.

Sur la table, une nappe de toile blanche, où l'on avait brodé de gris, « Concession Am » ; C'Am se posta, bien raide, et continua d'observer.

La tribune était à sept ou huit mètres. Les enchères déposées chez Loï, depuis dix années, avaient fructifié : les tentures se révélaient taillées dans un velours de magnifique qualité ! Aucune fabrique sur Selzé, de quelque qualité que ce soit : ce drap venait, pour le plus près, de Celcius... Sinon : de Vieille Terre. Sous cette tente, tendue de bleu, des hommes en toges noires, à cet instant, prenaient place : des huissiers, délégués par le Tribunal des Concessions, de par leur flegme rigoureux.

Puis un personnage, doté d'une tunique blanche aux discrets lisérés bleutés, fit son apparition. Il s'avança au premier plan, près du micro : sans doute, un Maître de Cérémonie appointé par Loï.

Sans se détourner, éveillé par de discrets piétinements à ses côtés, C'Am enregistra la venue des autres Prétendants. Mais l'Héritière se faisait désirer.

Une attente... Faisant se bousculer les techniciens... Faisant monter le ton entre les chroniqueurs... Énervant la foule... Un brouhaha qui, enflant de minute en minute, menaçait la cérémonie d'un cataclysme.

Puis le silence, tout à coup. Un silence pesant.

Et, enfin, comme libérés, hésitant, naissant, enflant, ce furent les cris d'admiration qui déferlèrent vers sa sensuelle personne : à treize heures, pile, C'Loï-Selzé avait fait son entrée !

L'instant parut durer des heures, alors que la rumeur émerveillée, rendue indécise par sa propre audace, ressuscitait comme une vague échue reprise par la force de la suivante. Il est vrai que l'Héritière avait fait preuve d'une impudence si insigne qu'elle ne pouvait signifier que le défi. Prouvant qu'elle seule pouvait oser, la jeune femme s'était placée délibérément hors des limites de la convenance.

Une apparition...

Sa robe de gaze blanche, brodée de fils sombres, soulignait irréfutablement son anatomie : un fantasme qui se serait matérialisé ! Elle ne portait qu'un seul bijou. À sa ceinture, esclave du moindre mouvement, captant quelques mystérieux reflets, il brillait de mille feux. Il rehaussait, jusqu'à l'inaccessible, la provocante vision.

Subjuguée, frappée par cette allégorie matérialisée Femme et Pouvoir, la foule se tut, guettant l'instant.

Les secondes filèrent, tant la jeune femme mit d'application à s'asseoir. Dans un silence éthéré, l'homme en blanc attendit que C'Loï eut déposé ses avant bras, avec soin, sur les accoudoirs feutrés... Et, après avoir renoncé aux autres postures, quand il s'avéra que la jeune femme s'était, enfin, décidée pour une position, le Maître de Cérémonie (après un toussotement feint) s'adressa à l'Auditoire...

*

La Coutume voulait que l'Héritière - proposant Alliance - désignât un premier Prétendant pour la première Relance ; mais ce premier choix avait suscité des protestations par le passé, aussi, ce serait un dignitaire du Tribunal qui lirait un nom, tiré au hasard, dans une corbeille... Un second homme en noir, en apporta une. C'Loï se leva posément et sortit un signe : ce serait « C'Orel » (s'il l'acceptait). C'Orel, trois places à droite de C'Am, l'accepta d'une révérence aimable.

Mais rapide, car... C'Loï se rasseyait déjà !

L'animateur passa à la seconde phase, celle que tout le monde attendait avec impatience : le montant des Enchères proprement dites, déjà en jeu. Mais l'homme avait parfaitement intégré son rôle. Prolongeant le suspense, d'un ton neutre, faussement hésitant, il rappela les circonstances de la Cour de C'Loï, avec précision, en ménageant suffisamment de silences pour que chacun puisse apprécier, à sa juste mesure, l'ampleur de l'événement :

« Ce jour, cent trente-deuxième de l'année deux mille huit cent quarante-sept, nous déclarons ouvertes les Dernières Enchères de Dame Héritière-Loï-Selzé, clonée de Deuxième Génération. Ces Enchères répondront aux normes redéfinies le premier jour de l'année deux mille huit cent soixante-quatorze. Pour mémoire : l'Héritière - sus nommée - souhaite que sa Cour se termine en ce jour, car il ne serait pas décent d'en reporter le Terme, s'étant engagée à porter enfant.

L'Héritière a déclaré ne pas avoir de sœur ni de frère. De même : ses Parents ont certifié. Ce qui a été confirmé auprès du Tribunal tenant acte des Naissances et Purifications des Concessionnaires. Je ne rappellerai pas les conditions générales qui, dans leur détail, figurent au Fichier du Conseil de Selzé. Pour toute contestation, seul le Tribunal des Concessions primera, et ce, sans exception aucune. Force restant à la Coutume, telle qu'Elle est transcrite, en toutes lettres, au Greffe de ce même tribunal. Enfin, sont privés du titre de Prétendants, ce jour présent : C'Sari, C'Herth, C'Osal et C'Val, qui ont déclaré renoncer. Ils percevront donc des intérêts - comme il est d'usage - des capitaux dont ils ont, eux-mêmes et par écrit, dépourvus de tout caractère d'urgence. Et pour clore ce préambule : C'Loï-Selzé déclare qu'elle fera son affaire de la défection de dernière minute du Prétendant C'Osal. Et ce, en accord avec son futur époux, et comme il conviendra à ce dernier... »

C'Am pensa que, pour le moins, le futur époux de C'Loï devrait receler des trésors de compréhensions ! L'Héritière C'Loï ne semblait pas prête à abdiquer son présent statut qui lui garantissait autant de pouvoirs sur ses propres affaires ! L'Époux devrait composer et... veiller à ne pas se laisser déposséder lui-même -trop rapidement- pour sauver quelques apparences.

Mais le présentateur avait repris son discours...

« ... Les Enchères avancées ce jour, à cette minute, répondent des noms suivants :

Prétendant C'Ciel Sixième génération. Concessionnaire.
" C'Rivel Quatrième génération. Commanditaire
" C'Mus Sixième génération. Concessionnaire
" C'Am Troisième génération. Concessionnaire
" C'Riva Troisième génération. Acheteur
" C'Orel Sixième génération. Transporteur
" C'Mil Quatrième génération. Concessionnaire.

Elles s'élèvent à : quatre cent douze millions de solars-Selzé, pour chacune. Elles ont été déposées en Concession Loï à ce jour. Bien entendu, l'ordre des noms n'indique qu'un ordre chronologique d'inscription. Maintenant, une pose de dix minutes est réservée. »

L'Héritière Loï quitta son siège et s'éclipsa pour une tente, très certainement dressée à l'arrière de la tribune. C'Am n'avait retenu, de cette présentation, que les abandons connus de Sari, Val et Guerth, ainsi que de la toute nouvelle défection de C'Osal. Mais aussi... ce qu'ils avaient dû - tous - verser pour être là. Une incommensurable idiotie !

Les autres Prétendants ne s'éloignaient pas de leur place ; C'Am en fit de même. La tête lui tournait un peu. Probablement : le luxe déployé par Loï, le soleil qui chauffait le crâne, son voyage de la matinée, tous ces oripeaux, cette richesse, cette profusion d'images, ainsi que tous ces murmures d'émerveillement qui s'élevaient dans son dos. Tout jeune, une fois, il avait entrevu ces fastes.

Depuis, il en rêvait. Et, aujourd'hui, il était là, torturé par les derniers regards de Yet, malmené par les yeux humides de C'Perle ! Un émerveillement qui aurait gagné à rester souvenir. Un retournement presque grotesque.

(Non pas grotesque : dangereux ! Et il n'avait que dix minutes pour tempérer ces émotions ou en faire disparaître les traces de son visage !).

Il quitta sa place et fit quelques pas vers la limite blanche...

Là, hommes et femmes mêlés, quelques centaines, les curieux se pressaient sur plusieurs rangs : des journaliers, à qui le dernier contrat avait laissé quelques subsides et quelques heures de répit, quelques majordomes, soucieux de noter les préséances qui gouverneraient les assemblées futures, et puis, enfin, quelques êtres médusés que l'on avait poussés dans un glisso pour la circonstance.

C'Am avait le souvenir de ce moment où les Prétendants étaient tenus de « frôler le Commun ». La Coutume intégrait ce point important, où le spectacle du pouvoir des Concessions se personnalisait au point de « Se laisser toucher ». L'emplacement des acteurs les rendant inaccessibles, il leur fallait faire le pas. D'ailleurs, c'était l'expression exacte qui traduisait cette phase des Enchères : « Faire le pas ».

C'Am vint au ras de la limite. Aussitôt, une furie et une frénésie s'emparèrent de ses chausses. Des corps se jetaient contre lui, s'agrippaient... Des mains le touchaient et le caressaient. On glissait des mots dans ses poches. Des mains avides lui trituraient les bras, le cou, les cuisses... On s'emparait du tissu... On l'aurait arraché !

Toute cette Gente exorcisait ses frustrations et ses rancœurs. On avait tenté d'organiser des Enchères pour le Commun, mais sans succès : peu de moyens ou insolubilité des participants. Les Enchères exigeaient du faste, de l'apparat, de l'exceptionnel. Et bien d'autres conditions discrètes ou secrètes. Des drames, aussi.

Il s'arracha au déchaînement pour épargner ses vêtements, alors que, sur sa droite, deux des Prétendants s'y laissaient couler avec un visible ravissement. Riva et Orel : deux lignées de parvenus, parfaitement au courant de ces détails de la Coutume.

L'Animateur revenu, il reprit possession du micro. Mais tout le monde guettait le retour de C'Loï.

Des cris d'admiration, soudain, jaillirent : l'Héritière, telle une chasseresse hésitant entre la course et l'affût, reprenait son poste. Une progression ambiguë. Ce n'était qu'un effet de sa démarche coulée et contenue. Son corps, plein et fort, aux coiffes d'épaules un peu trop saillantes, n'aurait su être mieux dissimulé par ce louvoisement mêlé de détermination.

Elle s'était changée et avait revêtu une magnifique toge bleue serrée à la taille. Une immense capeline de dentelle blanche couvrait ses cheveux blonds. Ainsi parée, et pour peu qu'elle baissât la tête, il était impossible de scruter les expressions de son visage. La tenture, que la brise agitait mollement, ondulante,

par ses ombres changeantes, ajoutait encore au mystère : C'Loï pourrait faire un signe selon son bon plaisir, ou masquer ses réactions, à sa guise...

Elle baissa seulement la tête, et n'offrit plus, aux Prétendants et à l'Assistance, que la large ellipse vaporeuse.

Aucun règlement ne l'obligeait à s'asseoir ou à rester debout ; elle exploita les deux alternatives avec un art consommé, mettant autant de temps à accepter le salut de l'animateur qu'à reprendre possession de son fauteuil. Elle s'y coula sensuellement, mettant en relief sa chute de reins et les deux profils de sa gorge, en jouant de son couvre-chef, en un seul et lent mouvement contrôlé...

C'Loï savait le poids de ses gènes : les yeux légèrement bridés, la mâchoire forte - sensiblement prognathe -, la nuque courte et puissante, les épaules larges, tout démontrait une Purification parfaitement adaptée aux plaines de Selzé. Il ne faisait aucun doute que son caractère était à l'avenant : tenace et entier. Le - ou les enfants - qu'elle porterait, poursuivraient une lignée encore gravée pour des générations ! (Si ce lointain laboratoire aux clones n'avait été fermé, qui eût pu prédire les perfectionnements encore possibles qu'aurait pu apporter sa matrice bio-électronique ?). « Deuxième génération » signifiait que Loï avait cloné et purifié systématiquement ses descendants jusqu'à cette fermeture : une preuve permanente de ses moyens financiers au cours des deux siècles passés.

C'Am s'arracha à ses réflexions et parvint à capter les paroles de l'Animateur...

« Les Dernières Enchères sont Ouvertes ! Chaque relance ne pourra être inférieure à vingt millions de solars-Selzé. Chacune devra être versée à la Concession Loï, sous les dix jours, comme il est d'usage. Il sera laissé aux Prétendants le temps de s'assurer de leur crédit, dans une limite de dix minutes. Toutes les sommes versées seront productrices d'un intérêt uniforme de deux pour cent, à compter de ce jour. Quitter sa place équivaut à une déclaration d'abandon. Messieurs les Prétendants... »

*

C'Am pensa que la machine à broyer était en route, irrévocablement ; ce qu'il avait appréhendé depuis des mois, dans cette profusion de couleurs et de soleil, la réalité présente le lui hurlait.

Il se ressaisit à grand peine.

Suite à un léger mouvement, sans être certain qu'elle avait regardé dans sa direction, il guetta le visage de C'Loï : les larges bords de sa capeline, par leurs effets d'ombre et de lumière, suggéraient des expressions factices... (Le mouvement des épaules, peut-être ? À cette seconde ?).

Mais il n'eut pas le temps de se perdre plus longtemps dans d'hasardeuses suppositions : sur sa droite, C'Orel, en levant le bras, avait fait un signe solennel... Suivit - aussitôt - par les autres Prétendants.

L'Animateur traduisit d'une voix claire : C'Orel, plus vingt... C'Riva, plus vingt... C'Mil, plus vingt... Sur la gauche de C'Am, C'Mus avait ouvert son coffre et manipulait une calculatrice. (Manœuvre ou prudence ?). Sur la droite, C'Rivel faisait de même... C'était prématuré, C'Am remit à plus tard ce genre de diversion et leva la paume d'un geste net :

C'Am, plus vingt...

Quatre-vingt millions déjà ! À cette cadence, C'Am se sut en route, à une allure vertigineuse, vers sa toute prochaine ruine. Ses aléatoires prévisions de l'année passée se vérifiaient avec une dramatique rapidité ! (C'Loï avait-elle forcé sur son piège ?).

C'Mus, à gauche, fébrilement, mit sa calculatrice à contribution...

Si C'Loï avait deviné les flots d'adrénaline déjà en mouvement, alors elle avait choisi l'exact instant : elle se leva à demi, comme pour s'assurer de ses coussins, réajusta maladroitement les plis de l'étoffe de sa toge, et s'installa, à nouveau, de biais.

Mouvements lascifs indescriptibles !

Sur lequel des Prétendant son regard s'était-il attardé ? C'Am aurait juré que ce mouvement lui avait été dédié. De toutes manières, il était bon de le croire ou de faire semblant : il leva la main.

C'Am : plus vingt.

(Le calculateur de C'Mus semblait mort.). La relance de C'Am parut crispier les exacerbations et déclencher une rafale de mains levées : C'Orel : plus vingt... C'Ciel : plus vingt... C'Rivel : plus vingt.

La capeline de l'Héritière suivit les évolutions, s'appesantissant, une fraction de seconde, sur chacun des annonceurs...

Une sourde rancœur, comme l'odeur de ces fumées rabattues par le vent, imprégnait ses pensées de plus en plus ; C'Am s'appuya posément sur son pupitre et, les jambes sensiblement écartées, détourné du Hourd, leva la main négligemment, ainsi qu'il l'avait vu faire lorsqu'il était encore enfant.

« C'Am : plus vingt »...

C'Loï ne prit même pas la peine de se tourner vers lui ! Croyait-elle vraiment qu'il se jetterait dans la mêlée à coups de cent millions ?! Il scruta l'ombre mystérieuse de la coiffe et, surpris, repéra l'esquisse d'un sourire en direction de C'Riva. Le tissu soyeux s'était tendu à la hauteur de la somptueuse poitrine de l'Héritière. Était-il le seul à avoir entrevu ? Les autres surenchérisaient... C'Orel, plus vingt... C'Ciel, plus vingt...

C'Loï changea de pose et n'eut plus de regards que pour C'Ciel. On en était à six cent trente deux millions de solars et l'après-midi était à peine entamé. Tous les Prétendants s'étaient-ils vu infliger les confidences de C'Loï ? Alors... fallait-il jouer l'idiot (?)... ou bien, le « contrarié » (?) ; C'Am se décida pour son calculateur et ne montra qu'un intérêt discret pour les relances qui faisaient comme le refrain d'une plainte...

C'Riva, plus vingt... C'Mil, plus vingt...

C'Am reposa sa calculatrice, leva les yeux vers le ciel où l'étoile de Selzé se hissait, et conserva son allure désinvolte comme si ses marges étaient suffisamment larges pour ne pas avoir à s'en soucier.

Rester jusqu'à la fin ? Imprudent : en ces temps de crise, la concession Am ne pouvait avoir amassé... Mais, se retirer maintenant, c'était avouer qu'on avait franchi certaines limites délicates. Alchimie des intentions de C'Loï, conjuguées à son projet de fuite, son regard s'attarda, pour donner le change, au-dessus des tentures, en direction la toiture de la haute et imposante demeure des Loï, comme si l'objet de sa convoitise avait été à portée de main...

On entrait, à présent, dans une période, où fortune et force vitale s'additionnaient. « Faire semblant... »

Il y eu un long quart d'heure de silence, comme si chacun des Prétendants, certain de son fait, laissait la bride sur le cou aux autres. Des minutes interminables, lourdes des regards allant du décor aux secrets de la capeline.

Un silence qui laissa C'Loï de marbre. La foule-même, suspendit sa vie. Un silence pendant lequel les Prétendants tentaient de s'assurer de leur emprise sur cette joute où les fortunes changeraient de mains : les sommes immobilisées chez Loï feraient défaut pour la Saison nouvelle déjà engagée. Il faudrait implorer cette Concession dans un indicible équilibre de demandes insistantes et de retenues déférentes si l'on était en délicatesse...

C'Mus, écrasé de soleil, disparaissait dans son siège. Il avait été le premier à s'asseoir : un grave manquement qui le trahissait sur ses chances à venir.

Deux bras se levèrent, comme s'ils s'étaient concertés.

« C'Riva : plus vingt... C'Rivel : plus vingt »...

Riva et Rivel : un Acheteur et un Commanditaire. Ils n'avaient pas de terres. C'Riva possédait d'immenses entrepôts dans l'aire de l'Astroport et le long de la Ligne du chemin de fer. Il n'achetait pas que des récoltes. On disait de lui qu'il était propriétaire certain -et unique- de quinze abattoirs mobiles. Des convois interminables, qui encombraient les voies, d'un bout à l'autre des terres cultivées. Outre l'abattage, C'Riva conditionnait dans toute une série d'usines longeant la Ligne et transportait les produits obtenus dans des rames sans fin. Sûrement, aussi, bon nombre de parts dans une flottille de ferries terrestres ; et, nul doute, des intérêts majoritaires dans les navettes qui emportaient les productions jusqu'aux vaisseaux-mères qui orbitaient autour de Selzé. Riva, orphelin depuis cinq ans, tenait les transports : le maillon fort, au cœur des exportations.

Quant à C'Rivel, il fournissait des fonds pour les récoltes encore sur pied ou aux Acheteurs souhaitant faire un achat inhabituel sans en avoir les fonds équivalents à leur disposition. C'était un usurier légal, droit en affaire, mais qu'il ne faisait pas bon duper. Sa fonction consistait à faciliter les marchés, de la production jusqu'aux produits finis. Il n'avait pas de terres, non plus : seulement une majestueuse propriété au bord de l'Océan d'Ouest et un immeuble à mi-

chemin de la gare et de l'Astroport. Un immeuble cosu, de trois étages, dont il avait fait son siège. Outre ses importantes garanties de crédits, qu'il ait toutes sortes d'intérêts dans les transports, la réfrigération, le stockage, et bien d'autres activités, allait de soi.

Rivel et Riva n'étaient pas Concessionnaires. Incontournables dans la production et l'exportation, ils ne devaient leur particule qu'à leur fortune de famille. Lequel des deux conclurait Alliance de Mariage ? Ou, plus prosaïquement : lequel des deux servait le mieux la stratégie de la Concession Loï ?

Loï, de par son héritière, qui lui avait susurré, l'œil humide, qu'il était son « préféré »...

C'Am s'assit nonchalamment, mais leva le bras : une notoire impolitesse qui déclencha un « ah » de stupéfaction dans la foule.

Les caméras se tournèrent vers lui. C'Am se releva et, se tournant en direction des autres Prétendants, leur dédia une révérence aimable. Une révérence que C'Riva lui rendit... tout en surveillant du coin de l'œil C'Loï qui trônait.

L'Héritière ne manifesta aucune mauvaise humeur : les caméras, braquées sur C'Am, étaient de nouveau revenues sur Elle.

C'Am n'avait rien à envier à C'Riva (sauf sa fortune !). L'homme - la quarantaine passée - était dans la force de l'âge ; mais les muscles de C'Am avaient la souplesse de la jeunesse et semblaient moins massifs. Il n'y avait pourtant pas trois kilogrammes de différence entre eux-deux. Un mètre quatre-vingt-douze, les cuisses lourdes, le torse épais, C'Riva n'aurait cependant pas fait plier C'Am à la lutte (mais pour ce qui était des milliards de solars-Selzé, C'Am n'avait aucune chance !).

En attardant son regard en direction de C'Riva, C'Am pensa avoir fait une erreur : l'homme pouvait choisir de relever un défi physique et se jeter sur lui. C'était admis. À moins que tout le monde ait remarqué qu'il ne s'était pas adressé à lui en particulier. C'Riva, en homme mûr, se garda bien de surenchérir immédiatement et se détourna. L'incident était donc clos pour lui. Les autres l'imitèrent.

Mais C'Loï avait indubitablement gratifié C'Am d'une mimique de sourire fatigué, démontrant sa contrariété.

L'incident pouvait, donc, rebondir, et prendre une importance démesurée toute nouvelle... Faisait-elle appel à un, ou à plusieurs Prétendants ?

Il régnait un silence de mort le long de la limite blanche. Posément, C'Am en toisa le premier rang. Ils étaient là, la bouche béante et le visage sidéré. Des jeunes femmes - le visage illuminé - le contemplaient, éperdues des conséquences possibles de cet affrontement silencieux.

Combien, parmi tous ces gens, se seraient contentés de mille solars sur leur carte de crédit ? Assurément : tous et toutes !

... Mais C'Loï s'était fait voler la vedette deux minutes et ne l'admettait visiblement plus. Penser qu'elle aurait perdu le contrôle de la situation, une minute de plus, aurait été mal la connaître : la tache blanche de la capeline se désaxa exagérément et... rendit, à tous, sa main visible.

L'homme en blanc, tout au service de l'Héritière, avait, le premier, capté le petit geste impatient ; d'une voix claire et neutre, l'annonce immédiate d'une nouvelle pose de dix minutes fut proclamée.

Dès que la toge bleue eut cessé d'être visible, dans un dernier mouvement, au fond de l'estrade, C'Am imita les autres Prétendants.

Il s'agissait de se dégourdir les jambes. Un à un, le discret piétinement les gagna tous. Mais, sur sa gauche, C'Mus semblait étrangement immobile...

C'Am risqua un regard : le coffre était béant et la calculatrice silencieuse. Le carré blanc d'un timbre, collé sur le dos de sa main droite, prouvait que l'homme avait connu sa ruine. Une ruine dont les prémisses avaient probablement été guettée depuis un moment : des hommes en noir, venus d'un côté de la tribune, s'approchèrent dignement et s'affairèrent autour du corps. Une manœuvre rapide sur chacun des quatre pieds du siège, et des roulettes grincèrent dans l'herbe rase...

Un autre groupe, sans ménagement, créa un passage dans les curieux. La haie des visages stupéfaits se déchira... Puis se cicatrisa... Derrière, on laissait en place le tapis, et, orpheline de son coffre, la table.

L'incident n'avait pas pris plus de cinq minutes.

C'Loï avait-elle remarqué ? L'avait-on déjà tenu au fait de cette mort ? (Cependant, les acteurs de l'estrade ne trahissaient aucune surprise...). C'Am reprit sa respiration. Les autres faisaient de même, certainement. Mais tous avaient les jambes bien raides. C'Am s'avoua qu'il n'aurait été guère plus brillant que C'Mus s'il ne s'était déjà fait une raison depuis des semaines. Plus de sept cents millions... Et le plus ruineux était à venir !

Instinctivement, il se redressa, affichant une morgue de circonstance.

Des chuchotements couraient dans son dos. Il devina les gens écrasés par le spectacle. Qu'avaient-ils à se rassasier de cette comédie où des fortunes changeaient de mains en quelques heures ? Il calma sa révolte naissante, mais la répulsion d'entrer une seconde fois, parmi ces gens, reprit le dessus. Des femmes ne s'étaient même pas réajustées ; il en aperçut...

De nouveau, les hommes en noir, un par un, reprirent possession de la tribune : trop vite passée, la pose s'achevait.

L'animateur revint. Puis ce fut C'Loï, qui arborait, cette fois, une tenue de bain (!). L'Océan, pourtant, était à plus de quatre cents kilomètres ! Une teinte (un rose beige), collant à la peau, qui jouait de l'attraction magnétique, comme ces robes fabriquées sur Celcius...

Ce tissu n'estompait rien des reliefs de son corps robuste. Elle resta debout, tandis que l'homme en blanc rappelait le montant des Enchères. Il s'était bien

gardé de traiter du suicide de C'Mus ! Eût-elle fait, elle, une déclaration, qu'elle aurait brisé l'invisible barrière répartissant les signes admis d'allégeance et de convoitise, d'ambition et de respect, de chaudes promesses et de froide détermination : impossible.

Pas un mot pour le mort. La station debout de la jeune femme se prolongea seulement dans la manière qu'elle eut de s'asseoir : une implicite épitaphe. Une parenthèse, puis...

L'Héritière rejeta son port de tête, livrant son visage en pleine clarté à la foule. Une sorte de casquette, bouffante, à longue visière, avait remplacé la capeline ; pas plus qu'avec sa précédente coiffe C'Loï ne pourrait livrer de ses émotions sans sa volonté. Mais, à la seconde, elle n'était qu'impassibilité. Ses bras s'étaient légèrement écartés du corps : un geste, à peine ébauché, sanctionnant ce qui devait être. Une façon de reconnaître l'ancienne Coutume, toujours vivace : la mort était partie intégrée des Contrats d'Alliance, l'ultime sanction pour les faillis.

Mais la jeune femme savait l'autre fondement de la Coutume, et une de ses mains quitta lentement l'accoudoir. La paume, d'abord posée voluptueusement à mi-cuisse, remonta vers son bassin, s'y crispa comme par mégarde.

Le bras ne s'était pas attardé, seulement une évocation : elle porterait enfant, s'y engageait. Ce mouvement : une affirmation. Elle assurerait la pérennité de Loï, et, en corollaire, celle de son époux et de ses biens. Encore plus à ce jour, puisque le Laboratoire des Clonages était abandonné (pour faute de rentabilité, à ce qui se disait).

Les enfants de Loï devraient résister à la dure vie imposée par le climat de Selzé. Indubitablement, C'Loï était en mesure de prolonger la lignée qui naîtrait. Le tissu modelait un bassin large, un ventre plat, des muscles noueux, et, jusqu'au moindre grain de beauté, il respirait la force et l'endurance. Il était impossible qu'une telle morphologie cachât un être faible, aussi bien physiologiquement que de caractère.

Il sembla à C'Am que l'Héritière avait suivi ses pensées : avant que la paume ne regagne son appui sur l'accoudoir, C'Loï, de son index pointé sur l'animateur, venait de lui intimer l'ordre impérieux de se tenir prêt.

Les Enchères reprirent.

C'Am réfréna un rictus et leva la main. « Plus vingt pour C'Am ».

Un « Plus vingt pour C'Mil » s'ensuivit...

*

Maintenant, les Prétendants se défiaient ouvertement par des sourires ironiques et des poses avantageuses. C'Am suivit le mouvement. Un quart d'heure passa, puis vingt minutes, avant que C'Orel ne lève son bras franchement. Puis il récidiva dans les dix secondes qui suivirent ! C'Riva, posément, se contenta d'une seule Levée. (Mais il affichait un sourire si flamboyant qu'on aurait pu croire à un égarement de son esprit !).

C'Loï dégagea sa visière d'un geste lent. Un geste que l'on n'aurait su voir venir, tant le bras avait hésité. Mais, au retour, un court instant, le dos de sa main s'attarda sur ses lèvres et frôla son buste avant de revenir à sa place initiale.

La jeune femme, sans équivoque, avait signifié que la sensualité n'aurait su être écartée du pouvoir, que la sienne était sans frein et qu'elle exigeait de l'exprimer ainsi, à la face de tous.

On entrait dans l'ultime phase. Un bruit sur la droite : C'Ciel avait sèchement refermé son coffre et, à reculons, disparaissait dans la foule... C'Loï, indifférente à l'incident, resta tournée vers C'Riva... (Ce qui énerva C'Orel.).

Plus vingt pour C'Orel...

Plus vingt pour C'Riva... Plus vingt pour C'Riva...

Plus quarante pour C'Orel. (Qui avait levé ses deux bras simultanément !).

Abandonner maintenant, c'était se retirer d'un duel dangereux. D'autant que C'Am serait tenu de verser chaque montant d'enchère annoncé pour participer au Terme, en fin de journée. (Dès le prochain abandon, il en profiterait pour s'y joindre.). Cela ne tarda pas : C'Rivel pliait bagages et se reculait pour franchir la ligne. C'Am, aussitôt, en fit de même ; on s'occuperait de lui restituer son coffre plus tard. Il fendit la foule, dignement, négligeant les sarcasmes qui le poursuivaient. Mais, déjà, on refluit vers les Prétendants restés en lige. Il regagna son véhicule, tranquillement, sous l'œil médusé de deux Chroniqueurs attachés à ses basques. Et puis on le laissa seul.

Il fallait, surtout, ne pas repartir maintenant : laisser croire à son dépit - et le montrer - était recommandé. Le visage tourmenté de l'affolé pouvait encourager les suspicions d'un observateur, donc : rester calme et juste ce qu'il fallait de contrariété dans ses sourires.

Mais sa détermination peinait à persister, quand un homme en uniforme bleu l'aborda respectueusement, quelques mètres plus loin, alors qu'il se rapprochait de son ferry...

« Concessionnaire C'Am, L'Héritière de Loï vous invite à son grand banquet qu'Elle offre ce soir. Elle compte expressément sur votre présence. Que dois-je...? »

C'Am toisa l'individu et, du menton, lui enjoignit l'ordre d'attendre.

Le mieux était de griffonner une disquette qu'il ferait remettre à C'Loï. « Félicitations. Propriété à réorganiser. Pense avoir terminé avant banquet. Ferai mon possible. Signé : C'Am »

Oui : le plus succinct des messages. Il aurait bien ajouté : « banquet - et tout le reste - payé par les ruinés », mais, évidemment, il fallait s'en dispenser ! Et, surtout, ce n'était pas exact : le banquet et le reste était payé par quelques idiots, des idiots dont il était !

À la mini-console de son tableau de bord, il grava le message et le remit au commissionnaire de Loï. Une fois débarrassé, il scruta le ciel et constata que le

crépuscule tarderait deux petites heures encore ; il prit le parti de faire consciencieusement le tour des buffets...

Le coffre n'était toujours pas rapporté (une garantie pour l'Héritière !) ; à pas tranquilles, il déambula de groupes en groupes, dégustant les breuvages offerts. De la pelouse, des exclamations de la foule disaient que, là-bas, on se battait à coup de dizaines de millions. Mais, pour lui et pour son dessein de fuite, les minutes étaient interminables. Les quarts d'heure semblaient prendre du poids comme en provoque un meuble énorme que l'on déplace, et qui, plus l'on s'est fatigué à le bouger, et plus il requiert d'efforts pour le moindre centimètre : ne pas distraire ses pensées menaçait de l'amener à égrener les secondes ! Il s'obligea à se mêler d'une conversation. Puis à une seconde. Puis à quelques autres, au hasard de ses pas et de son humeur. Mais, devant son silence (et son rang), tout le monde était prudent et peu disert. Il se retrouva vite seul et s'obligea à récapituler sa position :

« Elle était plus que mauvaise ! ». C'Loï avait réellement poursuivi sa ruine et n'avait jamais eu l'intention de s'allier avec Am. Donc : l'échappatoire qu'aurait pu représenter une alliance avec elle s'était effondré. Sa situation était -irréremédiablement- désastreuse. Non seulement ses maigres économies avaient fondu, mais il avait dépassé, depuis longtemps, toute possibilité de rétablir son équilibre financier. Réclamer à Loï les sommes déposées chez elle ? Impossible ! Par son stratagème de la veille, l'Héritière avait dévoilé sa détermination à tendre son poing vers Am ; elle se saurait dévoilée et ferait traîner les remboursements, avec forces explications et mensonges, force ironie, force mortification simulée, force morgue dans le regard, doublant menaces ou prières de patienter. Un geste nouveau, chaque année. Jusqu'à s'étonner d'une telle obstination, et réclamer, elle, des justifications et des garanties pour la Coutume. Dévoilerait l'imprudence de Am et le danger encouru – « à cause de lui » - par toute l'économie de Selzé-Plaine. Puis, enfin, faisant donner de la voix à son époux, elle exigerait.

Un désastre. Il ne serait plus que « le journalier » Am en quête d'un hypothétique contrat pour survivre.

Survivre ? Un mort en sursis, oui ! À l'origine des Concessions, tromper les autres déchaînait les instincts de vengeance, et, éliminer des concurrents rancuniers et dépités résolvait bien des situations (toujours sources à Protestations devant le Tribunal des Concessions). Une coutume qui avait perduré. Faire disparaître un Failli écourtait bien des Procédures. On ne ferait pas, pour lui, une exception.

À aller et venir à pas lents, le temps passait. On lui avait ramené son coffre. Il revenait à son véhicule pour la énième fois, lorsqu'une sonnerie se déclencha.

Il s'empressa d'effleurer la touche : on le prévenait de la mort de Yet, vraisemblablement...

Il scruta le petit écran, et, étonné, vit l'image de C'Perle se préciser. Un visage si tendu qu'il ne sut retenir une exclamation :

- C'Perle !?
- Concessionnaire C'Am, un incendie s'est déclaré entre vos serres et vos bâtiments. Vos gens ont fait appel à ma Concession car elle est la plus proche, et, aussi, parce que nous sommes nombreux...
- Un incendie si important que mes gens...?
- Pouvons-nous intervenir : « oui » ou « non ».
- Mais, bien sûr ! Je suis encore à la concession Loï et ne serai pas rentré avant le matin. Oui... Oui, intervenez ! Sacrifiez les serres, si c'est nécessaire. Faites pour le mieux !
- Donnez-nous Mandat.
- « Je donne Mandat à la Concession Perle pour combattre le sinistre qui s'est déclaré - ce jour même - chez moi. Signé : Concessionnaire C'Am »
- Avez-vous bien enregistré cette déclaration ?
- Oui !
- Alors, nous partons. Nous y serons dans deux heures, tout au plus.
- Je vous remercie de cette alerte ! Un incendie ?!

Mais il parlait tout seul car C'Perle avait déjà stoppé la communication !
Un incendie ?!

Il n'accorda plus aucune attention à l'employé Loï resté à proximité de son ferry. Il sauta dans son véhicule, le mit en route, commença à manœuvrer pour se dégager. Et serait sans doute parti, si une silhouette encapuchonnée ne s'était pas mise en travers de sa trajectoire, au beau milieu de la voie !

Il fit une embardée du dernier risque et s'arrêta au ras de l'imprudent personnage qui... se décoiffa.

C'Loï, en personne !

Il lui fut difficile de cacher sa surprise : à cette minute, même s'il n'avait pris garde à la fin des Enchères, C'Loï aurait eu bien d'autres chats à fouetter ! Et pourtant, elle était là. À la seconde, elle frôlait sa portière. Un regard acéré démentait son étonnement feint. Sa voix était basse, mais claire. Les intonations prenaient des reliefs où, ironie, défi, morgue, détestation, saillaient...

- Où partez-vous, C'Am ? Mon banquet sera-t-il de si piètre tenue ?
- Désolé C'Loï : un grave incident à ma demeure...
- Courez-vous éteindre cet incendie ?
- Écouteriez-vous les communications d'autrui ?
- Quand elles ne sont pas codées ? Oui !
- Écartez-vous, C'Loï ! Me voyez-vous déguster vos plats pendant que mes bâtiments brûlent ?
- Certes pas ! Votre voyage, la cérémonie et ses épreuves, et, maintenant, repartir en cet état, ne serait ni raisonnable ni efficace : trois de mes pompes sont prêtes et j'ai deux cents Contrats qui travaillent dans cette direction. Je les mobilise de

suite. Un de mes hélicos est paré. Voyez-vous, je ne saurais laisser un Hôte dans l'adversité !

- J'ai déjà donné mandat à la concession voisine.
- Celle-là même qui aurait pu commettre quelque imprudence ?
- Comment osez-vous !
- Elle était au plus près... Des jalousies... Comment savoir ?
- Dans deux heures, le feu sera attaqué et réduit ! Gardez vos Contrats ! Mes gens et ceux de Perle feront l'affaire. Hors de question de lui retirer ce Mandat, ce serait lui faire affront.
- Votre Régisseur serait malade... Les Perle entreraient comme chez eux... Je ne vous comprends pas !
- Je ne me comprends pas moi-même, Héritière Loï !
- « Dame C'Loï-Riva-Selzé », notez-le, Concessionnaire C'Am ! Mes gens vous suivront, pour plus de prévoyance.
- Jusqu'à nos limites, C'Loï, jusqu'à nos limites ! Écartez-vous que je ne vous mutile. Il semblerait que vous ayez intérêt à ce retard !
- Dame C'Loï-Riva-Selzé : j'ai conclu Alliance, souvenez-vous-en !

Ses yeux - à présent - lançaient des éclairs, et son ton était lourd et clair de menaces.

Comment s'en débarrasser ? Qu'elle fasse durer l'altercation était patent. Mais il faisait son jeu à éviter toute esclandre publique : somme toute, elle était loin de ses gens et de son tout nouvel époux... « Dame Loï-Riva » n'avait su maîtriser, ni son triomphe, ni ses appétits de prédatrice, Elle perdrait grand honneur pour s'être laissé aller à une démonstration aussi mesquine. Une démonstration que personne ne comprendrait dans l'instant...

C'Am haussa délibérément la voix pour rameuter les environs :

- Vous m'aviez confié votre préférence, Dame Loï... De la duplicité !
- Tous les Prétendants avaient... grande valeur...

La Dame avait baissé sa voix. Elle avait donc éventé la tournure nouvelle et se sentait vulnérable.

C'Am força le volume de ses paroles, alors que C'Loï réajustait vivement sa capuche...

- Une préférence ne me paraît pas le fruit de valeurs équitablement réparties ! Votre esprit est fécond en paradoxes, Héritière de Loï ! Y aurait-il eu mensonge ?

Un attroupement se formait peu à peu ; C'Am donna encore plus d'ampleur à sa voix :

... Cette tenue de bain m'avait fait espérer être l'eau de votre bain ! Maintenant, c'est de cette eau dont j'ai besoin pour noyer cet incendie qui brûle mes bâtisses ! Éteindre plutôt qu'étreindre, voilà bien plus utile !

- Goujat !... Tu me reverras... (Sa voix s'était faite presque inaudible.).
- Sans doute !

C'Loï, de deux pas, s'était reculée de la portière. L'occasion de se dégager et de partir, C'Am pressa le levier et le ferry se souleva brutalement. Accélération encore, la poussée le pressa contre le dossier et propulsa l'engin en avant dans un bruyant emballement des pales.

L'allée était en face... Au risque d'une embardée, il l'enfila sans se soucier de la bourrasque qui faisait voler habits, feuilles et poussières, et, dans l'élan, dépassa les mosaïques.

Puis ce fut la portion de sol pavé... Puis celle cimentée...

Les rangées d'arbres dépassées et la route abordée, il vira et reprit de la vitesse...

*

Sans le savoir, C'Loï avait gagné : elle avait détruit, en le dramatisant, son sage et discret départ. (Mais... l'obscurité se précisait, et, pour plus de prudence, il alluma ses phares...).

Rien de ce qu'il avait prévu !

Par ailleurs, perdait-il tout sang-froid ? Qu'allait-il sauver ces serres et ces maisons, qui n'étaient déjà plus à lui ! D'abord : se calmer. Se calmer, et, réfléchir. Quelque part se dissimulait une entorse à la logique. Peut-être : plusieurs. Et puis, pourquoi courir dans cette direction ?! Un incendie... Pourquoi un « incendie » ?

Un peu plus loin, il arrêta son véhicule à l'abri d'une station de pompage, composa l'identification Perle, et attendit. Une grande confusion déroutait ses pensées.

L'image de C'Perle prit du relief et s'anima.

- Je t'attendais, C'Am... As-tu codé ?

- N' non...

- Fais-le et écoute.

C'Am brouilla... Un dé clic : la console de C'Perle reconnaît les balbutiements et son code s'harmoniserait...

Puis, avide d'une explication, il tendit l'oreille.

- Il n'y a pas d'incendie, C'Am, c'est un stratagème qui te fera gagner de l'avance sur Loï.

- Pas d'incendie ? Je comprends... Mais Loï s'en prendra à votre Concession !

- Je lui dirai que je voulais te gâcher cette journée. Elle comprendra fort bien mon ressentiment, crois-moi ! À présent, sauve-toi. Reviens me voir... un jour. J'ai besoin de te savoir vivant. À te revoir, C'Am ! Laisse passer les mois. Ça m'est vraiment trop difficile de te parler d'années. Sauve-toi ! Sauve-toi vite !

Déjà, l'image s'effondrait sur elle-même. Il prit conscience d'une volute glaciale qui, en ce début de soirée, l'isolait de ce qui avait fait sa vie : il était seul.

L'écran gris bleuté était comme ces sommets enneigés de l'Est, et Am, cette neige qui fond et qui se perd. Sa Concession avait vécu.

Il fit demi-tour et reprit l'itinéraire prévu pour sa fuite. C'Perle lui avait fait gagner quelques heures supplémentaires.

C'Perle... C'Perle et sa crinière rousse.

CHAPITRE 3

Les routes, larges de trente mètres, ne dissimulaient aucun piège et portaient à s'endormir. La turbine était calée à son maximum : il serait dans les environs de l'Astroport au petit jour.

Le trajet, coupé de quelques routes secondaires, le forçait à l'attention pour ne pas perdre l'itinéraire prévu ; un trajet en dents de scie qui fausserait les témoignages si on le recherchait. Mais qui n'abuserait personne bien longtemps ! Sottement, il espéra croiser un quelconque convoi qui lui laisserait croire qu'il n'était pas immensément seul en cette nuit noire. Mais il était trop tôt dans la

saison pour ces travaux de dernière heure. Une vie paisible et parfaitement réglée... S'il n'y avait eu cette triste farce ! Il en avait été un de ces personnages qui faisaient rire plus qu'ils n'attristaient : un objet de dérision pour le Commun. Mais la joie sournoise et sadique du Puissant. Par avance, il entendait le rire fabriqué de Dame Loï-Riva :

« C'est un benêt ! Mais il a voulu nous tromper. Et il nous a volés ! La fin des Concessions si nous laissons faire une seule fois... Il ricane en pensant à tous ces procès que nous allons devoir engager. Toutes ces dépenses. Et qui s'acharnera à éviter que ses terres ne retournent à l'abandon, hein ? ! Alors que les Mondes Humains attendent... qu'ils se désespèrent... Et ce voleur a le ventre plein, n'en doutez pas ! (Et puis, elle martèlerait de son poing massif et dur.). Nous n'avons pas le droit de laisser un tel précédent dans notre dos ! La Coutume ne peut tolérer ! »

Et la bouche de C'Loï, comme elle avait abandonné son rire pour l'expression du drame, quitterait l'inquiétude pour rejoindre la froide fureur : sa bouche, irrévocablement, parlerait de Mort.

C'Am vit le champ arriver et, terrorisé, redressa à temps. Penser ainsi à ce qui se passerait avait failli l'emmener droit à l'accident !

Mais ils ne l'auraient pas si aisément. Il était grand temps de devenir adulte. Il serait un fuyard, soit, ce serait son lot. Déjà son lot.

Alors, accélérer... Ne pas se laisser distraire par des pensées parasites. Freiner puis relancer. Tout le chemin parcouru cette nuit lui serait compté. Loï, déjà, s'affairait. Alors : ne plus perdre une seule minute. Résolument, il reprit de la vitesse...

*

La première des lunes n'était plus visible, mais, dans le lointain, une torche de lumière se précipitait vers les étoiles dans un embrasement puissant. Une cinquantaine de kilomètres le séparait encore de l'Astroport. Selon son plan : un tronçon de trente kilomètres en droite ligne, avant les docks, avant les aires d'envol. Il avait contourné la Cité Administrative de Selzé et la route le menait vers les premiers empilements. Là, il cacherait son engin devenu inutile. Mais on ne tarderait pas à le repérer. Une journée ? Deux ? Espérer plus ne serait que les ineptes jubilations d'un fugitif imprudent. Tôt ou tard, on avertirait Loï. À moins que -en ce moment même- ses sbires soient déjà sur sa trace !

La circulation s'activait. Des véhicules de toutes dimensions et de toutes utilités... Il doubla une dizaine d'énormes camions sur roues. Mais aucun ferry de transport en commun encore. Ce n'était pas le temps des récoltes, quand les populations sous Contrat émigraient d'une Concession à l'autre, d'une usine à l'autre, constamment, éternels errants de la Plaine, toujours en chemin, vite arrivés et vite repartis, avant qu'une mauvaise fièvre ne leur arrache la vie... (Une fugitive

vision s'imposa : sa stature et sa vigueur l'auraient vite dénoncé, dès la première embauche !).

Une nouvelle torche, impressionnante, s'élevait dans les airs, comme si elle n'était née à une dizaine de kilomètre encore, mais à une cinquantaine de mètres seulement : une navette, en partance vers son vaisseau-mère, emportant la nourriture des Mondes. Autant d'espoirs de fuite, ces navettes. Sinon...

La route se divisa, ondula, puis courut le longs d'impressionnants empilages de conteneurs, frappés pour la plupart du nom de Riva. Les travées se répétaient, ménageant des passages. Des panneaux annonçant l'Astroport... Des entrepôts, encore... Puis des travées, à nouveau... Une ogive luisante entre deux bâtiments : l'astrogare n'était plus très loin. C'Am le savait modeste d'apparence, Selzé n'était guère accueillante pour les touristes.

Son ferry devenait inutile. Il se ferait surprendre s'il allait plus loin. Il devenait prudent de se perdre - dès maintenant - dans le dédale des travées ; il quitta la route et s'enfonça entre des piles de plus de dix mètres de hauteur, lançant et relançant la turbine, jusqu'à se faufiler dans un recoin.

Puis s'arrêta.

L'étoile de Selzé était levée et ses premiers rayons réchauffaient la rosée. Il récupéra des papiers nécessaires dans le coffre et laissa tout en plan. Inutile de s'encombrer. De toute façon, on ferait le rapprochement.

Ne pas se perdre dans ce labyrinthe était autrement plus vital ; il repartit en sens inverse d'un bon pas, aperçut la route, s'orienta, jusqu'à déboucher sur une placette de stationnement. Avisant l'entrée d'un hall, il s'y engouffra à grandes enjambées...

Pour s'apercevoir que cet entrepôt n'était pas désert ; toutes sortes de paquets étaient empilés et... un homme, de dos, consultait des listes...

C'Am l'aborda avec humilité :

- Meilleure journée.

Surpris, l'homme se retourna. Puis fut visiblement content de trouver à qui parler. Il frôlait la cinquantaine. Il boita en faisant demi-tour pour lui répondre et pour l'examiner tout à son aise.

- Meilleure journée...

- Tous ces sacs appartiennent à des particuliers ?

- Oui ! Tout le monde ne reste pas cloué sur Selzé, l'Homme !

- Des voyageurs qui vont et viennent... ?

- Ceux-là, oui... Où vous ai-je déjà vu ?

- J'ai récolté du lin... Avant c'était les fruits. Ces derniers jours : les labours... Sortir les bêtes... Toujours la même vie, dans l'Est.

- Dans l'Est ou bien l'Ouest... Moi, je travaille dans cet Astroport depuis trente ans.

- J'en ai assez de ma condition, je veux m'expatrier.

- Tu ferais pourtant mieux de rester ici, Gars, les nouvelles des autres Mondes disent que tu as eu une très mauvaise idée !
- Les nouvelles... quand on est dans les champs.
- Elles ont dit les choses, même si tu ne les as pas entendues !
- Pour sûr. Ces voyageurs ?
- Tes oreilles te joueraient-elles des tours ?
- J'en ai assez de cette vie, je veux partir. Eux voyagent bien, pourquoi pas moi ?
- Des voyageurs de quelques jours : ils sont venus pour ces enchères et repartent. Des visas pour leurs affaires, mais pas plus. Et toi, tu veux quand même partir ?
- Oui.
- À la Cité, ça ne les dérange pas de voir partir... Mais ils ont en horreur ceux qui reviennent ! Alors, je serais toi...
- Mais tu n'es pas moi.
- Pour sûr... T'as l'air rudement costaud... Et tu veux réellement quitter Selzé ?
- Même sur un cargo. Je ne suis pas difficile car je n'ai pas les moyens de payer un passage.
- Tant qu'à vouloir...
- Je ferais n'importe quoi.
- Si tu ne peux pas payer le passage, c'était inutile de préciser. Mais fais attention aux tuyères.
- Quelles tuyères ?
- Là-haut, ils leur faut récuser leurs tuyères de temps en temps, sûr qu'ils te prendront. Mais, avant deux mois, tes cheveux tomberont et ta peau s'envolera comme feuille : les commandants qui tournent là-haut sont toujours friands de voir arriver un ignorant.
- Merci du renseignement. Mais je n'ai pas de qualification et je ne peux pas être trop difficile.
- Trop difficile ? Alors, tu ne veux pas autant que tu le disais. Mais c'est sage. Tu pourrais aller voir celui qui arrange l'équipage, il y a un vaisseau qui ne va plus tarder.
- À partir ?
- Ce n'est plus ce que tu souhaites ?
- Si ! Celui qui arrange, dis-tu ?
- Celui qui manigance. Chaque voyageur a droit à cinq cents kilos de bagages... Mais les kilos ce n'est pas pareil partout, ça en représente des tablettes et des flacons ! Alors, s'ils peuvent en prendre plus, ça rembourse une part du voyage. Ça et autre chose...
- Explique ?
- J'ai dit.
- Pas tout !
- L'équipage a droit aussi, mais il est déjà payé par le contrat : c'est tout bénéfique. Le chef-steward arrange ça, là-haut.

- Ah ?
- La gravité ! Tu ne comprends donc rien !
- C'est du trafic ?
- Appelle ça comme tu veux. Mais, s'il y a une combine, faut voir ce steward.
- Si je comprends bien, tu dois être en affaire avec lui, non ?
- Je suis bien placé... C'est moi qui pèse et qui étiquette.
- Et quand peut-on voir cet... « arrangeur » ?
- Il ne va pas tarder. Il y a un vaisseau-mère qui tourne là-haut : la navette fait plusieurs va-et-vient chaque jour.
- Ce matin, vient-il ?
- Sûrement : il y a du boulot avant un départ, il faut charger. (Le bonhomme eut un sourire entendu) ... Et Toi, tu veux partir ?
- Trimer dans les parcelles toute sa vie...
- C'est encore mieux que de ne pas trimer du tout, Gars, car rester sans contrat ça pousse à faire des trucs. Et, même s'ils ont fermé les astéroïdes...
- Je ne comprends pas : « astéroïdes ».
- Les bagnes, quoi ! Pour soutenir mentalement les pilotes, ils n'avaient plus de ces extraterrestres qu'il y avait dans le temps. Alors ils les ont fermés, ces bagnes, puisqu'ils ne pouvaient plus y aller ! Paraît-il, même, qu'ils n'ont pas été chercher les bagnards qui y étaient, à ce que l'on dit. Mais trouver un truc pour remplacer les astéroïdes, tu peux leur faire confiance : c'est fait ! Moi, à ta place, je resterais ici.
- On n'est pas obligé de faire des trucs, comme tu le dis.
- T'es certainement plus malin que les autres, pour sûr.
- Ça va si mal que ça ?
- T'es un sacré pécore, toi ! Si ça va mal ? Reychelles, Belmonde, toutes les stations orbitales de la Grande Faille et celles de la faille de Ruth ont été fermées. Abandonnées ! De notre Nœud Stellaire de Selzé, ce sera Celcius-Complexe en direct. Ensuite, tu auras Chante-Cœur : un beau paquet de solars pour y aller. Et toi qui ne veut pas payer le passage... Après : ce sera Vieille Terre. Enfin, pas tout à fait, puisque la Grande Faille ne va pas jusque là. Autant dire que tu t'arrêteras avant. Alors, pour toi, ce sera Celcius et rien d'autre. Et, d'après ce qui s'en dit, rien n'aura valu Selzé. Faut parler avec ceux qui voyagent !
- Ça fait des années que ça me travaille l'esprit, je veux voir du pays.
- Ailleurs, il travaillera pour revenir ici, ton esprit. C'est drôle, hein, ce que j'ai dit ?! Si tu changeais d'avis, tu pourrais travailler à l'Astroport. T'es fort...
- Ce n'est pas ici que je verrai du pays.
- Voir, non. Mais entendre. Tiens, voilà ton steward...

Le steward annoncé était un homme mince, blond, le visage poupin, mais le regard fureteur et soupçonneux. (La présence de C'Am dans ce hangar ne l'enthousiasmait visiblement pas.). Il marmonna un « meilleure journée » et fixa le bagagiste... qui le rassura :

- Un gars qui cherche à embarquer. Je lui ai dit de vous en parler. Il ne sera pas difficile. Bon... Pour notre affaire ? J'ai refait les étiquettes. Ça fait une marge de cent huit kilos par unité...
- Tu ne pourras donc jamais t'empêcher de parler ! (Le blondinet s'absorba dans des calculs fastidieux, puis renonça, et, les yeux plissés, s'adressa à C'Am...).
- Et toi, tu veux embarquer ?
- Oui... Et un travail.
- Un travail qui te paierait ton passage, bien sûr. Tu ne doutes de rien, hein ? Un travail, mais aussi de quoi te prélasser en Première classe !
- Non : juste pour payer mon passage.
- Et faire des économies, peut-être ? Je peux, aussi, embaucher un autre gars qui te fera ton boulot ? Ou alors le faire, moi ?
- N'importe quel travail, sauf récurer les tuyères.

(Le steward fit volte face et, brièvement, la mine sévère, vrilla son regard dans celui du bagagiste).

- Tu aurais pu te taire ! Et toi... (Il s'était tourné vers C'Am et le défiait.). Tu t'imagines qu'on va te payer à ne rien faire ? À manger et dormir gratis ? Je vais demander aux autres s'ils sont d'accord pour te reverser une partie de leur Contrat. Ça te conviendrait ?
- Je ne demande rien de tel !
- À la bonne heure ! (Il réfléchissait intensément.). Déjà, pour te trouver une cabine...

Aussitôt, C'Am minimisa ses prétentions :

- Peu d'espace, je n'ai pas d'affaires personnelles.
- Ah ! Parce que tu crois que j'allais t'offrir une cabine et que tu pourrais emmener cinq cents kilos ? Uniquement ton sac ! Si je te donne ce contrat, ce sera sur le compte de nous cinq, les stewards. Qu'est-ce que tu crois ?! Peut-être, imagines-tu que les contrats du Capitaine Commandant Pilote nous fassent des cadeaux ? De plus, les collègues lâcheront trois fois rien.
- Un recoin et un simple repas ?
- Pour les recoins, les passagers vont s'en charger ! (Il risqua une œillade en direction du bagagiste.). Quant à ton repas, dis-toi bien qu'il serait pris sur le nôtre et les gars veulent bien garder l'estomac vide à condition que ça leur rapporte ! (Il insinua, comme s'il venait de découvrir un argument de poids.)... Je peux les convaincre en leur faisant miroiter qu'ils pourront dormir, c'est à voir. Qu'ils pourront prendre le Traitement. Que sais-tu faire ?
- De la mécanique. (En prétendre plus aurait pu attirer les soupçons. Quant à parler de la gestion d'une Concession...).
- De la mécanique ? Je me moque de la mécanique ! As-tu du savoir-vivre ? Des convenances ?
- J'ai beaucoup lu.

- Lu ! Lu ! Encore faut-il de la mémoire ! Ouais, j'ai compris : tu sais tout juste recharger les batteries d'un ferry, hein ? Et elles, les batteries, elles avaient beaucoup lu ? (Il rigola, content de son effet : un rictus qui lui avait péniblement tiré sur une commissure des lèvres.). Je vais en parler aux autres... Repasse ce soir !

- Quand partez-vous ?

- Fixe le jour et l'heure, j'en avertirai les passagers. Je peux les enguirlander de ta part s'ils traînaient. Ça te va ?

- C'est qu'il faut que je m'organise...

- C'est ça, organise-toi ! Mais si nous ne partons que dans un mois, mets-toi bien dans la tête que le contrat ne débutera qu'à cette date !

- C'est ainsi que je l'avais compris.

- Tu as compris comme ça parce que c'était la seule manière de comprendre ! Maintenant, laisse-nous, nous avons à faire !

- Meilleure journée.

- Parce que tu crois qu'il y en a des bonnes pour nos lendemains, des journées ? Ça alors ! Il est fou, ce péquenot !

Le bagagiste, malicieux, fit un clin d'oeil à C'Am. Son hochement de tête entendu confirmait qu'il se voulait confiant ; C'Am, rassuré, s'écarta d'eux et fit mine de sortir. Les deux hommes chuchotaient à une quinzaine de mètres, il se glissa derrière un stock de bagages un peu plus haut que les autres, près de la porte, s'y tapit et, ne bougea plus.

Il n'entendait plus rien, hormis le raclement des semelles des deux hommes. La lumière entra par la large porte métallique grande ouverte. Dans la pénombre, ses yeux se posèrent sur l'identification d'un colis, une malle de un mètre-vingt sur quatre-vingt centimètres, épaisse de soixante... On pouvait lire : « Ruan Si-Mérarth - Conseiller en Humanité -. Celcius-Système. Deuxième Rocher ». Et en-dessous, « 23,2 kg ». Mais rien n'indiquait si l'on avait à faire à des kilos-« masse » ou à des kilos-« poids ». Et quels poids ? Toutes les planètes habitées n'avaient pas la même gravité ! C'Am pensa qu'il ne savait rien, ni du Premier, ni du Second Rocher. Mais les dimensions de la malle disaient que son étiquette était bien « légère ».

Pensée oiseuse... Mais il était hors de question de sortir de ce hangar, ni même de bouger, et ces destinations inscrites distillaient l'espoir ; il se recroquevilla, calmant sa respiration.

Celcius : le centre de gravité économique et politique des Mondes Humains. L' Inconnu...

*

Le graphisme de l'étiquette s'était troublée. Une éternité que les deux hommes discutaient... (Non : il n'entendait plus rien.). Il lui sembla que le temps avait fui. Sentant ses jambes ankylosées, C'Am se redressa péniblement. Puis... il

réalisa qu'il faisait nuit noire. (Aucun rai de lumière à la porte !). L'anxiété, qui avait relâché son étreinte, le gagnait, l'envahissait de nouveau. Il la trompa en revoyant le visage de C'Perle, et, somnolent, s'y accrocha, l'estomac creux, mais l'esprit apaisé.

Un répit bientôt contrarié. Avait-il dormi, cette fois ? Complètement engourdi, courbaturé par les sacs qui encombraient sa niche, son esprit tenta de retrouver C'Perle. Mais impossible. Il y avait eu un changement dans l'ambiance. Il se redressa et repéra, de nouveau, une vague clarté. Des bruits diffus, aussi...

Un jour de plus ! Maintenant, C'Loï devait savoir pour l'incendie... Redoubler de prudence. Non, c'était un raisonnement superficiel : en réalité, tout tenait à cet « arrangeur » conscient de son pouvoir. Une journée et demie de passée : les hélicos de Loï devaient survoler champs et vergers, sans interruption. La console de son maître ordinateur, mise à contribution, avait dû envoyer des messages au travers de la Plaine. Et les Enquêteurs du Tribunal des Concessions, pour ouvrir les Procédures, n'attendaient plus que sa première injonction. Mais les sbires de Loï étaient déjà en chasse, à n'en pas douter.

Les bagages prenaient des contours plus nets et des bruits de pas se précisaient ; C'Am, à tâtons, s'accroupit. Puis, en rampant, rejoignit l'allée principale. Il déboucha dans le dos du bagagiste qui, surpris, sursauta.

- T'es encore là ?!
- Il fallait que je dorme.
- J'ai dormi dans mon lit, moi... Tu as tué quelqu'un, pour te cacher ainsi ?
- Non !
- Volé ?
- Non plus !
- Les faubourgs ne sont pas si loin que tu n'aurais pu t'y loger.
- Une dépense de trop.
- Puisque tu en parles... Tu dois avoir faim ?
- Oui, mais je ne veux pas bouger d'ici.
- Ça peut faire beaucoup de solars...
- Plus que tes poids de bagages trafiqués ?
- Ce serait bien si tu te taisais : toi tu passes et moi je reste !
- Je ne veux pas manquer ce vaisseau, tout simplement.
- Tes affaires ne me regardent pas. Je crois que tu es fou de partir mais tu peux rester derrière tes paquets. J'ai du travail.
- J'ai faim !
- J'ai déjà dit ! Meilleure journée.

C'Am devait s'en remettre à lui. Il dépassait le bonhomme d'une tête et demie, mais jouer de sa présence pouvait l'indisposer. Il acquiesça et lui tendit des billets :

- Tiens, prends ça. Pour les frais. J'ai faim !

Des paiements entre petites gens s'effectuaient rarement. Quasiment jamais. Les comptes individuels étaient approvisionnés par les donneurs de contrats, et - uniquement - par carte de crédit : le bagagiste devint presque respectueux en découvrant des coupures de monnaie. Il empocha les cinq cents solars en scrutant C'Am, marqua une hésitation, puis se ravisa et désigna le recoin du hangar sans ajouter un mot. C'Am regagna sa cache et s'installa.

Le gars ferait ce qu'il voulait : il était à sa merci. Mais cet employé de l'Astroport avait une bonne tête. Et, de toute manière...

*

Trois fois dans la journée, un chariot, conduit par un second bagagiste, amena force sacs et colis encombrants. La porte, refermée en milieu de journée, fut rouverte. Un avis, prononcé à voix haute par-dessus les paquets, informa C'Am qu'un repas l'attendait près de l'entrée. Puis la porte se referma, une fois de plus. Il était seul pour une seconde nuit, avec la sensation que tout était irréel.

Le troisième matin de sa fuite, l'animation dans le hangar commença avec le lever du jour ; C'Am y repéra l'uniforme du steward ainsi que celui du bagagiste qui s'affairait à ses côtés, aidé de quatre autres employés. Ça présageait le départ. Un moment d'accalmie, et, en effet, le bonhomme vint l'extraire de sa tanière.

- Tiens, mets cette pèlerine et ce chapeau ! Dans la poche, il y a mon contrat. La navette est en chargement. Tous ces paquets seront partis vers dix-huit heures. Je viendrai te chercher ; tu me suivras et nous sortirons. Faut passer par les guichets mais, toi, tu iras directement à la console, au fond, sans t'occuper de moi. Si le guichetier t'interpelle, tu lui diras : « vos kilogrammes-masse sont bien compliqués ». Rien de plus ! Ensuite, tu sortiras vers les aires d'envol. Le steward t'attendra au pied de la navette. À partir de la porte, ça ne me regarde plus : mon contrat s'arrête à la console. Et puis... J'ai pensé que... que je n'étais jamais allé voir l'Océan : cinq mille solars, ce serait bien... C'est la somme que j'ai écrite... Surtout, aux guichets, baisse la tête et boîte autant que tu pourras ! Voilà un deuxième repas. Bientôt, tu ne pourras plus te cacher, alors tu me suivras dès que je te ferai signe. Sais-tu conduire un chariot ?

- Oui.

- C'était une question idiote, pour sûr. Bon... Je suis occupé toute la matinée. Dès que je t'appelle, tu sors de ton trou et tu ne me lâches plus d'une semelle. Tu te débrouilleras pour ne pas rester les mains vides ! À vingt heures, les passagers arriveront ; mais, toi, tu seras déjà monté. Ça devrait bien se passer. T'as les cinq mille ?

- Oui... C'est cher !

- L'Océan est loin... J'ai jamais vu...

- Bon, bon...

C'Am se faufila entre les paquets, convaincu que l'homme n'ignorait plus rien de sa situation. Et il faisait trop sombre pour déchiffrer le contrat établi.

Chacun se débrouillait, esclave ou maître, pour la moindre des activités. Chacun exploitant chacun ; un rapport de force se répercutant, atomisant les relations, jusqu'aux plus humbles, jusqu'aux plus faibles. Il n'avait jamais beaucoup réfléchi à tout ça, alors que, par l'intermédiaire de son Régissaire, il avait employé des dizaines de milliers de Journaliers. Bizarre retour de condition... Il fallait se faire une raison !

À midi, l'activité ne se ralentit pas. Le bagagiste entraîna un C'Am déguisé à sa suite et lui confia de lourds sacs à charger sur un chariot. Personne ne s'intéressait à lui. Cela dura trois bonnes heures en allers et retours. Un moment isolés tous les deux, l'homme en profita pour répéter ses consignes. Il prenait de l'assurance, mais laissait échapper, parfois, un vouvoiement intempestif. Il se reprenait alors, précipitamment, sur un ton de conspirateur gêné.

Dix-huit heures arrivèrent, ils sortirent du vaste bâtiment côté parking et se hâtèrent vers le second hall. C'Am affaissa sa silhouette et, le chapeau rabattu sur les yeux, claudiqua du mieux qu'il put en entrant dans le hall...

Il faisait encore jour, mais la lumière rutilante du porche le surprit par sa débauche de clarté : se mettait-on toujours ainsi en frais pour un départ de navette ? Le bagagiste s'engouffra dans un couloir, C'Am à sa suite, et tous deux échouèrent dans une petite pièce.

- Je te fais passer par ici pour t'expliquer une dernière fois. La console pour le contrat sera en face, tout au fond. Les guichets sont à droite. Personne ne s'y arrête : c'est un simple gardien. Mais, des fois qu'il ferait du zèle, souviens-toi des « kilos-masse ». Le hall fait ses vingt mètres de long, on se dépêchera. La porte vers les terrains sera au fond, à droite de la console. Il n'y a qu'une seule navette, tu ne pourras pas te tromper. Si le steward ne vous fait... Si le steward est correct avec toi, il sera là. Il a dû préparer un contrat, mais je n'ai pas su dire votre... ton nom. Bien. On y va...

Le hall était resplendissant d'une clarté artificielle ; les jambes de C'Am devinrent de coton. Il tenta d'avaler une salive disparue : au beau milieu du passage, deux socles de métal patiné diffusaient deux hologrammes d'une qualité exceptionnelle. Deux personnages, de plus de deux mètres cinquante de haut, rutilaient ! Deux statues de lumière, quasi-vivantes. Pourtour d'ivoire, habits colorés, yeux expressifs, C'Am se reconnut sans peine dans l'une d'elles ! Bien que les teintes de son hologramme fussent quelque peu voilées...

Celui de C'Loï, au contraire, flamboyait de teintes qui charmaient la vue. Un drapé de bleu où la lettre « L » scintillait comme un pendentif sur un décolleté savant à l'échancrure ambiguë...

Les poses étaient significatives : C'Loï effarouchée (mais relevant la tête), tenant tête à un C'Am piteux (dans ce même habit, porté lors des Enchères).

Pour réaliser ces images, on avait pris des clichés et on en avait choisi un : le plus désavantageux pour lui. Tout avait été prémédité ! C'Loï, elle, était dans toute sa splendeur. Une splendeur outragée. Mais elle portait une tunique d'un

parme charmant, dont C'Am n'avait pas la souvenance. (Cet image avait été préparée !). Et lui, tel un spadassin, redoutant les conséquences d'un forfait, grimaçant une veulerie qui lui faisait baisser les yeux... (Quand les Prétendants se défiaient en des mimiques ridicules ?!). Un habit froissé, comme une chausse trop grande, longuement portée... Un C'Am méprisable et une éblouissante Héritière dans une pose très travaillée.

Un haut-parleur diffusait, d'une voix très solennelle, comme s'il s'était agit d'une sentence déjà prononcée dont on avisait toutes les Concessions de la Plaine :

« ... Pouvait-on gruger une Héritière si confiante ? Non ! ... Pouvait-on gruger une Héritière si confiante ? Non ! ... Pouvait-on gruger une Héritière si... »

C'Am, en traversant le hall, entendit trois fois cette protestation qui sonnait - déjà - comme une condamnation.

Une chance que ces hologrammes fussent si lumineux : quand il les doubla, sa pèlerine miteuse passa inaperçue.

Il ne se retourna pas, ne perdant pas de vue la console d'enregistrement.

Le bagagiste l'avait précédé dehors et l'attendait. C'Am, son contrat validé en main, le rejoignit. Toute cette débauche d'annonce se passait de commentaires aussi bien pour l'un que pour l'autre...

Mais, le scénario pour son embarquement, mis au point auparavant, avait été écorné : la présence du steward à cette place, dehors, près de la porte, n'était pas prévue. Il semblait en attente d'événement, alors que la navette, dans son silo, était à deux cents mètres de là.

Outre que le steward ne devait pas le prendre en charge à cette sortie du hall, il... ne faisait pas mine de bouger. (Et, encore moins, de se diriger vers les pistes pour l'accompagner !). Exposant avantageusement les écussons argentés (un peu ternis) de son uniforme de l'Inter Stellaire Compagnie, l'homme, adossé au mur, faisait mine de devoir répondre à un immense problème qui le dépassait.

Instant choisi par le bagagiste pour s'éclipser, le steward l'apostropha sévèrement :

- Le bagagiste n'a pas su me dire ton nom. Pour le contrat...?
- Yet.
- Yet ?
- Reditre Yet.
- Ah ?
- Reditre Yet : Régisseur de Concession. Voulez-vous voir mes papiers ?
- Euh... Il fallait bien mettre un nom sur ce contrat. (Il agitait mollement son feuillet brillant, soudain hésitant.).
- Je répète : Reditre Yet, Régisseur.
- Si vous le dites... Je... J'enregistrerai ce nom sur la console de bord.

(Le steward avait très certainement prévu un tout autre scénario.). Il se décolla du mur, puis, rectifiant sa pose provocante, à pas comptés, partit néanmoins vers l'aire d'envol. (Apparemment préoccupé de réadapter sa

stratégie.). Boitant avec application, allant de part et d'autre, tout essoufflé et soufflant, C'Am le suivit.

La coque polie de la navette couchée reflétait les rayons de cette fin d'après-midi et... le steward - progressivement - reprenait de l'allant. (Visiblement, il avait échafaudé une nouvelle solution qui résolvait ses tracas.).

Dynamisé par une astuce de dernière minute, dissimulée par un mutisme têtue, il allongea le pas. Cinquante mètres, puis vingt... Puis dix...

Au pied de la navette, ne faisant même pas mine d'entrer dans la cabine (pourtant présente) de l'ascenseur, le blondinet ne fit plus aucun geste.

Bien au contraire, il fit face à C'Am...

- Vous m'avez posé bien des problèmes ! On écoute son bon cœur mais, les copains ne le voient pas d'un même oeil.

- Les copains ?

- Les stewards... Les autres, quoi ! Bref : ça fait des frais supplémentaires. Vous savez comment sont les petites gens. Je leur ai dit que c'était mesquin, que vous offriez toutes les garanties, mais ils ont voulu une caution : cinquante. Cinquante mille...

- Quoi ?

- Cinquante mille.

- Cinquante mille quoi ?

- Solars... Un virement ne les aurait pas amadoués, savez-vous ! De la monnaie. Encore que le change... Mais je l'ai précisé sur le contrat, rassurez-vous ! Tenez ! (Il remit un second feuillet métallique à C'Am, d'une main hésitante.). Là... C'est une caution. Cinquante mille.

- Que vous réclamez au dernier moment !

- Les veilles d'embarquements laissent peu de loisirs, que voulez-vous. Vous seriez un habitué de la Ligne... Mais ce n'est pas le cas ! Il faut se mettre à leur place, non ?

- Chacun à sa place, en effet. Je vous ferai voir les titres, mais vous ne les verrez que là-haut. (C'Am montra le sas de la navette éclairé par une veilleuse, au-dessus d'eux, à une dizaine de mètres, en surplomb.).

L'autre, estimant le rapport de forces encore favorable à son parti, se rebiffa.

- C'est qu'ils n'ont pas confiance, ça se comprend.

- Vous, vous les comprenez ?

- Oui. Bien obligé ! La vie est compliquée, savez-vous ? Ce que je comprends moins, ce sont ces gens qui sont capables de dépenser des fortunes pour des holos...

- Parfaitement d'accord avec vous ! Voici les titres, regardez-les !

- Je...

L'homme n'avait eu aucune possibilité d'évaluer la somme qui n'avait fait qu'une brève apparition... En supposant qu'il ait eu, au cours de sa vie,

l'opportunité d'évaluer une telle poignée de billets ! Il tenta tout de même, le plus longtemps qu'il put, de suivre des yeux la main qui disparaissait dans le revers...

C'Am, le guettant, tint à s'assurer :

- Les avez-vous vus ?
- Les holos ?
- Les titres de monnaie !
- Euh... Oui ! Enfin : aperçus.
- Eh bien, vous les toucherez là-haut ! (C'Am empoigna la vareuse du steward au col et le souleva sans le moindre effort.). Parce que vous êtes parfaitement d'accord aussi, vous ?
- Je...
- Alors, montez !

Un ordre superflu : l'homme, soulevé, C'Am entra dans la cabine et enfonça la commande.

Le gars, paralysé, ne réagissait pas. L'ascenseur prit de la hauteur et stoppa au niveau du sas. C'Am ne lâchant pas le col, ils entrèrent, l'un suspendu au poing de l'autre.

Une posture mortifiante, que C'Am abrégéa, en lui permettant de reprendre appui sur le sol, deux minutes plus tard.

- Tenez, les voilà vos cinquante mille ! Placez votre index, là, sur le contrat. Bien... À présent, je suis à votre disposition.
- Vous êtes à ma...
- Disposition.
- C'est... C'était déjà inscrit dans le contrat.
- Je le lirai.

Le steward s'était reculé de deux mètres et récupérait son assurance. Sa voix, subitement redevenue nette et forte, résonna dans l'avant sas :

- Rien qui ne soit en retrait du Règlement de l'Inter Stellaire Compagnie, soyez-en certain ! Considérez que vous avez de la chance !

Content d'avoir retrouvé son culot (et soucieux de le préserver), l'arrangeur, d'une démarche décidée, préféra, sans attendre, disparaître dans une coursive. C'Am, le contrat en poche, n'insista pas. N'ayant aucun profit à vouloir humilier cet homme, il ne suivit la silhouette que des yeux.

Et puis, il y avait l'étroitesse de la coursive et ce plafond bas, qui, soudainement, l'écrasaient... Il prit sur lui pour ne pas appréhender cet univers étriqué qui serait le sien tous ces jours à venir. En fait : il était à bord d'une navette et n'aurait jamais osé espérer plus. Gènes purifiés ou pas, il dompterait cette claustrophobie. Il était en passe d'avoir résolu le plus difficile : échapper à la preste vengeance d'une Héritière trahie !

Pour les annales de la Plaine : une notoire exception.

*

Mais C'Am apprit vite que le règlement général, à bord des vaisseaux, laissait toutes latitudes aux Commandants de sous-traiter les tâches secondaires aux co-pilotes. Qu'un co-pilote pouvait se décharger de tâches afférentes aux passagers, et que rien n'interdisait aux stewards de délivrer, eux aussi, des contrats à des gens de passage : le contrat de C'Am le livrait pieds et poings liés à tout l'équipage. Mais il quittait Selzé, et ça, ça lui apparaissait comme le comble de la chance !

À bord de l' Icare -vaisseau de ligne de l'Inter Stellaire Compagnie- il ne manquait pas de travail : au cours de la nuit, trois navettes s'étaient succédées. On se pressait. Le rangement se prolongea encore toute une journée. Le chef des stewards, fort des règlements et de la teneur du contrat, ne se privait pas d'exercer sa toute nouvelle autorité. Les clauses imposaient à C'Am toutes sortes de travaux, rendant presque agréable la vie de l'équipage. En dehors de certaines heures, le contrat stipulait d'entretenir « toutes » les cabines. Mais les premières vingt-quatre heures, à bord de l'Icare, C'Am les passa à refaire toutes les étiquettes de maints et maints paquets de la soute. Il n'eut même pas conscience que le vaisseau avait quitté son orbite et plongé dans la Faille du Continuum. Appréhensions et jubilations incontrôlées se mêlaient dans sa tête ; il s'appliquait à honorer son engagement, sans réfléchir plus.

L'arrangeur avait parfaitement deviné sa situation, de fins sourires punctuaient, par intermittences, ses exigences. À bien réfléchir, il eût fallu le remercier : il n'avait pas mené les tueurs de Loï jusqu'à lui ! Non moins sûrement : parce qu'il n'avait eu aucun intérêt à dénoncer l'identité de ce passager fortuné. Passés quelques jours, C'Am fut rassuré définitivement : le vaisseau ne pourrait plus faire demi-tour avant d'être arrivé au prochain nœud stellaire. Et prêter du pouvoir à Loï, hors de Selzé, ne reposait sur aucune logique. À sa connaissance, aucun précédent ne justifiait de redouter une telle mésaventure. Mais, évidemment, et avant longtemps, il n'y aurait pas de retour en arrière possible !

*

C'Am n'avait entr'aperçu aucun des passagers et, à présent, chacun d'eux avait dû prendre le Traitement. Ils dormiraient en permanence. Pour lui, les corvées rythmant la journée, la routine s'installa. Les paquets arborant leur nouveau poids, C'Am se retrouva à la permanente disposition du petit blond pète-sec. Un petit blond tout ragaillard d'être revenu dans son milieu familial. Un allant qui ne devait plus désarmer. Un dynamisme qui s'exprimait avec jubilation lorsqu'il s'agissait d'énumérer de nouvelles tâches à accomplir :

- Ye...Yêt... Yête... (Il avait toujours d'énormes difficultés à prononcer ce nom). Les coursives sont dans un état lamentable ! Idem pour le salon. Et pour la salle des repas !

- Ces derniers endroits sont dans le secteur des passagers.

- Pour sûr, mais ça n'empêche pas d'y aller ! D'ailleurs, la plupart suivent le Traitement. Notre contrat n'évoque pas l'idée que les passagers doivent se débrouiller par eux-mêmes, non ? Tout comme mes collègues, d'ailleurs !
- Mon habillement laisse à désirer...
- D'abord : ta barbe ! Il n'y a que sur cette planète de sauvages que je vois ça. A-t-on idée ! Pour tes effets : un coup à la machine et ça fera l'affaire.
- Et si un passager ne dort pas ?
- De la discrétion et du doigté. Politesse et réserve. Une apparence de steward, si tu peux y parvenir ! Et pense qu'un contrat rempli peut constituer une référence pour la suite.
- Plus précisément ?
- Il n'est pas dit que rien ne doive s'arranger un jour, tu pourras t'en prévaloir. Note que si tout se passe bien, avec d'autres contrats, rien ne t'interdira d'espérer un retour : il te faudra des recommandations, te justifier... Va ! Au travail !

C'Am, dès le début, avait préféré ne pas répliquer à ces mises en demeure ; l'homme se sachant en position de force, cela n'aurait eu que pour effet de galvaniser sa suffisance. Tout au plus, dans ces locaux où vivaient les voyageurs, encore fallait-il souhaiter ne pas en croiser un qui ait assisté aux Enchères (sa fierté encore !). Bien que l'Icare n'aurait pas fait demi-tour pour ça. Mais l'idée d'obtenir quelques mois de sursis, avant de sombrer dans une chausse-trappe, soulageait des angoisses promptes à envahir ses pensées. Présentement, il rectifia sa tenue avec un soin tout sommaire, plus pour satisfaire le steward que pour poursuivre un résultat visible, et commença un service dans la zone réservée aux clients de l'ISCie...

Le contraste avec le luxe étalé par Loï était frappant. Néanmoins, confort et décoration assuraient encore de beaux restes aux passagers, assez fortunés pour devoir utiliser la Grande Faille dans leurs déplacements. Par contre, le destin semblait bien résolu à ne pas lâcher sa prise si facilement : dès qu'il entra dans le premier salon, ce fut pour s'apercevoir qu'il était déjà occupé par un personnage. L'homme, d'une cinquantaine d'années, réfléchissait, fixant droit devant lui un invisible horizon. Vêtu d'une tunique de couleur crème, dont pas un centimètre carré n'était dépourvu, soit d'une broche, soit d'un parement, soit d'un brillant, et ce, tous de valeurs ostentatoires, l'apparence trahissait un homme d'une haute position sociale. Une coiffe compliquée (d'un usage rare chez les Concessionnaires) cachait totalement des cheveux ramenés en chignon. Et, sur les tempes, deux brillants scintillaient : une personnalité ne se mêlant pas au Commun, sans nul doute !

La mine était sévère ; C'Am ne lui montra que son profil et tenta de s'esquiver. Fatale erreur, car l'homme s'était déjà redressé et l'apostropha.

- Ah, enfin, on se décide à nettoyer notre bauge ! D'abord un ordinateur amnésique et, maintenant, toute cette crasse qu'il me faut supporter ! Mais... (De

grand ouverts, ses yeux s'étaient plissés.). Que Diable du Vide... Tournez-vous de mon côté, jeune homme...?

D'abord véhémence, la voix avait glissé vers un intense intérêt, tout autant travaillé de surprise simulée que d'ironie. Les traits suivaient la suite des intonations avec une troublante sincérité à une rapidité désarmante. L'autoritaire voix du Notable, habituée à mener les événements, adopta le ton doucereux d'une sollicitude feinte, puis, changeant du tout au tout, le regard se fit impératif et les yeux scrutèrent C'Am avec la dernière des sévérités...

... Allons, ne fuyez pas ! J'aime reconnaître mes gens !

(Le craquement du siège prévenait que l'homme irait jusqu'à se lever ; aussi, C'Am lui fit face. L'homme se laissa aller contre le dossier, satisfait de sa découverte.).

... Bien sûr, j'aurais dû me douter ! Vous êtes exactement comme je vous avais situé dans mes fiches. Deux ans que je suivais cette affaire... Comment, diable, avez-vous pu, jeune homme, me donner si entièrement raison !

C'Am comprit qu'il avait en face de lui une de ces personnes qui avaient contribué à sa perte. (Mais de quelle façon ?).

Il fit bonne figure, et hasarda...

- Un de ces hommes en noir...? Lors des Enchères...?
- Non, Héritier C'Am ! Je me présente : Conseiller en Humanité, Ruan Si Méarath. De Celcius-Système ! Mais, je vois que vous tombez des nues...
- C'est un fait.
- On fait appel à nous, quand il y a de gros intérêts en jeu : la Concession Loï avait contacté mon cabinet.
- Avocat, alors ?
- Un peu de culture ne porterait pas tant atteinte à notre image ! Mais je vous excuse.
- Je vous en remercie.
- Les sciences avancent à si grands pas qu'elles suscitent bien des différends entre les facultés et elles créent des complications permanentes avec la loi : nous sommes là pour harmoniser et aplanir. Nous pencher sur les problèmes des uns et des autres n'est qu'une activité annexe dont nous nous libérons avec compréhension.
- Et un avocat ne saurait...?
- Notre mission essentielle nous amène à côtoyer l'élite des Mondes, dans toutes les disciplines, y compris celles concernant les Codes et les Règlements : aplanir les problèmes de tout un chacun est un corollaire dont nous acquittons volontiers.
- Plus précisément ?
- Pour les affaires délicates, les avocats viennent nous demander conseil.
- Maintenant, je vois.
- Dommage que vous n'ayez pas vu plus tôt ! Enfin... Loï sera satisfaite de ma prestation.

- Je vous crois : je suis ruiné !
- Des délais restent à votre portée, partir vous en privera...
- Je sais les Coutumes !
- Cette vieille tradition désuète de Selzé ?
- Des Prétendants ont fait les frais de cette « vieille tradition désuète », il y a une quinzaine d'années.
- Détendez-vous !
- La fierté est un bon ressort pour qui veut l'utiliser pour accélérer les faillites ; j'ai compris la leçon.
- Curieuse analyse. Ces Enchères ne sont utiles que pour rationaliser et rentabiliser les Concessions.
- Si vous le dites...
- Oh, il faut bien dire quelque chose ! Mais, pour l'essentiel, pourquoi ne pas admettre.
- Le risque de me faire tuer, aussi.
- Moi, j'ai rempli mon contrat. Si vous aviez fait appel à mon cabinet, vous en auriez profité. La ladroterie mène à bien des déboires ! En tous cas, si vous avez choisi de vous expatrier, c'est puénil : plus aucun recours possible ! J'ai étudié votre situation, comme celle de tous les autres : vous, vous pouviez relancer les Enchères et attendre la récolte de vos serres. Un affolement de jeunesse ! Lucidement, vous ne pouvez vous en prendre qu'à vous-même et vous créditer de l'entière responsabilité de ce qui vous arrive.
- Vous avez un sens de l'humour très développé !
- Et vous, vous en êtes dépourvu, jeune homme ! La Procédure ne faisait que commencer. Il y a toujours une faille dans une position, je vous confie que j'en avais une. On ménage de ces espaces, qui permettent de négocier. Qui voudrait la « mort du petit cheval » ?! Ces Prétendants, toujours à ruminer leurs Enchères !
- J'ai tourné la page.
- Mais vous ressasserez ces moments pendant des années, j'en suis certain ! Je pourrais vous...
- Rien ! Je suis ici pour faire le ménage.
- Je déteste que l'on me coupe la parole ! Quant à ce ménage, tout ceci explique certainement pourquoi il est si mal fait !
- J'ai un emploi du temps très chargé.
- Je parierais que vous avez signé un de ces contrats !
- Pariez... mais tout seul.
- C'est donc ça ! À ce que je comprends, vous vous êtes résolu à ne laisser passer aucune sottise !
- Mon intention est de gagner ma vie.
- Bravo ! Et moi, je la gagne. Et moi, je vous dis que votre situation n'était pas perdue. Croyez-moi ! Je pourrais demander à un de mes assistants de se pencher sur votre situation...

- Un peu tard, non ? Je n'ai plus que mon temps à perdre et votre acharnement est rare.
- Désobligeant... Et pourtant, il y a toujours, quelque part, ce que je nommerais une « erreur ». Nous pourrions convenir...
- de rien !
- Ineptie ! Vous êtes tous des imbéciles et vous méritez votre sort ! Vous, vous reculez devant une dépense qui pourrait vous faire récupérer la quasi totalité de votre Concession !
- Avez-vous proposé vos services aux autres Prétendants ?
- Bien sûr ! Mais ils s'imaginent qu'ils s'en sont tirés à bon compte. C'est une grave erreur, deux années que je suis sur cette affaire... Et j'ai eu la naïveté de croire qu'elle rembourserait le coût du voyage !
- Cependant, Loï a dû y mettre le prix ?
- On m'avait prévenu : « une bande de péquenots avaricieux ». J'ai eu la faiblesse de croire que vous réfléchiriez, les uns ou les autres.
- Vous n'hésiteriez pas à trahir Loï ?
- Que des grands mots. Loï ? Je ne connais pas ! Ce ne fut qu'une affaire. Et, dans ce cas : une très mauvaise affaire. Sur Celcius, les Enchères sont d'une autre classe ; on négocie, les gens se défendent, on transige, on relance.
- Et moi, je dois faire le ménage...
- Et moi, je vous dis que par le contrat de bord, vous êtes tenu de me répondre ! Relisez-le ! Il ne peut être en retrait...
- de celui de l'ISCie, je sais.
- Réfléchissez !
- Voilà une belle obstination. Suivez le Traitement, il vous préservera quelques fibrilles de jeunesse.
- Votre clone d'ancêtre a mal supporté la purification !
- Votre présence-même est un gage de pire journée.
- Voilà, il l'a dit ! Et, j'en suis persuadé, il croit pouvoir tout me dire !
- Votre conscience vous tracasserait-elle au point de vous obliger à rechercher des mauvaises querelles ?
- Nous nous retrouverons, jeune homme ! Et Celcius pourvoira à votre apprentissage ! Sachez, tout de même, que ma meilleure compagne se trouve être ma conscience ! Quant à vous : la misère s'attachera à vos pas comme une rosse efflanquée ! Une piètre maîtresse, toute en creux, qui saura vous faire regretter, elle, de ne pas m'avoir écouté !
- Mon travail n'a guère avancé depuis un quart d'heure.
- Je vous aurai prévenu. Tout n'est que gâchis.
- Nous serons d'accord sur ce point. Je vous salue.
- Souhaiteriez-vous m'obliger à quitter ce salon ?
- Ces minutes ont perturbé mes obligations et je dois me rendre ailleurs.
- J'ai beaucoup de loisirs... Ce vaisseau est petit...

Cette fois, C'Am ne tint pas compte de ses menaces à peine voilées : Si-Mérarth reviendrait à la charge... Mille expressions étaient passées sur ce visage, venu de loin, pour poursuivre sa ruine. Mauvais présage. Les consoles d'informations de Selzé n'étaient guère loquaces sur ces mondes lointains... et totalement silencieuses sur ces usages de « Conseillers en Humanité ». (Loï et Riva, eux, avaient pris le temps !). Il faudrait être circonspect à l'avenir et... apprendre. Un Conseiller en Humanité était un fléau redoutable, la prudence de s'en souvenir serait de mise.

*

Le Conseiller Ruan Si-Mérath dormait quelques fois ; selon les heures, C'Am apprit à détecter sa présence. Elle coïncidait, immanquablement, avec celle d'un autre passager. Ou bien : avec celle du Commandant de bord. Alors, les conversations montaient de ton. Un jeune homme, effacé, sans âge, vivait dans le sillage du Conseiller : un assistant mis à rude école, n'auraient été que les nuances subtiles du langage utilisées par le personnage. Mais il n'y avait pas que ça : les portes entr'ouvertes, les pas dans les cursives, les respirations même, filtraient et scandaient et textes de loi, et dates de promulgations, et dates de jurisprudences, et historique de telle ou telle disposition, de tel ou tel alinéa, et ce, à longueur de conversations. Aucun sujet ne rebutait le Conseiller qui, par d'habiles transitions, passait des problèmes soulevés par les vitesses d'éjection de la Grande Faille à la réglementation sur les derniers logiciels. Ou à tous autres sujets ! Outre le Commandant, deux techniciens en hologrammes, un ingénieur en hydraulique, et un journaliste, partageaient le plus souvent le martyr de l'assistant. S'il y avait d'autres passagers, ils avaient été assez malins pour suivre le Traitement en continu : de cinq jours, C'Am ne les vit pas.

Le trajet de Selzé à Celcius-Système demandait quatre jours de Nœud à Nœud, plus un pour atteindre le « Deuxième Rocher », et encore un sixième pour emprunter une des navettes qui joignaient cette dernière station orbitale au sol de Celcius ; avec une redoutable obstination, Si-Mérath utilisa chaque moment de ces six journées à mettre en relief, avec les uns et les autres, chaque possibilité de conflit. Désigner par avance, et en cristalliser les procédures particulières dans le détail, en insistant sur -les gains (évidemment prévisibles), était un moyen efficace de les précéder !

C'Am, trop heureux de voir son calvaire partagé, évita le Conseiller avec une égale persévérance : quels que soient les concepts évoqués, revenir sur Selzé, seulement après ces quelques journées, n'aurait pas fait oublier si promptement à Loï la « désuète coutume » !

La station orbitale du Premier Rocher n'était qu'un parc zoologique qui se visitait ; donc d'un intérêt mitigé pour C'Am, qui opta pour Celcius-Planète, après les dires du steward devenu plus coopératif. C'Am pensa que les quelques dizaines

de millions d'habitants de ce monde offriraient plus de chances pour dénicher un quelconque contrat, qu'un satellite à vocation touristique.

Des déduction que C'Am avait fait siennes : l'Icare, présentement, manœuvrait pour aborder un quai du deuxième satellite. Un des rares moments où les hublots étaient découverts et qui permettaient de se rassasier d'un spectacle, stupéfiant pour un originaire de la plaine continentale de Selzé : « Le Second Rocher ». Constitué d'un tore, construit sur l'un des deux satellites naturels de la planète, brillait de tous ses feux et projecteurs. Le diamètre de la station laissait bouche bée, suggérant une richesse hors de proportion avec ce que C'Am aurait pu imaginer. Ainsi, Selzé nourrissait ce monde et encore bien d'autres ? Sidérant ! L'agglomération de l'Astroport de Selzé (pourtant la zone de la Cité Administrative des Concessions) apparaissait comme une bourgade provinciale en comparaison. Les fiches des Consoles n'avaient aucunement donné une idée de cette démesure !

La présente vision paralysait. Ce qui renforçait d'autant la pénible sensation d'isolement et d'impuissance. Mais il fallait se jeter à l'eau.

C'Am partit à la recherche du blondin et le débusqua dans le poste de repos des stewards. C'était presque réconfortant, celui-ci l'accueillit jovialement

- Alors...? Arrivé...?
- Aller plus loin ne me servirait à rien.
- À chacun de voir ! Ça va te changer de Selzé, ici... S'il te reste de quoi prendre une navette, évidemment.
- J'ai encore quelques solars-Selzé.
- Ici, tu peux trouver un contrat sur le Tore, au cas...
- Je vous remercie quand même.
- Si on ne s'entraidait pas ! Ah, j'oubliais : le copilote me fait te dire que le Commandant voudrait te parler. Peut-être un travail en perspective ? Tu aurais une fameuse chance !
- Si on se revoit...
- Ça, ça m'étonnerait : demain, nous partons pour Chante-Cœur.
- Alors... à une autre fois !
- Pourquoi pas ! Avant tout : n'oublie pas le Commandant.
- J'y vais.
- Monte au poste, il t'attend !

L'éloignement de Selzé ne pouvait s'envisager que pour quelques mois au minimum, cela sous-entendait de trouver régulièrement des contrats. Et si le Commandant avait une proposition... C'Am prit son sac et grimpa au niveau « Un ». La porte du Poste était entrebâillée ; il entra, ému à la vue des consoles, des claviers, des multiples cadrans multicolores, grands et petits, et des écrans. Le Commandant était là, tripotant un feuillet. Sa casquette, au trois galons « diamantés », était posée devant lui, bien mise en évidence. Il reposa le feuillet

bruissant, nonchalamment, tandis que C'Am avançait. Son visage, de soucieux, devint engageant.

- Monsieur Yet ? Entrez et asseyez-vous. Meilleure journée !
- Commandant...
- Je relisais ce contrat... Rien à dire. Il est correct.
- Quel contrat ?
- Celui que vous aviez conclu avec un de mes stewards.
- De vos stewards...
- Il était parfaitement légal, j'ai racheté cet engagement. D'ailleurs, s'il ne l'avait pas été...
- Ah ?
- Ça se fait ! Je n'y ai lu aucune date de clôture, mais il est légal. J'ai vérifié : les puces sont intactes.
- Je cherche du travail mais je ne tiens pas à m'éloigner de Celcius. Et Chante-Cœur est trop loin pour mes disponibilités financières. Rester ici, dans la zone de Celcius...
- Je vous comprends. Rassurez-vous, le travail que je vous confie aura lieu dans cette zone du Nœud Stellaire.
- Quelques précisions...? Car mes compétences sont limitées.
- Des dépôts se forment aux sorties des tuyères ; vous les enlevez, vous les poussez dans une sonde, et, vous revenez. Inutile d'être un technicien. On met la sonde en route et ça s'en va.
- Ça s'en va...
- Droit devant, pour l'éternité : on s'en débarrasse.
- Les tuyères...
- Oh, mais je réévalue ce contrat d'office ! Je sais ce que ça vaut. Deux mille solars.
- Deux mille solars pour... quoi ?
- Où donc avais-je la tête ! Trois mille... Il y a une heure de travail.
- Pour récupérer vos tuyères ? J'ai entendu parler, c'est très dangereux.
- Beaucoup parlent plus qu'ils n'agissent ! Trois mille solars pour une heure. Ne me faites pas regretter d'avoir racheté votre contrat !
- Je ne veux pas faire ce travail.
- Dans nos mondes, peu de gens peuvent se targuer de vouloir, et, si vous m'en désigniez plus de cinq... J'ai racheté cet accord pour quatre mille solars !
- Il fallait me demander mon avis. Confiez-moi un autre travail.
- Il « fallait lui demander son avis » ! Ce feuillet ne fait mention d'aucune date de forclusion... Vous n'espérez pas changer la loi, tout de même ?!
- Pour nettoyer ces tuyères ? Je refuse.
- Voilà bien une imprudence caractérisée ! Vous allez gratter mes tuyères, monsieur Reditre Yet !
- Non.

- Alors, rachetez-moi ce contrat, et négocions -immédiatement- mon dédommagement.
- J'ai des solars-Selzé.
- Aucun intérêt !
- Vous pourriez les changer.
- Aucun intérêt, vous dis-je ! Il n'existe pas de bureau de change.
- Les monnaies sont convertibles, non ?
- Uniquement pour les denrées alimentaires, et si il est question de milliers de tonnes. Et si ça passe par un organisme officiel, bien sûr !
- J'ai des solars-Selzé...
- Et moi : j'ai un contrat non honoré.
- Je ne peux pas vous le racheter.
- Vous prouvez un goût certain pour l'illégalité !
- L'illégalité ?
- Je déposerai ce différend devant la Capitainerie de l'Astroport, qui, elle, le transmettra à qui de droit.
- C'est-à-dire ?
- Et ignorant ! Mais à la Justice de Celcius dont dépend le Deuxième Rocher, dieu du Vide ! Et ça vous coûtera plus cher que quatre mille solars, croyez-moi !
- Ce n'est pas de la mauvaise volonté.
- Bonne ou mauvaise, ça aussi ce n'est pas convertible, sauf en travail.
- C'est sans issue.
- Si, une : vous nettoyez les trois tuyères de l'Icare.
- Non, je ne les nettoierai pas !

Le Commandant s'énervait. Il fit mine de se lever à demi. Mais sa taille, confrontée progressivement à la carrure de C'Am, risquait de ternir le prestige qu'il avait placé dans ses galons. Il jugea plus prudent de se rasseoir et s'en tint à une verbale conclusion :

- L'inconséquence humaine, décidément, n'a aucune limite. Je ne peux pas vous retenir à bord avant le jugement, mais l'effet serait déplorable si vous vous avisiez de quitter le Cadran des quais. Je vous conseille de rester à la vue des autorités, car toute recherche vous serait facturée.

C'Am se sentit pris par un nouvel engrenage. Même si, lui, Concessionnaire, n'avait jamais racheté personnellement de contrat, l'homme devait avoir raison. Mais l'élémentaire logique exigeait d'en discuter les nouveaux termes avec l'intéressé, non ?! Et puis... à vrai dire, qu'en savait-il ? Un Concessionnaire, digne de cette qualité, ne se serait jamais abaissé à ces tractations avec les Journaliers : des formalités relevant des attributions d'un Régisseur. Encore un point dont il ne s'était jamais soucié avant la minute présente.

Néanmoins, la perspective de nettoyer les tuyères le libérait de toute hésitation :

- Vous trouverez quelqu'un d'autre.
- C'est certain, ce ne sont pas les hommes courageux qui manquent. Mais vous m'avez fait perdre du temps. Et vous ne vous préparez pas un avenir serein, croyez-moi ! Franchissez cette porte, et je transmets -sur le champ- ce contrat, à la Capitainerie !
- Si c'est là la seule alternative que votre conscience vous dicte...

Mais, s'il existait encore une possibilité de conciliation, inutile d'attiser la colère du pilote. Il était possible, peut-être, que l'affaire en restât là. C'Am, esquissant un « meilleure journée », s'inclina aimablement et sortit.

Passer rapidement à son recoin pour récupérer son sac était machinal ; de même que quitter le vaisseau était le bon sens... Mais, arrivé sur le quai, C'Am reconnut qu'il était désemparé. D'abord, les immeubles se ressemblaient tous. Des gens, allant et venant, affairés, ne se retournaient même pas sur son accoutrement. Les boutiques, ou ce qui avait dû en être par le passé, étaient fermées. Seuls, des porches, tous identiques, surmontés chacun par d'intraduisibles sigles, montraient quelque vie. Il en déduisit qu'il était dans une zone de bureaux, comme à la Cité Administrative de Selzé.

Y entrer était probablement se livrer aux pièges les plus insoupçonnés. La voie permettait d'y échapper, il arpenta lentement la première venelle venue, son sac en bandoulière...

Un monde singulièrement redoutable de par sa propre ignorance ! Ne sachant où menait cette direction, il était même prudent de ne pas avancer plus avant. Quant à un éventuel commerce ouvert au public, il n'avait que des solars inutilisables en poche. Et pas du tout certain qu'utiliser la carte au nom de Yet lui serait plus profitable. Sauf à s'y risquer. Et les risques... Ayant dépassé ce qui devait être une borne d'information, il préféra revenir sur ses pas et s'y arrêta.

Un modèle différent de celles de Selzé... Mais la plaque de commande, elle, était bien en évidence ; il risqua sa paume de main, espérant dans les rubriques qui s'afficheraient.

Mais... pas d'organismes d'accueil et... encore moins d'agences de contrats : on vantait un personnage.

Une borne dont il ignorait l'utilisation. Il la réactiva une seconde fois, tentant quelques touches, spéculant pour un heureux hasard.

Ses investigations n'avaient pas pris un tour plus positif, que deux hommes, en justaucorps bleu nuit, l'encadrèrent.

La plaque, elle, avait déjà renseigné qui de droit ! Évidemment : mettre l'engin en route avait nécessité d'appuyer la main... Ainsi, il avait au moins une information : Celcius mettait ses fichiers à jour avec promptitude !

Fataliste, il attendit la suite.

Aucun des deux hommes ne pouvant confronter sa taille à celle de C'Am, aucun ne pouvant jouer de son physique, le plus sournois se décida :

- Êtes-vous ce monsieur Yet signalé par le commandant de l'Icare ?

- Lui-même.
- Une plainte pour rupture de contrat a été déposée contre vous. Acceptez-vous, de votre plein gré, de nous suivre à la Capitainerie de Celcius-Tore ?

Ces hommes, de toute évidence, se libéraient d'une corvée. Ou bien : ils avaient espéré une résistance car, s'écartant de lui, ils s'en préservaient déjà...

Obtempérer de bonne grâce à leur injonction c'était, soit les embarrasser, soit les surprendre. Visiblement, tournant déjà les talons, les deux suppositions se vérifiaient : ils avaient spéculé sur une fuite qui, sans prise de risques, leur aurait assuré une considération certaine de la part de leur hiérarchie.

C'Am ne leur consentit pas cette satisfaction, les implications induites d'un refus de s'expliquer pouvaient se révéler encore plus redoutables pour lui. Dans l'instant, quitte à contrarier ces employés, il était sage de les suivre.

Effaçant le sourire malin qui naissait de les voir s'éloigner tranquillement, il leur emboîta le pas : ces hommes, que l'on devinait malingres dans leurs uniformes trop grands, avaient caressé l'espoir de faire de lui l'ennemi numéro un du Second Rocher en lui tournant le dos, espérant même secrètement une bourrade qui les aurait jetés à terre. Mais ils en étaient pour leur frais : être convaincu d'une simple infraction, dans sa situation, était bien suffisant !

*

Les bureaux de la Capitainerie somnolaient. Un fonctionnaire consultait un écran, lorsque C'Am, encouragé par ses accompagnateurs, pénétra dans la pièce. L'homme les regarda entrer tous, d'un air las et songeur. Puis l'un des deux policiers (?) alla lui parler à voix basse.

L'homme sortit une casquette d'un tiroir, se la posa sur la tête d'un geste désespéré. Puis se souvint qu'il devait rajuster le col de sa tunique.

Enfin, son regard s'orienta vers C'Am.

- Monsieur Yet, vous auriez conclu un contrat avec le commandant de l'Icare ? Ce vaisseau arrivé aujourd'hui ?
- Pas tout à fait : avec le chef des stewards, plus précisément.
- On verra ça après... D'abord : « Yet »... Mais l'empreinte de la borne appartient à un dénommé « C'Am », de Selzé. Qui est ce monsieur... « Yet » ?
- Personne ou moi...
- Alors, parlons à « Personne ». Vous avez convenu d'un contrat, sous un nom inventé, avec l'intention évidente de ne pas le respecter. Et c'est ce qui est arrivé ! La puérilité de cette tentative vous a-t-elle échappé ?
- Je l'ai respecté jusqu'à ce jour.
- J'ai eu la copie. Aucune date... Pour le clore, ce contrat, monsieur Personne, il vous faudra mourir. Ou bien, le renégocier pour y inscrire son terme. Mais ce n'est pas la question aujourd'hui. Comptez-vous l'honorer ?
- Mon contrat s'arrêtait à Celcius !

- L'illettrisme fait des ravages sur Selzé, on dirait. Bon... Vous ne comptez pas le racheter, bien sûr ?

- J'ai des solars-Selzé.

- Et moi : un solar de Vieille Terre. Une relique de famille que je conserve jalousement ! (La plaisanterie déclencha des sourires sur les faces des deux sbires, debout de chaque côté de C'Am.). Bien... J'inscris « C'Am », ou bien « Yet », monsieur Personne ?

- C'Am.

- C'Am... Que signifie ce « C » ?

- Je suis cloné de troisième génération.

- Ils ont dû oublier de vous cloner la tête !

Cette fois, l'hilarité se déchaîna dans le bureau, ce qui entraîna l'ouverture d'une porte mitoyenne. Une femme, engoncée dans un uniforme trop ajusté, scruta les occupants. Qui rectifièrent aussitôt leur position ! Un parlé saccadé, sec et sévère, fusa...

- Qu'est-ce, ce chahut ?

- Commandante... Une affaire de contrat non respecté. Un type impayable...

Une menace qui eût pu faire frissonner C'Am, cette commandante. Un être qui ne vous perçait que pour vous mettre à vif : une casquette vissée sur un chignon sommaire, le regard acéré d'une mangouste, un nez si pointu qu'il en était quasiment dangereux, et des lèvres si minces et si serrées, qu'il en devenait étrange qu'elles puissent border une bouche permettant l'absorption d'aliments. Un passé, lourd de déceptions, avait travaillé ce faciès. L'agression dura quelques secondes, puis des mots parvinrent à siffler, une seconde fois, issus de l'étroite fissure :

- D'où sort-il celui-là ?

- De Selzé, Commandante.

- Ne perdez pas de temps avec ça.

- Je tapais la fiche...

- Fauché ?

- Oui.

Le visage hargneux, au regard scrutateur, définitif, se reporta sur C'Am. Une physionomie de femme, opiniâtre, toute d'un bloc, totalement différente de celles de C'Loï et de C'Perle. Pour ce qui en était de l'acrimonie exprimée, à choisir, C'Loï paraissait plus abordable. (Sinon plus avenante !). C'Am ne tenta pas de paraître éveillé ; sa fierté lui avait joué, dans un passé récent, quelques tours désagréables.

- Appréciations sur le physique, et puis, faites suivre !

(Elle était déjà repartie ! Le type, à son clavier, retrouva aussitôt sa verve.).

- Toi, le cloné du biceps, approche et pose ton doigt !

(Sorti d'un distributeur, le feuillet métallisé était neuf. Et encore vierge, puisqu'il était parfaitement lisse. C'Am marqua sa réticence nettement. Le fonctionnaire changea de ton, dans la seconde.)

... Mais... c'est qu'il lui arrive de penser ! J'inscrirai que tu es costaud, t'es content ? Une faveur que la Commandante te fait, crois-moi !

- Je suis prêt à rembourser si je trouve un travail.

- Un travail avec un contrat ? Pour une plaisanterie, c'est une bonne plaisanterie ! Si j'étais certain de ne pas te perdre, je te dirais de ne pas quitter le Tore. Mais tu le quitteras, n'est-ce pas ?

- Non !

- Et tu serais le premier, en quinze années de service, à honorer ta parole. Alors que tu n'as même pas respecté ton contrat ! Je ne peux que recommander à ces messieurs de ne pas te perdre de vue. Et comme je ne suis maître que de mon temps, et pas de celui de la Justice, je suis incapable de te préciser, pas plus l'heure que le jour, quand Elle te mandera. Conséquence : je te garde chez moi. Pour un avocat, je peux donner un nom...

- Ce n'est pas si grave comme délit !

- Grave, pas grave, anodin, dramatique, il n'entre pas dans mes attributions d'apprécier les nuances. Je ne connais que légal ou illégal, permis ou interdit, cela me libère des drames de conscience. Je ne suis pas cloné de la tête, moi, mais je sais réfléchir ! Ta paume, là... Vous autres, vous lui trouverez une place au Deux !

Il pianotait déjà sur son maître quand ils sortirent.

C'Am était descendu de l'Icare depuis moins d'une demi-heure ! Le bagagiste de l'Astroport de Selzé n'était vraiment pas dénué de bon sens : le monde des Concessions apparaissait comme un havre d'anachronismes presque bienveillant. Pour ce cas : bien moins compliqué. Et maintenant, il n'y avait plus qu'à attendre le bon vouloir de ce juge évoqué.

Encadré par les deux « policiers » (c'est ce qu'il supposa), ils empruntèrent une suite de couloirs interminables. Des portes... Et encore des couloirs... Ils stoppèrent tous les trois devant un vantail rébarbatif, qui s'effaça sous la commande à paume, livrant à la vue, une cabine : une cellule de prison, visiblement.

C'Am entra. Son regard erra dans la pièce, tandis que le battant se refermait dans son dos.

Un mobilier sommaire qui rendait la pièce logeable... Un écran de console (anormalement grand), occupant la presque totalité d'un mur... Deux haut-parleurs... Des micros... (Preuve qu'il avait la possibilité d'appeler quelqu'un. (Mais qui ?). Commodités et couchette...

Il prit, aussitôt, le parti de s'allonger. Une rancœur amère l'enserrait. Et maintenant, ce mécanisme anonyme et aveugle qui s'acharnait... (Naïveté ou sottise, il ne devait s'en prendre qu'à lui-même !).

Il banda ses muscles douloureusement. S'il y avait une solution, il y mettrait le temps qu'il faut. Mais, pour l'heure, il était inutile de remâcher son amertume.

L'adolescence était une défroque ténue mais grosse de mésaventures : il était temps de se fixer quelques nouveaux principes plus en rapport avec sa nouvelle réalité.

Oui : grand temps !

CHAPITRE 4

Il lui sembla que des heures s'étaient écoulées ; il se releva. La console d'accès à l'écran était des plus rudimentaires ; C'Am l'interrogea sur la date du 28 Février 2892 -Temps de Vieille Terre-, date qu'elle affichait. La corrélation avec la date du 23 Mai -temps de Celcius- n'était certifiée en rien, et, pour tout dire, pour une stricte inutilité. De plus, après quelques vaines tentatives, C'Am n'obtint d'autres images qu'un bateau luttant contre une mer démontée. Lassé, dégoûté, il se recoucha et patienta ; puis, progressivement, en vint à recompter les demi-heures et les heures... Fastidieux et démoralisant. On lui délivra un repas... Puis deux... Et trois... De longues heures sans le moindre bruit ; puis, de nouveau : un repas. Pas une autre présence humaine que la sienne.

Deux journées -pleines- à passer de la couchette au lavabo, du lavabo à la couchette, et de la couchette à la minuscule table. Un guichet automatique livrait les repas et récupérait les restes. Deux interminables journées, avant que l'écran ne se colore et ne s'anime... C'Am, éberlué, reconnut le haut du corps chapeauté d'un homme habillé en juge (?!).

À sa plus grande surprise, l'image, de piètre qualité, l'interpella :

« Accusé C'Am, vous êtes convaincu de rupture délibérée de contrat. »

Étrange protocole. Machinalement, C'Am se mit debout. L'exiguïté de la pièce, la grandeur de l'écran, et cette image plate de magistrat... (Alors que les techniciens de Celcius savaient produire des hologrammes, tels ceux de l'Astroport de Selzé !).

Étrange audition. La voix glacée s'adressait à un anonyme C'Am, et les yeux fixaient un point imaginaire à cinquante centimètres au-dessus de sa tête. Elle ne marqua aucune pose :

« ... Devant la Capitainerie de Celcius-Tore, vous n'avez pas cru devoir accepter la suggestion de son représentant qui vous conseillait de racheter ce contrat, dans lequel on ne relève, par ailleurs, aucune ambiguïté. Les Tribunaux sont encombrés et nous apprécions ces règlements à l'amiable. Force nous est faite de noter votre entêtement à ne pas honorer le dit contrat, antérieurement et conjointement discuté et accepté réciproquement avec un nommé Just Aimar,

steward de son état. Si vous aviez quelque argument qui puisse moduler tout ce que votre comportement avoue de répréhensible...? »

- J'avais conclu ce contrat, mais le Commandant voulait...

(L'inanité de son argumentation exigeait de se taire : cette fichue date non précisée.). C'Am n'insista pas. Mais le juge, affichant un fin sourire, l'encouragea à poursuivre :

- Oui ?

- me faire faire un travail dangereux...

- Vous voulez bien souscrire des contrats, mais choisir votre travail après... Très judicieux ! Malheureusement : en total désaccord avec l'esprit même de ce type d'engagement. C'est tout ?

- Je...

- Ce Commandant vous a proposé, pourtant, une somme très correcte, afin de vous en libérer : soit, quatre mille solars. Très compréhensif, ce Commandant... Vous avez déclaré ne pas en avoir les moyens financiers, or, les Archives de l'Identité vous déclarent comme Concessionnaire sur Selzé ! Que je sache, les Concessionnaires de Selzé ne passent pas pour pauvres. Enfin, et à ce dernier propos, il est mentionné que vous vous êtes servi d'un faux nom à l'origine de cet engagement : cela ne pouvait être plus clair sur vos véritables intentions. Votre mauvaise foi est foncièrement évidente, donc démontrée ! C'est tout ce que vous avez pour votre défense, ce silence ?

- Oui.

- Le Simple Tribunal vous condamne à une année de travail « mixte » sur Celcius-Planète. C'est-à-dire : une part de votre salaire sera affectée au paiement des dépens. En outre, vous êtes condamné à régler au Commandant Trois Étoiles -Sim Vertl- le triple du montant de votre contrat, évalué, en dernier ressort, à douze mille cinq cent trois solars. Justice a été rendue !

L'écran avait clignoté avant de s'éteindre.

Une année de travail « mixte » (?). Un vocabulaire parfaitement hermétique pour lui. Tout ce qu'il avait retenu, c'était le lieu où serait supportée cette peine : « sur Celcius-Planète ». Alors, et à défaut de ne pas avoir choisi...

Deux heures plus tard, on le sortait de sa cellule et on le montait dans une navette gagnant le sol de Celcius-Planète.

L'engin était chargé à ras bord de paquets les plus divers. Seul un minuscule espace lui avait été désigné d'un doigt péremptoire. Pas de gardien : on était certain qu'il ne s'évaderait pas. Au petit matin, C'Am goûta l'accueil que Celcius réservait à ses visiteurs impromptus.

Celcius : le cœur des Mondes Humains. Un « cœur » dont la masse n'égalait que les neuf dixième (à peine) de celui de Vieille Terre. Étrange sensation de légèreté pour un descendant issu d'un clone adapté pour Selzé la « pesante ». Mais une légèreté bien oppressante : sur ce monde, des milliers d'entreprises avaient rendu l'atmosphère originelle âcre et lourde. Des installations

décomposaient l'eau de l'océan dix-huit heures sur dix-huit, et d'immenses bacs à l'air libre, contenant des bactéries importées, complétaient l'apport en oxygène : Celcius était un monde très jeune et il avait fallu le rendre supportable (sic) pour l'Humain.

Dès sa descente de navette, C'Am se sentit assailli puis imprégné par les relents nauséabonds que véhiculait le moindre des courants d'air. Si les venelles du Tore du Second Rocher lui étaient apparues passablement négligées, comparées aux alentours de l'Astroport de Celcius, au regard de ce qu'il découvrait, elles s'étaient distinguées comme chatoyantes !

On l'avait fait descendre de la navette pour le pousser dans un véhicule métallique et lourd, qui démarra aussitôt. Dans lequel il ne resta pas longtemps seul : au premier arrêt, une dizaine de minutes plus tard, huit hommes et une femme montèrent.

Les arrivants n'étaient ni effondrés ni enthousiastes : une morosité passive et muette régnait dans l'habitacle de tôle clos. Lors des deux arrêts suivants, quatre nouvelles personnes prirent place. On se poussa. Les deux banquettes étaient pleines quand l'engin reprit de la vitesse.

La porte massive ne s'ouvrit plus une bonne partie de la matinée. Deux étroites meurtrières dispensaient les condamnés d'oublier et clarté voilée du jour et pesanteur des odeurs. Puis le véhicule stoppa et on les laissa descendre.

Un terre-plein, en bordure de rue, sans garde particulière... Ils mangèrent sous les regards distraits des passants. C'Am nota quelques signes discrets de reconnaissance (et, même, de sympathie !) qui s'échangeaient. Les prisonniers ne subissaient pas l'opprobre de la population, c'était le moins qui se constatait.

Les besoins élémentaires satisfaits, on les remonta dans le caisson blindé. Qui repartit. Le véhicule prenait rarement de la vitesse, cahotant, virant, se relançant... Sur Selzé, ces véhicules à roues n'étaient utilisés que pour les lourdes machines agricoles !

Sur les deux banquettes, des conversations s'étaient nouées à voix basses : chuchotements convenus et regards, se croisant dans une atmosphère maussade, comme si on ne s'étonnait pas outre mesure de se retrouver, entre personnes déjà entrevues un jour ici ou là. C'Am n'était connu de personne, on l'ignora.

Pendant ce temps, le voyage s'éternisait, pénible et cahotant. Tout comme le moteur à bout de souffle, l'asphalte de la route laissait à désirer. Mais, l'engin, de plus en plus souvent, continuait d'accuser chaos, virages, ralentissements et brusques redémarrages : ils n'avaient donc pas quitté la ville.

Et cette ville n'en finissait plus. Les conversations s'étaient tuées comme si tout avait été dit et que l'inconfort repassait au premier rang des préoccupations. Enfin, comme une surprise survenue trop tard pour soulager les esprits, la machine se fit silencieuse. Stupeur puis silence : ils étaient arrivés « quelque part ». Le battant arrière s'ouvrit. Un individu, d'une voix morne, épela six noms ; la femme et cinq hommes descendirent posément. Le jour finissait. Une bouffée

d'odeurs, mêlées aux remugles du caisson, imprégna les poumons. La porte refermée, le véhicule repartit pour s'arrêter de nouveau quelque dix minutes plus tard. Encore quatre noms. Le battant qui claque. Puis le bruit du moteur poussif, tentant de regagner son régime. Et puis des virages serrés, encore...

Et encore des bruits de freins, grinçant leur usure, désespérément...

Son tour ! Totalemment abruti, C'Am descendit.

Le jour s'était encore opacifié, un crépuscule trouble et sale. (À moins que ce fût le décor et l'atmosphère qui égarât l'esprit ?). Il avait, devant lui, une cour de vingt mètres sur quarante, rectangulaire, longée sur un côté par une suite de baraques (apparemment toutes semblables), et, de l'autre, à gauche, d'un haut et long mur, sans fenêtres, troué d'un porche obscur.

Il n'eut pas le temps de s'attarder qu'un homme robuste, campé sur ses courtes jambes, l'apostropha déjà d'un air supérieur.

- Toi ! Par ici ! T'es pas en villégiature !

C'Am le suivit. La pénombre s'emparait de la cour et des abords. En oblique, ils marchèrent jusqu'à l'entrée d'une cabane dont la porte était grande ouverte. Le type passa devant, déclencha un parcimonieux éclairage, ressortit, tendit son bras pour désigner le porche, à l'autre côté de la cour...

- Tu travailles là-bas. Tu commences à minuit : t'as deux heures pour te retourner. (Et, d'un ton bourru). Entreprise Ronaldson : ici, on fabrique du leich. Horaire : deux fois neuf heures. Tu commences ce soir, à zéro heure. Pour manger : les camions passent deux fois par jour. On se débrouille ! Tu te débrouilleras aussi ! C'est tout.

Le fourgon cellulaire était reparti, soufflant comme un animal fabriqué, périmé, dont on aurait voulu à tout prix prolonger l'existence. Le mentor de C'Am, lui, avait déjà tourné le dos et s'enfonçait dans l'obscurité de la cour en direction du porche.

C'Am entra dans le logis.

Deux petites pièces, dont l'une faisait office de chambre-à-coucher-douche, et l'autre (la première), de cuisine-buanderie-salle-à-manger. La baraque faisait partie d'un alignement de constructions plastiques. Pour ce qu'il en avait vu : toutes pareilles. Et, certainement, toutes aussi crasseuses, comme il pouvait le constater, présentement, pour celle qu'on lui attribuait.

L'air était chaud et saturé de vapeurs. C'Am laissa la porte ouverte et, assis sur le bord du lit, tenta de classer ses pensées. Sans grande réussite car trop d'événements étaient survenus en trop peu de temps. Il se releva et fit le tour des deux pièces. Sur la table, une plaque faisant office de collier portait le numéro « 612 ». Mais la chaîne en était trop courte pour qu'il puisse la passer autour de son cou ; dégoûté, il la reposa. Les murs, la table, le évier, les placards, le lit, tout étaient uniformément crapoteux et bancal. Mais si sa future activité était en face, à l'autre côté de la cour, au moins il n'aurait pas à aller loin.

Rude différence avec les bâtiments de la Concession Am ! Il s'allongea sur la couchette (qui craqua sinistrement), sans trop savoir s'il avait plus faim que sommeil.

C'Perle était bien loin. Et la tenue de bain de C'Loï, aussi ! Les étendards... Les uniformes... Il s'endormit comme une masse.

*

Un hologramme, gelé comme de la glace, mais dansant un air endiablé... Une sarabande faisant fondre le visage sarcastique de l'Arrangeur dans un bruit épouvantable...

- Hé, le nouveau, t'as le sommeil plutôt lourd ! ... Tu t'éveilles ?!

(C'Am entrouvrit les yeux. Une veilleuse éclairait les cloisons d'une couleur vaguement orange... La voix revint, comme une mourante vague désespérant de pouvoir se hausser.).

... Je m'en doutais ! Ça fait ça à tout le monde ! Bon... Nous faisons équipe, tu as dix minutes pour te préparer. Tiens, mange ça !

(C'Am se redressa. La porte était restée ouverte et un visage chafouin se penchait vers lui.).

... Dépêche-toi ! Mange ce croûton et suis-moi ! Il ne s'agit pas de prendre du retard. Ça y est, tu es réveillé ? Oui ? Tu éviteras de te lécher les doigts... Et si tu peux t'empêcher de respirer, ne t'en prive pas !

- Qu'est-ce...

- Tu comprendras vite. Ici, c'est plein de saloperies. S'essouffler ce n'est pas bon. Mange, tu te récureras demain ! C'est pas Dorosan qui viendra te renifler. Moi, c'est Viefield : Cert Viefield. Et toi ? Quel est ton nom ?

- C'Am.

- C'Am comment ?

- C'Am.

- Ah ? Mange et active-toi. Secoue-toi, tu finiras en route ! Allez !

La baudruche bruyante de l'Arrangeur partait en pirouettes, loin, très loin ; C'Am parvint à s'asseoir...

...Allez, remue-toi ! Tu me suivras. Nous avons tout juste le temps !

*

C'Am, chancelant, d'un pas mécanique, suivit son guide. Ensemble, ils traversèrent la cour, franchirent le porche, pénétrèrent dans une salle aux contours incertains. Sans aucun doute : un atelier. Ils s'engagèrent dans un dédale d'allées desservant différentes machines.

La chaleur était de plus en plus suffocante, et une vapeur bleutée stagnait, d'un mètre du sol jusqu'au plafond. Partout des tuyaux, des autoclaves, des

compresseurs, et un bruit de fond, comme un halètement sourd, qui semblait venir de son propre for intérieur...

Pas d'illuminations, mais, ici et là, des éclairages pâlots, perçant à grand peine l'épaisseur de l'air. Une ambiance oppressante dans un antre surchauffé, aux limites indéfinies, où s'activaient des silhouettes débraillées... C'Am se dégrafa sans perdre de vue son futur collègue.

Mais ils étaient arrivés. C'Am vint buter contre son guide et s'en excusa. (L'homme lui apparut anormalement léger et frêle.).

- La surprise... Veuillez m'excuser !

- Y'a pas de mal ! Nous sommes arrivés. Toi, tu te mets là : ces deux manomètres. (C'Am remarqua les deux cadrans à deux mètres du sol.). Ils correspondent à ces deux valves-là... Celui de gauche ne doit pas dépasser « 80 ». Celui de droite : « 85 ». (C'Am vit les deux volants à portée de main.). Tu visses ou tu dévisses. Ce n'est pas compliqué, mais ça bouge constamment. Ça monte : tu dévisses. Faut garder un oeil dessus. Toutes les quatre heures, on t'amène le « machin ». Tu purges et tu recharges. Je travaille à côté, je te ferai voir. C'est cette trappe-là, au ras du sol. C'est fou ce que ça pue ! Pour les manomètres : si ça s'affole, préviens-moi. Il y a des répétiteurs dans le local de Dorosan, l'homme ne te ratera pas. S'il n'y est pas, il ne verra rien, mais tu seras tenu pour responsable tout de même !

- Dorosan...?

- Le contremaître. Le caïd, ici ! Surtout, ne t'amuse pas à vouloir le contrarier. (Son regard s'appesantit sur la stature de C'Am...). Enfin, à toi, je ne crois pas qu'il te cherchera de la bagarre. Bon, tu as compris ?

- Facile.

- Te lèche pas trop les doigts. Enfin... fais ce que tu veux.

Le petit homme, en quatre pas, s'était vivement porté à trois mètres de là, pour manipuler une manivelle. Puis, réconcilié avec le chiffre indiqué par le manomètre, brailla à l'intention de C'Am :

- J'ai le même boulot que toi : ça montait trop !

Un sifflement puissant s'exhalait d'une cuve à quelques mètres ; si son voisin avait prononcé d'autres paroles, il ne les avait pas entendues. C'Am reporta son attention sur les deux cadrans qu'on lui avait confiés. L'un des deux manomètres indiquait une nette tendance à la chute. C'Am vissa et, la pression remonta lentement. Inquiet du temps mis pour cette remontée, son regard accrocha l'autre cadran. L'aiguille était comme soudée sur « 85 ». (Rassurant...).

Un bref moment, il tenta d'observer l'environnement, mais, impossible : l'air, saturé d'humidité, véhiculait un brouillard qui limitait la vue à sept ou huit mètres, au grand maximum. (Alors que, d'un grenier de la demeure Am, sa vue portait à plus de trente kilomètres ! Sinistre farce du destin ; ou bien l'on en riait, ou bien...). Une angoisse subite lui fit regarder l'aiguille rebelle. « 88 » ! Fébrilement, il dévissa le plus vite qu'il put après avoir empoigné la manivelle.

L'aiguille fantasque redescendit comme à contrecœur. Revenue à « 78 », il revissa par petites touches, jusqu'à la domestiquer.

La nuit s'avancait et le cadran de droite devenait sa hantise ; une installation à bout de souffle, il ne le quitta plus des yeux de deux minutes. Parvenant à fixer ses pensées, en sueur, sur ses gardes, il s'absorba tout à cette tâche. Les vapeurs malodorantes de l'atelier étaient devenues presque agréables !

Il rectifiait la pression affichée de l'indicateur rebelle, pour la énième fois, quand une main énergique le frappa à la hauteur du biceps.

- Eh, toi, le nouveau ?! Ta cuve ? Tu as préparé ta cuve ?

- Quelle cuve ?

- Tu n'as rien préparé ! Trois heures et demie : c'est refroidi, maintenant ! On la vide !

Le type acariâtre pointait son index sur une porte massive bloquée par un levier, à une vingtaine de centimètres du sol. Celle-là même dont le collègue avait parlé ? (C'Am n'avait pas vu passer ces trois heures !). Le type avait poussé une petite machinerie sur roues, jusqu'au pied de la cuve en question, en pestant.

- Pour la première fois, je te fais voir. Mais je n'ai pas le temps. Il faut que j'aille brancher ça là-bas, alors, toi, pendant ce temps, tu t'occupes de la cuve. (Il s'était accroupi et manœuvrait la petite porte. Il se releva, jetant avant de regagner l'allée.)

... Le tuyau : tu t'assures qu'il est bien encliqueté, sinon ça gicle !

Le tuyau déroulé, encliqueté à l'autre bout sur le chariot, un moteur démarra...

C'Am observa la manœuvre et remarqua que le dénommé Viefield les surveillait. La machine poussa un soupir sinistre et le tuyau verrouillé se banda... Viefield lui adressa un incompréhensible clin d'œil et reporta son attention sur ses cadrans. C'Am, pendant quelques dizaines de secondes, observa les soubresauts du conduit. Mais : il y eut un bruit sec ! Une odeur insupportable se répandit immédiatement. Le tuyau s'était défait ! Un liquide épais et noirâtre macula le sol en une lente marée.

Le type au chariot, hargneux, se pinça le nez en braillant :

« Tu me fais perdre mon temps ! Nettoie tout ça ! À moins que tu veuilles ta dose ? Moi, j'ai fini. (Il remballait déjà son tuyau baveux et, sardonique, ne dissimulait plus une jubilation mauvaise.). Débrouille-toi ! À dans quatre heures, passe une bonne nuit ! »

C'Am n'entendait pas rester, ni les pieds dans ce liquide visqueux, ni dans l'ignorance de la signification de ces paroles mystérieuses ; il rattrapa le type par le bras au bout de deux enjambées...

- Qu'est-ce que tu racontes ?

- Je dis que, si tu veux ta dose, tu laisses cette saloperie par terre !

- Je ne comprends pas ?

- Fais ce que tu veux, ça ne me regarde pas. Ça ira seulement plus vite ! Ou bien : tu ramasses. Je n'ai pas de temps à perdre. Lâche-moi !

- Et comment je ramasse ça ?

- Demande à Viefield !

(Le gars alla brancher son tuyau sur une grosse cuve mobile et la machine recommença à souffler et sursauter. Apparemment, ça lui laissait quelques instants de libres, puisqu'il revint, assagi, l'air complice.).

... Passé une demie-heure, ça ne sentira plus rien. Mais tu auras pris ta dose ! Et puis tu risques de glisser dedans. Regarde les lumières : l'usine en est pleine. Viefield te donnera un coup de main pour cette saloperie. Je repasse dans quatre heures pour la cuvée suivante. Salut !

Le bruit du chariot brinqueballant fut couvert par les autres machines, en même temps que le type s'éloignait dans la nébulosité trouble et irisée. C'Am attira l'attention du dénommée Viefield qui lâcha enfin ses manivelles et s'approcha...

- J'avais vu, ça n'arrêtait pas de sauter. Je vais chercher de quoi pouvoir ramasser. Regarde les miens : « 50 » à gauche et « 70 » à droite. Je reviens...

C'Am surveillait les quatre cadrans quand ce Viefield revint. La masse collante passa des deux pelles à une cuve sur roues ; puis le collègue de C'Am rabattit la porte, repoussa récipient mobile et pelles vers l'allée centrale. Chacun reprit possession de ses manomètres, tandis que l'odeur persistait, suave et lourde.

Et l'obsession de la position des aiguilles reprit tous ses droits. L'indépendance de celle de droite le tenait heureusement éveillé. La fringale était disparue, mais les heures parurent sans fin jusqu'à la seconde vidange de la nuit ; le même chariot, le visage fermé, comme si C'Am n'avait jamais existé, déroula son tuyau. Le clone vérifia, soigneusement, le branchement et, revint à ses cadrans. La pompe se mit à aspirer et à tressauter. Le tuyau remballé, la trappe refermée, le chariot repartit.

Il était huit heures trente passées et la somnolence se faufilait dans les pensées de C'Am. Se pouvait-il que cela durât « une année » ! Il ne savait même pas s'il y avait une journée de repos, de temps à autre. Enfin, second mystère, il achevait sa première nuit de travail sur cette constatation déroutante : « il était incapable de fixer ses idées plus de cinq secondes d'affilé ». Pourquoi ?

À neuf heures, quelqu'un le secoua : la relève ! Viefield l'entraîna comme s'il n'avait été qu'un enfant. Lui fit traverser la cour. La porte de sa cabane était en face, un engourdissement délicieux l'assommait.

Il tomba sur son lit, essayant de capturer les images qui s'entrechoquaient dans son crâne. « Il était quelqu'un d'autre. Plus un seul souvenir de Selzé ne l'effleurait ! Rien que deux aiguilles se menaçant, dans un duel idiot, encouragées par les hurlements d'un juge, dont le chignon... »

*

Son réveil consista à écarter les montagnes de coton qui l'ensevelissaient. Il aurait pu faire l'addition des centaines d'hectares des années précédentes ! En fait : plus de vingt mille au cours de ces cinq années... Les cours du coton étaient des plus capricieux...

« C'Am ! C'Am ! »

C'Am sursauta. Quelqu'un marchait dans sa cuisine...

Il s'appuya sur son coude et se vit encore tout habillé. Viefield, fureteur, revint près du lit et le dévisagea...

- Pénible la première journée, hein ?

- Mes jambes sont en coton, je ne les sens plus.

(C'Am scruta le visage rasé et plissé de mille rides, un visage extrêmement mobile. Quel âge pouvait donc avoir cet homme ?! Trente ans ? Cinquante ? Soixante ?).

- Ça fait toujours ça, c'est la mauve.

- La « mauve » ?

- Plus simple de t'expliquer tout : notre usine fabrique du leich.

- Je connais.

- Ah ?! Et sais-tu comment on fait ?

- Ça ne se fabrique pas là d'où je viens.

- Pour sûr, puisque c'est ici ! Sur les hauts-fond de la côte, on drague des coquillages... À chaque coup de râteau, une tonne à une tonne cinq : le bon et le mauvais. Une tonne de coquillage et cinquante kilo d'algue. C'est ça que l'on récupère : l'algue. C'est la matière première pour le leich. On gratte les coquillages et on les rejette à l'eau. On ramène au port ; on écrase ; et la bouillie obtenue, c'est ce que Ronaldson met dans ses cuves. On distille et on met en flacon : cinq cents solars le flacon en ville.

- Mon crâne... Et alors ?

- L'usine est tellement vieille qu'elle fuit de tous les côtés. Surtout de ce que l'on appelle « la mauve ». C'est parce que ça fait un reflet sur un éclairage blanc. Une drogue, quoi ! Ça engourdit et ça coupe la faim. Mais il ne faut pas en abuser ! Tout le quartier en est saturé. Au bout de six mois, tu es cuit.

- Six mois...

- Six mois, oui ! Les types qui restent un an ici, ils en redemandent. Tu n'as pas l'air rassuré, dis-donc !

- J'ai pris un an...

- Une année-Celcius, c'est le minimum. Souvent, c'est deux. Plus : ça signifie qu'ils t'ont gratifié d'une croisière sur un chalut de la côte. À la tienne !

- Tu parlais de « six mois »...

- Si tu résistes mal, paraît-il qu'il y a eu des cas. De toutes manières, au bout d'un an, tu ne sauras plus où tu en es.

- Pas très réjouissant.

- Pas très... Faut manger le plus possible.

- Je n'ai pas faim.
- Faudra pas t'amuser à ça. Le camion passe deux fois par jour, là, dans la cour. Huit heures du matin, et l'après midi, quinze heures.
- Je n'ai plus mon sac. Mais l'on ne m'a pas fouillé. Bizarre, non ?
- Non ! Ce qui les intéressent c'est de t'expédier ici. Il y a un barème journalier officiel, mais Ronaldson compte ses frais au maximum ; alors, avec ce qu'il doit reverser à la Pénitencière, il te reste le minimum et lui fait des affaires. Mais, pour ta carte de crédit, ce serait effectivement bizarre si...
- Ils ne m'ont même pas fouillé !
- Ce qui m'épate le plus, c'est que tu aies une carte bancaire, figure-toi !
- C'est ainsi.
- Il y a un mystère... à moins qu'elle ne soit vide ?
- Non.
- Alors ça... Alors ça... Et comment as-tu fait ton compte pour arriver là ? Avec des crédits sur sa carte, ce n'est pas commun !
- Un contrat sur Celcius-Tore que je n'ai pas voulu respecter.
- Sur le Tore ? Tu m'épates ! Et comment étais-tu arrivé là ?
- Je venais de Selzé.
- Tu blagues ?
- Non.
- Tu commences à me passionner. De Selzé, dis-tu ?
- Oui.
- J'en rêve ! C'est pour ça que je suis ici ! Je t'expliquerai. Oh, mais tu m'intéresses sérieusement ! Je me disais aussi... J'ai toujours eu du nez ! Ton nom, ça vient de là ?
- Bien sûr.
- De Selzé... Sacré nom ! Nous en reparlerons, sûr et certain ! Dans l'immédiat, méfie-toi de Dorosan, celui qui t'a parlé à l'entrée, c'est l'homme de confiance du patron. Méfie-toi aussi de celui qui vide les cuves. Gratte-toi l'oreille et Dorosan le saura dans les cinq secondes ! Il y en a beaucoup ici : tous ceux qui espèrent qu'ils pourront rester... Que Dorosan les appuiera auprès de Ronaldson. Tous des « cloches » ! Un an et tu es cuit, et Ronaldson le sait. Mais ils ne vont pas te garder s'il n'y a pas de rendement. Si Ronaldson s'en met plein les poches, et si Dorosan ramasse les miettes, ce n'est pas pour te cajoler !
- Et toi ?
- Moi ?
- Ta condamnation ? Et pourquoi ?
- Dix mois comme toi. J'en ai déjà fait deux. J'élaborais des nouveaux virus avec des anciens. Il y a des publications là-dessus. Mais on avertit le public en donnant les listes de virus qu'il ne faut pas utiliser. Devant un juge, tu te prendrais « vingt ans » illico ! Moi, j'en faisais un tout neuf avec plusieurs périmés. C'est interdit s'il est clandestin, mais un technicien peut dire qu'il en a trouvé un dans le cadre

de son travail ; on les met sur une liste secrète et le type gagne le paquet. Moi, c'était une commande : un ponte de l'ISCie qui voulait faire une vacherie à son épouse. Il l'a ruinée, mais elle s'est rebiffée. En fin du compte, c'était moi le responsable ! J'ai réussi à prouver ma bonne foi mais... ça valait, quand même, « un an-celcius ». Nous reparlerons de tout ça...

- J'ai soif.

- C'est normal et ça va durer plusieurs jours. Tu ne trouveras jamais quelqu'un de mécontent dans le quartier, non pas parce qu'il mange assez, mais parce qu'il y a de l'eau à discrétion. Moi, je mange le plus possible et je ne rate -jamais- le camion !

- Je n'ai pas de monnaie de Celcius. Mais j'ai ma carte...

- Pas de mon... Tu parlais sérieusement ?! Ils t'ont laissé une carte approvisionnée ? Des solars d'ici ?

- Ma carte de Selzé.

- Ah, des solars de Selzé, voilà pourquoi ils te l'ont laissée ! Je vais t'avancer deux cents solars d'ici en monnaie. Si tu fais voir une carte bancaire au marchand il jurera qu'elle est fausse. Mais si ce sont des solars de Selzé, il t'étranglera ! (Son regard s'attarda à la mine incrédule de C'Am.).

- Je crois que tu ne sais pas grand-chose de Celcius. Je me trompe ?

- Non. C'est la première fois que j'y mets les pieds !

- Bien... Chaque chose en son temps... Le camion ne va plus tarder.

- Et la paie ?

- Vingt-cinq solars par jour, cent cinquante par semaine, six cents par mois-celcius.

- « Mois-Celcius » ?

- Dix mois de trente-trois jours. Dix-huit heures par jour, à quelques dizaines de minutes près.

- Ça fait peu la semaine...

- Ronaldson retient pour ce palace, pour l'eau, pour la lumière, pour tout. S'il pouvait te retenir sur ce que tu respirez il le ferait. Pourtant, pour l'air, c'est lui qui devrait nous payer ! Tout ça pour dire que ça ne laisse pas beaucoup pour te payer des séjours touristiques sur le Tore. Ton amende... combien ?

- Trente-sept mille cinq cent neuf solars. Plus les dépens.

- Bigre, il t'en voulait, le juge ! Ou il voulait te garder longtemps. C'est vrai qu'il y a de moins en moins de monde sur Celcius. Et quant à se bousculer pour aller travailler dans des usines comme celle-ci...

- Tu veux dire que la population diminue ?

- Pardi, c'est tellement l'enthousiasme, ici. Tu ne verras jamais beaucoup de gosses, ça non.

- Ah ?

- Ou bien tu n'es pas satisfait de ton existence... ou bien tu n'es pas satisfait de ton existence.

- Je ne comprends pas... C'est pareil ?!
- Non ! Dans un cas tu survis, et dans l'autre, tu te suicides. Tu vois bien que ce n'est pas pareil !
- Tu exagères, non ?
- Ça... Tu répondras à ta question toi-même ! J'ai dit que nous en reparlerions. Ça suffira pour aujourd'hui. Je vais te prêter cent solars, jusqu'à la paie.
- Pour trente-trois jours ?
- Tu dois dire vrai quand tu me dis ne pas connaître Celcius ! À ce soir, au porche. Mieux vaut que l'on ne nous voie pas trop ensemble, je me sauve !

*

... Au camion, le choix était limité à divers paquets : des rations et des galettes. C'Am en fit une provision. Il acheta, aussi, de la boisson et une petite montre ; puis il regagna son logement. Là, il mâchonna plusieurs tablettes, tout en nettoyant cloisons et sol. Cela ne suffit pas pour remettre à vif la couleur d'origine, mais il y gagna en clarté. De plus, nettoyer le distrait de ses inquiétudes : la drogue -si drogue il y avait- devait avoir un effet inverse sur ce Viefield qui avait tout du pessimiste invétéré. Par ailleurs, la situation n'était pas plaisante, il fallait bien en convenir.

À récurer et à grignoter, il était parvenu à repousser à plus tard ses interrogations. L'heure venue, il retrouva son collègue, à minuit pile, sous le porche. Après avoir inscrit dans sa mémoire le chemin pour gagner son poste de travail, il reprit le contrôle des volants des mains de son prédécesseur (qui ne lui dédia pas le moindre signe de bienvenue), et se prépara à passer une seconde nuit.

*

L'incident du tuyau en moins, la nuit se passa comme celle de la veille. Elle en fut d'autant plus interminable. Mécaniquement, ses bras réagissaient à la moindre saute des aiguilles. Les neuf heures, interminables, s'écoulèrent à tousser, à s'éponger, à surveiller les cadrans, le tout dans des bruits confus de souffles invisibles, de sifflements les plus divers, de jets de vapeurs chaudes issus de quelques recoins cachés, et de courants d'air délétères parfaitement suffocants. Malgré tout, la présence dans son dos de ce Cert Viefield était réconfortante. (À moins que ce fût cette drogue qui agissait déjà ?).

La nuit suivante (comme toutes celles qui suivirent) fut, en tous points, identique aux précédentes. De même que les journées, dont une bonne partie s'emplissait, dès son réveil, de ces conversations avec ce Viefield, qui apparaissait dès le jour tombé. Des conversations qui se faisaient de plus en plus insidieuses...

Elles auraient pu se perpétuer si, quelques jours plus tard, C'Am ne s'était inquiété des buts inavoués de cette énigmatique curiosité de son compagnon. Six jours s'étaient écoulés. L'engourdissement s'évacuait de son corps, tout comme la

confusion de ses pensées : un passage prévu par ce collègue de travail si obligeant :

- La drogue, ça dure quelques jours. Tes idées vont se remettre en place, nous pourrons discuter sérieusement.
- Tu me sembles bien curieux. Et ça fait vingt fois que tu reviens sur mon nom !
- Consulte une console, et si tu trouves un seul nom avec cette particule... Normal que ça m'intrigue ! Et puis, je suis curieux de nature.
- « C » veut dire qu'un de mes ancêtres a été cloné et purifié.
- « Purifié » ?
- Adapté pour vivre sur Selzé.
- Celcius n'est pas ce qui se fait de mieux dans le genre, il me semble !?
- Certainement. Te voilà renseigné.
- Guère plus : je n'en avais jamais entendu parler. Moi, ils auraient dû me purifier pour que je puisse vivre ici, si j'ai bien compris !
- On peut le comprendre ainsi.
- Ronaldson n'en aurait pas l'utilité, lui, il ne vient presque jamais. Pas fou, il fait faire son boulot par Dorosan.
- Tu reviens toujours là-dessus aussi.
- C'est que je n'ai pas l'envie de moisir dans cet antre ! J'ai un projet. Et je t'ai observé.
- Quel rapport ?
- Tu dois connaître du monde sur Selzé.
- Et alors ?
- Ça fait des années que je réfléchis ; et plus les années passent, plus je me dis que Selzé ferait l'affaire. C'est moins loin que Chante-Cœur ou Vieille Terre, hein ! C'est pourquoi, quand j'ai su...
- D'après la paie, je suppose que ce n'est pas pour demain.
- C'est une certitude, voilà pourquoi je réfléchis. Écoute mon raisonnement... On fait entre cinq et six cents litres de leich par jour. Je le sais, avant la mise en bouteille, c'est stocké dans des cuves : trois cuves de deux mille litres chacune. Il en part une toutes les semaines. Donc, même en comptant large, il y a un trou : je suis certain que Dorosan en vend « sur le côté ». Je pense avoir compris comment il s'y prend et, ça pourrait faire l'affaire pour partir de là.
- Ronaldson a une comptabilité, non ?
- Mais il ne vient jamais. Dorosan peut lui raconter ce qu'il veut, il s'occupe de toute la chaîne de production et de la vente.
- Et alors ?
- Je l'ai surveillé et suivi ; il discute avec des gars douteux, pas loin d'ici, dans une boîte louche. Sûr qu'il trafique !
- Et quand bien même ?
- On évince Dorosan et, à notre tour, nous vendons ! On se ramasse le paquet de solars ; on paie la Pénitenciaire ; et on débarrasse le plancher ! Direction : la

plaine de Selzé. Paraît-il qu'elle fait plus de deux mille kilomètres de long, il y a de quoi vivre !

- Tu ne manques pas d'imagination !
- T'es d'accord pour faire équipe avec moi, ou pas ?
- Parce que, selon toi, ça se résume aussi facilement ?
- Persuadé ! Dorosan n'a rien de plus que nous.
- Sauf la confiance de Ronaldson, si je te comprends bien.
- Ronaldson a trouvé Dorosan parce qu'il lui fallait quelqu'un. Il a choisi un gars assez malin et assez costaud pour faire tourner sa fabrique sans y mettre les pieds, lui. Il n'était pas pressé de se retrouver accro, évidemment. Il vient rarement ici.
- Et pourquoi changerait-il d'homme de confiance ?
- Parce que -nous-, dans trois mois, on sera comme les autres : on en redemandera. Tu ne peux pas savoir le nombre de gars qui croyaient y échapper. Mais, peut-être, as-tu l'intention de demander une prolongation, tes dix mois finis ?
- Je ne le pense pas.
- Et tes gènes, qu'en pensent-ils ?
- Sensiblement la même chose.
- Alors, Dorosan hors du coup, Ronaldson aura besoin d'un gars : nous, nous serons deux. J'ai fureté dans l'usine depuis que je suis là et je sais plein de choses. Et toi, tu feras comprendre à Dorosan qu'il se fait vieux !
- Rien que ça ?!
- Et il faudra se faire reconnaître par les types de la boîte. On tâte le terrain, et puis on réfléchit.
- Tu réfléchis beaucoup !
- C'est ce que je fais le mieux. Il faut saisir les occasions quand elles se présentent.
- Tu aurais pu le faire sans moi.
- Non : avec mes cinquante-cinq kilos, Dorosan ferait de la bouillie ! Avec toi, ce sera différent.
- Et les risques ?
- Il n'y en a qu'un seul : celui de ne rien tenter.
- Bel optimisme.
- Tu n'y es pas, c'est tout le contraire de l'optimisme ! Et c'est déjà tout vu.

Ça ressemblait bigrement à une action de type désespéré, comme sa propre fuite de Selzé, et si c'était réalisable, ça demandait confirmation. Mais quand C'Am comparait son salaire à ce qu'il devrait rembourser à la Judiciaire, le discours de Viefield n'était plus dépourvu de valeur !

Mais, timoré, il réserva sa décision :

- Ça demande réflexion.
- À moins que tu veuilles t'éterniser chez Ronaldson ?
- Pas précisément.

- Alors, j'y réfléchis, et nous nous revoyons dans huit jours ; parce que Dorosan m'a remis de jour. C'est un prudent, il faudra faire plus vite que lui.
- Crois-tu qu'il se méfie ?
- Sur Celcius, mieux vaut compter ceux qui ne se méfient pas, ça te donnera moins de travail !

*

Il n'y avait rien à espérer, en effet : un rapide calcul de remboursements édifia C'Am et l'assura que son voisin n'était pas dépourvu d'un solide bon sens. Les données faisaient défaut, mais... le dénommé Viefield prenait l'allure d'une chance inespérée d'échapper, un jour, à ce pénible cul-de-sac.

Peu à peu, et de plus en plus souvent, C'Am se surprit à réfléchir attentivement à cette association. Sa rancune prenait difficilement le pas sur sa placidité et il savait ne pas pouvoir revenir sur Selzé prématurément, mais se voir condamné, avec une telle désinvolture, l'avait choqué. Et tout ça pour un contrat accepté imprudemment ! On avait abusé de sa crédulité, soit, mais rien n'interdisait de réviser des principes qui l'avaient, si promptement, mené à sa perte. Regarder l'avenir avec plus de réalisme tombait sous le sens.

Tout revoir : son éducation, ses principes, sa façon de penser. Et, avant tout : apprendre !

*

Les dix jours s'étiraient et Viefield lui manquait ; C'Am poussa un soupir de soulagement quand il vit la porte s'ouvrir et la figure ridée de son collègue s'épanouir dans l'entrebâillement :

- Dorosan m'a remis de nuit ! Il ne faut plus perdre de temps car c'est toi qu'il va changer maintenant. Tu t'es décidé ?
- Oui.
- À la bonne heure !
- J'ai parlé avec lui.
- Avec qui ?
- Dorosan.
- Quoi ?! Tu es fou !
- Non. Ce produit qui s'évapore, je me souviens, on peut l'extraire d'un lichen.
- D'un quoi ?
- Un lichen. Une plante. Même odeur, même couleur au prisme, mêmes effets. J'en ai parlé à Dorosan. Qu'il serait possible de récupérer en...
- Tu es fou ! Et qu'est-ce qu'il t'a répondu ?
- Rien encore.
- Habille-toi ! Nous avons le temps d'aller à cette boîte, tout de suite. Je préfère mon plan. Je te l'expliquerai en route !

CHAPITRE 5

La cité de baraquements de l'usine Ronaldson, toute en longueur, s'étirait sur sept alignements séparés par d'étroites ruelles parallèles. Quelques passages étroits, ménagés entre les habitations, permettaient de la couper transversalement. Passages et baraques, tout était définitivement sale. Tournant et retournant, ils traversèrent ce démoralisant dédale et débouchèrent sur une route, d'importance moyenne, bordée d'immeubles de un ou deux étages. Une brise forte rabattait des relents indéfinissables.

Résolument, Viefield entraîna C'Am le long de cette voie. Peu de véhicules passaient et, sur trois kilomètres, ils ne croisèrent pas un passant. L'air était pesant et moite, comme si le vent était venu de la mer. Mais C'Am aurait été incapable de la situer sur Celcius : ce Viefield n'avait pas éprouvé le besoin de lui décrire les environs. Tout de même, il se sentit mieux de marcher, enfin, à grandes enjambées.

Ils avaient trois heures devant eux. Viefield, essoufflé, trottnait à son côté en lui expliquant sa tactique. Une stratégie des plus primaires : « entrer dans un établissement et provoquer une réaction ». Une stratégie qu'il peinait à expliquer tout en trottnant...

- Ce sont certainement des gens... des gens... peu recommandables... et... Marche un peu moins vite ! Nous sommes bientôt... arrivés... C'est là-bas... sur le coin... Ralentis, je ne parviens pas à te suivre !

- Tu es déjà venu ici ?

- Oui, mais je ne suis pas entré... Dorosan était sur le pas de la porte, là, dehors, avec des types louches... J'ai fait demi-tour...

Ils atteignirent l'entrée. À son hésitation, C'Am comprit que son tout nouvel ami n'entrerait pas le premier ; il poussa donc la porte et avança sa carrure.

Ils pénétrèrent dans une grande salle. Beaucoup de tables et de sièges, sur la gauche, et un long comptoir, sur la droite. C'Am n'avait jamais mis les pieds dans un tel établissement, et pour cause : sur Selzé, on rendait visite à un Concessionnaire, ou bien on lui demandait audience, ou bien on entrait en communication avec lui par le moyen des consoles ; on se serait commis aux yeux des autres à rendre visite sans une invitation annoncée - antérieurement - de plusieurs mois. Quant à faire une rencontre dans un lieu public : impensable,

hormis lors des Grandes Fêtes. Adulte, C'Am avait suivi la Règle comme toutes et tous.

Dans l'immédiat, dès l'entrée, il lorgna vers le barman (qu'un plancher surélevait, derrière son comptoir, ce qui lui conférait un ascendant sur ceux qui se présentaient). Négligeant Viefield, comme s'il n'avait existé, l'homme se pencha vers C'Am, et son sourire exprima la morgue satisfaite de ceux qui se sentent soutenus. Aucune amabilité à en attendre : son infailible flair n'avait détecté aucun solar.

Viefield se rapprocha et préféra prendre les devants.

- Nous, nous ne sommes pas là pour boire. Nous voudrions voir le patron.

(Le gars afficha aussitôt une moue dégoûtée. Une moue qui se métamorphosa en un rictus ironique.).

- Le patron ?

- Oui, le patron !

- Ici, on commande, on boit, et on paie. Et l'on s'en va !

- Le patron...

- Tu m'écoutes, avorton ? Pas de solars, et c'est : la porte !

- Dis à ton patron qu'il n'y aura plus de leich. Fini !

- Avec des loquedus de votre genre, on ne risquerait pas d'en vendre beaucoup, du leich !

- Je parle d'approvisionnement. Dis à ton patron, tout de même !

- C'est une patronne. Et n'escomptez pas qu'elle se dérangera pour vous !

- Si ! Si tu lui dis que c'est fini pour le leich.

Le barman réfléchissait, hésitant à avertir un responsable pour ce qui pouvait être une plaisanterie d'imbéciles. Mais l'expression de son visage évolua : il avait pris une décision. Une de ses mains disparut derrière son comptoir, et la porte du fond s'ouvrit, presque instantanément. Deux costauds apparurent.

Les quelques clients disséminés dans la salle, soudain sur le qui-vive, se levèrent, tous tendus vers la sortie.

Le barman accéléra le mouvement amorcé.

- On ferme !

Un des deux arrivants l'interrogeant du regard , il désigna Viefield et C'Am du menton et, d'une voix immensément chargée de mépris...

... Ce sont eux !

- Ces deux-là ? Le petit ?

L'homme, aux épaules larges, avait un torse certainement deux fois plus épais que celui de Viefield. Mais, pour s'approcher de lui, il devait contourner C'Am... Et C'Am était encore plus imposant que lui ! Préférant éviter toute comparaison, il se planta à deux mètres.

- Qui parle ? Toi ? Ou le minus ?

Étant entrés ensemble, C'Am estima que la question était superflue :

- Lui ou moi...

- Vous parlez en même temps ? Et que dites-vous, quand vous parlez ?
- Mon ami disait que pour le leich, c'était fini. Vous n'en aurez plus.
- Ah ? Quel leich ? (Il se tourna vers le barman). Tu vends du leich, toi ?
- Ça arrive, mais c'est rare. Si l'on était en ville, ce serait différent.
- Vous deux, avez-vous entendu ? « Il n'en vend que rarement ». Alors, ma conclusion coulera de source : vous parlez pour ne rien dire !

Le costaud s'adressait à nouveau à C'Am, mais ce fut Viefield qui ramena l'échange sur le sujet :

- Très peu ou beaucoup, terminé le leich à bon marché ! Vous ne serez plus livrés.
- Et que veux-tu que ça nous fasse ! Par contre, à toi, qu'est-ce que ça te fait de raconter des conneries ?

(Cependant, dans le même temps, il enfournait sa main dans la poche de sa tunique... Il se planta face au clone en jaugeant son gabarit.)

Viefield, têtu et irritant, en revint à son idée.

- C'est regrettable pour un établissement comme le vôtre !
- À l'Astroport, le leich doit couler à flot. Au Complexe des Affaires aussi, sûrement. Mais, ici, avec des fauchés comme vous... T'es sourd, ou quoi ?

L'atmosphère de la salle s'était modifiée radicalement et le dernier client venait de disparaître. Ils n'étaient plus que deux, restés face aux malfrats. Mais cela n'expliquait pas tout, au ton employé, subitement chargé de menaces, on comprenait que l'on avait décidé de clore définitivement l'incident ; C'Am suivit le regard du barman...

D'une entrée, découpée dans la cloison du fond de la salle, une jeune femme avait mystérieusement surgi. Elle s'approchait du petit groupe, à pas lents, une apparition concentrant le maléfique et le sublime.

La voix de Viefield chuchota dans le dos du Clone...

- Vains mots, qu'elle est belle... Et pas froid aux yeux, avec ça : regarde la pierre !

Autant C'Loï était blonde et C'Perle rousse, autant l'arrivante était brune. Sa tunique, d'un bleu nuit, serrée à la taille, coulait jusqu'au sol. Des éclairs d'or couraient dans l'étoffe au moindre geste. Mais, ce qui fascinait, c'était l'émeraude incrustée dans la peau, au beau milieu de son front : une pierre taillée, assortie à ses iris, grande comme l'ongle d'un pouce. C'Am, à grande peine, parvint à détacher son regard de l'apparition...

Elle prenait son temps, détaillant le Clone et son ami, interrogeant du regard le costaud, de temps à autre, comme pour obtenir de silencieuses confirmations. Puis elle fit encore quelques pas, et se plaça, d'autorité, comme interlocutrice principale. (Imaginer qu'il aurait pu en être différemment aurait été le comble de la confusion mentale !).

- Ritran ? Lequel des deux ?

Le dénommé Ritran, fixant Viefield :

- Lui, le petit. Il parle beaucoup.
- Et qu'est-ce qu'il dit ?

Viefield profita de ce manège et saisit l'occasion au vol...

- Il dit que vous n'aurez plus de leich à bon marché !
- Parce que ça existe, le leich à bon marché, mon petit ?

Enfin, elle se décidait à fixer quelqu'un. Viefield, déjà ébloui, en faisait les frais. Sa voix était posée, ses paroles précises, mais les intonations, changeantes, ne cherchaient pas à dissimuler les tensions, fruits des maintes passions et fureurs qui l'habitaient. Une voix dont on aimait immédiatement être bercé, qui ironisait, qui charmait, qui menaçait, un peu voilée, aussi, dès qu'elle cessait d'être contenue. Un impact qui faisait chavirer les pensées : la dernière minute de vie, l'ultime minute déjà entrevue, ardemment souhaitée, déjà accordée...

Viefield accusa le choc. Mais elle continua, sa main fine allant et venant, derrière son oreille, lentement, exprimant un détachement feint. Un détachement démenti par le ton inquisiteur.

... On me dérange pour ces deux cloches, vraiment, ce n'est pas sérieux. D'où viennent-ils, ces déchets ?

- De chez Ronaldson. Il n'y a qu'à les regarder.

Elle pivota progressivement et s'adressa à C'Am :

- Alors tu dis ça aussi, toi, qu'il n'y aura plus de leich ?
- Comme mon ami...
- Des grands mots. Non ? Et qui est Ronaldson ? (Elle fixait C'Am, mais ce fut le costaud qui répondit.)
- L'usine, à côté.
- Si l'on ne m'explique pas... Connais-tu cette usine ? Quel rapport avec le leich ?

Ne serait-ce qu'une fraction de seconde, ses yeux verts ne s'étaient pas détournés de ceux de C'Am. Cette femme interrogeait son garde du corps, mais connaissait déjà la réponse à sa propre question : un jeu complexe, destiné à rappeler et à asseoir son pouvoir.

Le costaud, familiarisé avec cette pratique, précisa.

- Celle qui est derrière, à un quart d'heure, je suppose.
- Et l'on fabriquerait du leich, si près de nous ? Et à bon marché ?! Ce qu'il en est de l'ignorance, tout de même. Et l'on arrive trop tard, puisque l'on apprend qu'il n'y en aura plus ! Non ?

Un vague sourire effleurait ses lèvres, mais ses yeux glaçaient et s'essayaient à terroriser. L'émeraude donnait une touche de surnaturel menaçant au personnage, simulant une intemporelle et scintillante fracture derrière laquelle se serait perdu toute tentative d'investigation tentant de comprendre la personnalité de cette femme.

C'Am ne se démonta pas, ne baissa pas les yeux, tandis que Viefield prenait le relais :

- Dans un mois, fini le leich ! Ni ici, ni ailleurs.

(Les yeux vert s'attardèrent sur C'Am, comme l'on grave une épitaphe par obligation, puis se firent compatissants en se posant sur Viefield.)

- Continue, Petit, ça peut m'intéresser.

L'ironique invite poussa Viefield à la témérité.

- Fini le leich !

- Eh bien, voilà une affaire réglée ! Je n'ai rien compris à ce charabia ! Un patois de votre province, je suppose ? Ce qui me contrarie, voyez-vous, c'est que je vois mon Ritran qui s'énerve. Et, d'ordinaire, il se contrôle mal. (Elle observa complaisamment le Clone.). Toi, qui a l'air calme, pourrais-tu imaginer de quoi est capable mon ami lorsqu'il se met en colère ? Non, évidemment. Il me suffit de regarder ta mine ahurie. Tiens, elle me fait penser à celle d'un propèle, ta tête ! Tu ne sais pas ce qu'est un propèle ? (Elle avait instantanément repéré la mine étonnée de C'Am.). Tu n'es vraiment pas d'ici, toi ! Un propèle, cette espèce de limace qu'ils pêchent en mer. C'est plat, c'est flasque, ça rampe, ça ne pense qu'à se sauver. Quand ça pense ! (Les yeux vert, inquisiteurs, s'étaient réinstallés dans ceux de C'Am.). Être plat et se sauver : les clefs du bonheur ! Et qui peut refuser le bonheur en ce bas monde ? Toi, de temps à autre, tu dois penser, puisque tu vis encore. Penser, réfléchir, et te souvenir qu'il y a une porte derrière toi. La même que vous avez pris tous les deux pour venir ! Curieux, non ?

L'implicite menace de mort était contredite par la gentillesse du ton : elle exprimait un tardif regret. Mais, à l'ultime seconde, elle leur offrit une dernière chance :

- Plus très bavard... Et toi, le minus, qu'en penses-tu ? C'est bien de se sauver, non ? Toi aussi tu voudrais être un propèle, je le sais. La vie n'est pas contagieuse, il faut savoir faire des efforts pour la conserver. De gros efforts, le sais-tu ?

- On ne peut pas se répéter constamment. À vous de réfléchir !

Des trémolos dans sa voix trahissaient les émotions de Viefield, mais il conservait valeureusement son aplomb. C'Am, lui, pas du tout impressionné, se sentait capable de les écraser tous autant qu'ils étaient. Il s'y préparait. Cette femme était, certes, au moins aussi dangereuse que C'Loï, et son ascendant sur les membres de la bande était indiscutable : un signe d'elle déclencherait immédiatement la bagarre.

Le délai accordé se terminait : la charge de colère fit trembler la voix...

- J'ai dit : la porte, c'est là-bas !

Viefield amorça un pas en arrière, tirant le Clone par le bras.

- La commission est faite, on s'en va !

C'Am ne cherchait plus à deviner les intentions tortueuses de son ami. Apparemment, le but recherché était atteint. Il le suivit, sans perdre l'assistance de vue.

Ils sortirent sous un concert de petits rires méprisants et goguenards. La femme le scrutait, les yeux à demi plissés, sans expression aucune...

Ils se retrouvèrent dehors. Viefield tournait déjà les talons. (Il avait l'air parfaitement soulagé et satisfait de la tournure des événements !).

C'Am s'en étonna :

- Elle nous a joliment expulsés !
- C'est gagné, ne te retourne pas.
- Si je ne m'étais pas retenu... Comment ça, « gagné » ?
- Tu aurais eu tort... Mais c'était juste, c'est vrai, il s'en fallait d'un cheveu.
- Qu'est-ce qui était juste ?
- Parce que tu ne t'es pas douté ? Vrai, ils sont tous comme toi sur Selzé !? Un rien et nous n'en sortions pas vivants !
- Un geste et j'en faisais une bouchée.
- Tu n'as pas compris qu'ils étaient armés, alors ?
- Armés ?
- Ben oui ! Tu me donnes de plus en plus l'envie d'aller sur ta planète, sais-tu ! On a vraiment eu chaud. En plein dans le mille, ça va bouger. Il y a de l'Organisation là-dessous. Il va falloir jouer serré. Seulement, à l'avenir, laisse-moi faire.
- Tu dramatises un peu.
- Si je dramatiser ? Réfléchis un peu : avoir un implant, comme celui-ci, au beau milieu du front, il faut avoir un certain courage pour trimballer un truc pareil à longueur d'année. Il y en a cent mille qui, dans la minute, sans l'ombre d'un remord, seraient prêts à lui arracher ! Conclusion : on a mis dans le mille. Maintenant, il faut... il faut attendre... Mais ne marche pas si vite, sacré nom ! Quel bijou ! Il va falloir que je... que je fasse ton instruction...

*

La réaction de la patronne de la boîte ne tarda pas, elle se manifesta par la poigne de Dorosan qui s'abattit, le soir-même, sur l'épaule du Clone, lorsqu'il passa à minuit sous le porche de l'usine.

- Toi, viens par ici et suis-moi !

Ils traversèrent deux bureaux vitrés, et Dorosan boucla le troisième et dernier, une petite pièce sans fenêtre. Preuve que le contremaître entendait préserver sa santé si faire se pouvait : un énorme filtre à air ronronnait.

Pensant à son travail, C'Am protesta :

- Mon travail...? Tous ces remboursements...
- J'ai mis un remplaçant à ta place, t'occupe pas ! T'as été au « Lumière » avec Viefield, hier... Explique !
- Quelle lumière ?
- La boîte -au carrefour- , c'est son nom ! Qu'avez-vous déblaté à là-bas ?
- Déblaté ?
- Ne me prends pas pour un idiot !
- On a bien le droit de...

- Ici, t'as le droit de rien, t'es ici pour dix mois, mais tout pourrait se gâter pour toi !
- Je ne comprends rien.
- Un semblant de contrariété et j'en parle, aussitôt, à Ronaldson ! Ronaldson... Tu en as entendu parler ?
- Par Viefield, un peu.
- Je parle à Ronaldson de votre escapade et il en fera aussitôt un drame. Et si je délaye un peu, on en viendra à parler de ton Contrat avec la Judiciaire. Après, ce sera dommage pour toi, faudra songer aux suppléments : comme qui dirait un grand pas en direction des chaluts !
- Des chaluts ? Quel chaluts ?
- ... si tu commences à me contrarier. Et je me demande si tu n'aurais pas –déjà– commencé à me contrarier ! Qu'avez-vous raconté au « Lumière » ? Raconte, je veux tout dans le détail !
- Mais, rien ! (C'Am se surprit à prendre goût à contrer l'auxiliaire de Ronaldson avec un certain délice nouveau.). Rien, je vous assure !
- C'est Viefield ? J'ai remarqué qu'il allait un peu trop souvent chez toi.
- Il sait que je suis originaire de Selzé, alors ça le fait rêver. Je lui raconte.
- Raconte plutôt le « Lumière » !
- Dans cet établissement, au carrefour ? Plusieurs types sont venus et nous ont demandé où l'on travaillaient. Et, de fil en aiguille...
- Et ?
- Ils voulaient connaître les quantités de leich qui se fabriquent ici. Mais, nous, on ne le savait pas. Ils n'avaient pas l'air de nous croire. Ils n'avaient pas l'air contents... Viefield et moi nous n'avons rien compris.
- Qui ? Qui n'avait pas l'air content ?
- Surtout un gars.
- Un grand ? Genre très sec ?
 - (« Un grand très sec »... Dorosan avait l'air d'y attacher de l'importance).
 - Le Clone acquiesça : toute information pouvait être bonne à glaner.
- Un grand, plutôt maigre. Oui ! Avec les autres et le barman.
 - Dorosan réfléchissait. « Le Grand Sec » avait donc polarisé son attention : C'Am avait tiré sur un fil de l'étoffe sans savoir ce qu'il y avait à l'autre bout. Le contremaître reprit l'interrogatoire, un soupçon d'inquiétude dans la voix avait tempéré sa brusquerie.
- Et qu'est-ce qu'il vous a dit au juste ? Précise !
- Pas du tout l'air content que nous ne puissions lui en dire plus. Il parlait de leich... Vous pensez à un contrôle de production ?
- C'est moi qui questionne, mêle-toi de ce qui te regarde !
 - (Mais il était pensif et tentait de déchiffrer son visage. C'Am épilogua dans l'espoir de noyer tout soupçon...).

- Nous ne demandions rien ! Le leich ?! Je n'en bois jamais ! Et pourquoi l'on me forcerait ?! ... Puis-je reprendre mon travail ?
- Tais-toi ! Vous y retournerez cette nuit.
- Dans cet établissement ? Discuter avec ces gens de mauvaise tenue ?
- T'as vu la tienne ! Vous irez tous les deux, comme ça, je saurai. Et toi tu répéteras ce que je vais te dire.
- Au « Grand Sec » ?
- S'il est là. Mais peu importe, au barman ou à un autre. Tu diras : « ce ne sont pas les clients qui manquent ». Rien d'autre ! Et je saurai si tu as fait la commission. T'as compris ?
- Que deviendra mon poste de travail ?
- T'occupe pas !
- La Judiciaire...
- T'occupe pas, je te dis ! Ici, c'est moi qui commande. Ce soir : au « Lumière » avec Viefield !
- Mais il est passé minuit, maintenant !
- Et alors ? Tu n'as pas eu peur dans le noir, hier, pour y aller ? Vous vous tiendrez la main, ça vous réconfortera !
- Et son travail ?
- À Viefield ? Es-tu sa nounou ? Oust ! Filez !

*

Des éclairages minables diffusaient de vagues lueurs. L'air était moite, et pas une étoile. Tout le contraire des nuits claires si vivifiantes de la Plaine de Selzé. C'Am sentait son ami soucieux de ne pas s'écarter de lui de plus d'un mètre.

- Aurais-tu peur ?
- D'ordinaire, je ne sors jamais la nuit. Ce n'est pas du tout prudent. En ville, ce serait différent. Tiens-toi à distance de la route !
- Longer les immeubles ne serait pas plus prudent, s'il y avait un risque...
- « S'il y a un risque ? » Ton ignorance est plaisante ! J'ai hâte d'être arrivé. Décidément, tu baignes dans l'innocence la plus absolue. Celcius n'est pas une pouponnière. D'ailleurs, à ce propos, il n'y a quasiment plus d'enfants. C'est pour ça qu'ils rabattent des étrangers comme toi. Ici, tu peux te faire estourbir pour presque rien ; et si tu n'étais pas avec moi... Heureusement que nous sommes bientôt arrivés !
- Les lumières, là-bas ?
- Il ne doit pas y avoir d'autres boîtes. Ce n'est pas riche, par ici.

Le carrefour faisait contraste avec ce bord de rue. Le « Lumière » éclairait jusqu'à cent mètres, et de discrètes ombres rodait autour des nombreux véhicules (pour certains luxueux) : des gardes attentifs et furtifs. La confiance régnait ! C'Am et Viefield entrèrent dans la zone éclairée et croisèrent un individu à la mine soupçonneuse, un homme qui les suivit attentivement du regard. Ils marchèrent vers la porte et entrèrent.

Il y avait un monde fou. Des hommes et des femmes dont les tenues prouvaient que la clientèle du jour était toute différente de celle de nuit. (Le leich devait couler à

flot !). Derrière le comptoir, deux barmans inconnus... (C'Am pensa que se faire reconnaître ne serait pas simple !). Ils parvinrent à se glisser tout contre le comptoir et, sans conviction, demandèrent à s'entretenir avec la patronne. Sans réaction, le serveur regarda ailleurs.

Viefield s'apprêtait à renouveler sa demande, mais il n'en eut pas le loisir : le dénommé Ritran était dans leur dos et, d'un geste impatient de l'index, sans se soucier des consommateurs qui se pressaient autour d'eux, leur intima l'ordre de le suivre. Un visage indéchiffrable. Ils prirent son sillage jusqu'à une porte.

Ils étaient attendus : peut-être, dans leur dos, Dorosan avait-il averti ? (Ou bien, les avait-on déjà repérés ?). La porte s'effaça, donnant sur un couloir d'une dizaine de mètres de long. Le dénommé Ritran, le visage glacé et le regard faussement absent, les encouragea d'une voix impersonnelle :

- Avancez. Dernière porte. À gauche.

Viefield lui dédia son plus beau sourire.

- Après vous !

- Parce que tu croyais y aller tout seul, petit rigolo ?

Il repassa devant. C'Am et Viefield lui emboîtèrent le pas. Ils étaient dans la gueule du fauve avec, pour excuse boiteuse, un message de Dorosan à délivrer...

La nouvelle porte dissimulait un salon cossu. Tentures, guéridons, une console de maître-ordinateur, plusieurs écrans reflétant la salle et... l'entrée d'un passage obscur. Un silence total. Personne.

Ritran marmonna en leur désignant deux fauteuils. Sagement, ils en prirent possession.

Quelques minutes passèrent sous la présence de l'impassible Ritran. Puis une tenture s'écarta sur le passage d'un deuxième « gorille », suivi de la patronne (toujours, en beauté). Aucune civilité. On attendait un autre personnage qui, de toute évidence, tardait. La jeune femme prit un air absent et l'attente reprit, jusqu'à ce que la tenture s'agite à nouveau.

Enfin, un homme d'une cinquantaine d'années entra. Aucun doute : « le Grand Sec » en personne. Sa taille avoisinait les deux mètres ! Cependant, son habit trahissait une constitution faible qui n'avait pu être efficacement dissimulée : des épaules étroites, un dos légèrement voûté, le visage émacié, des mains bien trop longues, des doigts bien trop fins... Pendait de son cou un lourd collier de métal doré, apparemment sans valeur. Ce qui n'était pas la caractéristique de la bague qui lui ornait un doigt !

L'homme était prudent : il ausculta soigneusement la pièce et les personnes présentes avant d'aller plus avant. Une de ses mains -disparue dès son arrivée- était redevenue visible, tandis qu'il s'adressait à la jeune femme :

- Eux ?

(Elle hocha la tête et l'homme toisa C'Am et Viefield comme pour les graver dans un recoin de sa mémoire. La voix aiguë choquait avec un visage aussi anguleux...)

... On ne voit plus que vous, ici !

C'Am laissa son copain répondre, bien que l'homme le fixât intensément.

- Nous, on fait les commissions ! Sans plus...

- Ha oui ? (Il toisa Viefield de toute sa hauteur.). Quoi de nouveau pour ce soir ?

- Dorosan vous fait dire : « ce ne sont pas les clients qui manquent »
- Pourquoi n'est-il pas venu lui-même le dire ? Pourquoi -vous- ?
- On travaille là-bas... Lui c'est un « dix », et moi, aussi. (Le Grand Sec se tourna vers la femme, l'air interrogateur. Elle haussa les épaules, signifiant son ignorance.). C'est quoi, des « dix » ? Explique !
- Dix mois... Nous sommes des condamnés : une année de travail forcé.
- C'est tout ! (Il se détendit quelques secondes). Ça coure les rues. Ensuite ? Quel rôle jouez-vous ?
- Commissionnaires. C'est le chef qui nous a dit.
- Il pourrait prendre des trente mois. Enfin... Pas très courageux !
(Il interrogea la jeune femme du regard, qui prit son temps pour répondre, montrant par ce moyen qu'elle discutait d'égal à égal avec lui.).
- Dorosan nous prépare un micmac, c'est évident. Un petit chantage.
- Depuis deux ans que les prix n'avaient pas changé, il aurait eu tort ! Il aura gagné sur les deux tableaux.
- Il va renâcler. Il peut invoquer une méprise.
- Quelle importance ? Tant pis pour lui ! Ce sera la rançon de faire faire ses courses par ces deux zigotos. Toi ! (Viefield était face à lui.).
- Oui ?
- Tu lui diras, tel quel : « une cuve de plus »
- Vous pourriez le lui dire de vive voix, vous !
- Sûr ! On peut faire plein de choses. Mais pourquoi se déranger, hein, puisque l'on a des larbins ?!
- Si vous parlez des cuves de leich... Il braille déjà qu'il n'y arrive pas.
- Et qu'est-ce que tu connais à ça, toi ?
- Je sais. Puisque j'ai travaillé à l'embouteillage. Déjà que les quantités baissaient...
- Continue !
- La chaîne s'arrêtait. Une cuve par semaine, ça ne suffisait pas.
- Une cuve ? (Le visage du Grand Sec s'était crispé ; sa voix se fit plus aimable en cherchant du regard l'approbation de son associée.). Si Ronaldson s'amuse à inonder le marché avec ses flacons... Décidément, il est grand temps de remettre de l'ordre !
(Témérement, profitant d'une seconde de silence, Viefield s'immisça...).
- On pourrait saboter l'embouteillage...
- T'es le genre fainéant ?
- Pas du tout ! Il n'en resterait plus pour les cuves... Ce serait facile.
- Et ?
- Et puis... J'sais pas. La mettre en panne pour quelques mois, hein ?
- Et qu'est-ce que ça te rapporterait à toi ? Parce que tu me prends peut-être pour un crétin !
- Ça rapporterait que la chaîne abîmée ne le serait pas tant que ça... Que vous pourriez la récupérer et mettre en bouteilles vous-même. Une idée, comme ça. Et mon ami et moi aurions un petit pourcentage.
Le Grand Sec regarda longuement la jeune femme puis détailla Viefield. (Croyant le moment propice, C'Am en rajouta.).
- Et j'ai dit à monsieur Dorosan qu'il se perdait au moins un kilo de lichopaïne par mois dans son usine. Mais il n'a rien voulu savoir.

Immédiatement le Grand Sec cadra C'Am.

- Ta... « lichopaïne »... Explique ?!
- Une molécule. C'est un stupéfiant. Il y en a plein le quartier.
- Tu dis qu'il y en a plein le quartier ?
- L'usine fuit de partout ! Tout le quartier respire ça, et nous les premiers.
- C'est bien, ça ! (Le sujet avait fait sortir la femme de son mutisme). Et si l'usine ne fuyait plus, tout le quartier serait en manque ? C'est intéressant ! Et toi, tu t'y connais là-dedans ?
- J'ai fait des études et des essais agronomiques. La culture de ce lichen avait été envisagée. Mais il aurait fallu tout traiter sur place et c'était interdit. Enfin... Le Conseil a préféré interdire.
- Traiter sur place... Hein ? Quel Conseil ?!
- Le Conseil de Selzé ! On ne pouvait pas exporter la plante, même sèche. Il aurait fallu produire la molécule. L'extraire...
- Et comment sais-tu que c'est ce produit-là, chez Ronaldson ?
- Quasiment certain.
- Certain ou quasiment certain ?
- Quasiment. Le goût, les effets... Il suffirait de vérifier ! Mais les cours parlaient de cette fermentation du coquillage de Celcius.
- Et pourquoi cette drogue n'existe-t-elle pas ici ?
- Je l'ignore, je ne suis ici que depuis peu.

Viefield bondit aussitôt :

- Mais parce que cette drogue n'en serait qu'une de plus dont l'État des Mondes devrait s'occuper ! Et elle n'est pas intéressante puisqu'elle est trop « molle ». Ce qui n'empêche pas l'accoutumance, soit dit en passant. Mais pour ça, il y a déjà les autres.
- Il n'est pas bête, le minus ! Mais c'est seulement à voir dans l'avenir. (Le Grand Sec avait choisi de reprendre le contrôle de la discussion : il balaya le problème de la lichopaïne d'un petit geste de la main, pour en revenir au leich).

... On s'égare ! D'abord : la commission pour Dorosan ! L'idée de la chaîne d'embouteillage c'est du rêve, je veux ma cuve. Si nous apprenons que la chaîne a cessé de fonctionner, nous aviserons. Quant à ta drogue, toi tu regarderas ce qu'il faudrait y faire. Ça t'occupera ! Tu les raccompagnes, Ritran !

Le costaud ne bougea qu'après avoir capté un battement des paupières de la jeune femme. (L'équilibre des pouvoirs était précaire !). C'Am nota ces petits détails qu'il avait toujours négligés par le passé. Dans les circonstances présentes, à aucun moment Viefield et lui n'avaient été en péril. (Mais si Dorosan s'avisait de venir en personne au Lumière, ils étaient fichus !).

Sortis de l'ancre, il devenait évident que Dorosan ne devait plus rester dans le parcours : tôt ou tard on s'apercevrait de leurs manigances. Ou bien : l'homme de main de Ronaldson s'en était aperçu et la parade était déjà en place.

Viefield, lui, était confiant ; la bande du Lumière ne faisait pas plus confiance à Dorosan qu'à eux ! Il fallait être de plus en plus prudents, voilà tout. Guetter l'événement...

Un événement qui survint quatre jours plus tard, quand la conduite intérieure de Ronaldson entra en trombe dans la cour de l'usine, en fin de journée. Un gaillard d'une quarantaine d'années, élégamment vêtu, s'extirpa de ses profonds coussins et,

l'air pincé, passa le porche : Ronaldson en personne ! Dorosan l'accueillit avec embarras. Ils s'isolèrent une demi-heure, puis le patron repartit dans un nuage de fine poussière mêlé d'une buée bleuâtre qui stagnait à l'entrée du porche...

Le lendemain-même, Viefield était affecté à l'embouteillage, et C'Am chargé de réaliser un schéma des améliorations à apporter « pour la salubrité de l'usine » : Dorosan, désabusé, transmettait.

Les mœurs de Celcius apparaissaient sous un jour étrange, et Selzé pour un monde singulièrement paisible. Les lois de la Plaine n'entretenaient pas ce climat de menace permanente !

La chaîne des bouteilles stoppa et fut, suite à un diagnostic de Viefield, toute démontée. Une partie de l'usine sombra du jour au lendemain dans l'inactivité. La cité devint plus morne et les assauts autour des camions de ravitaillement se firent plus rares et moins acharnés : une démonstration évidente de la puissance de l'Organisation qui n'hésitait pas à mener Ronaldson au bord de la faillite.

Viefield jubilait :

- Nous avons déjà un pied hors de Celcius !

Un optimisme que C'Am tempéra immédiatement :

- C'est vraiment de la lichopaïne.

- Et alors ?

- Ce n'est pas une drogue « molle » comme tu l'as dit ! Elle a –aussi- la caractéristique d'éveiller la clairvoyance pendant la période qui suit l'accoutumance : la cité peut exploser un jour ou l'autre car les gens sortiront de leur apathie.

- Les cuves chauffent et les vapeurs s'éparpillent comme avant !

- Et... quand il n'y aura plus de fuites ?

- Il faudra ne plus être là, ce n'est pas plus compliqué !

" Pas plus compliqué..."

Viefield, vraiment, avait un sens de l'humour très particulier !

CHAPITRE 6

C'Am et Viefield n'étaient pas retournés au Lumière depuis un mois de Celcius. L'importance du Grand Sec se révélait plus efficace qu'imaginée par Viefield de prime abord, parce que, maintenant, Ronaldson rendait de fréquentes visites à son entreprise. Il s'y entretenait de longs moments avec un Dorosan désabusé. (Mais de la première amabilité avec ses deux subordonnés !).

L'ancienne chaîne d'embouteillage s'était révélée « irréparable » et la nouvelle n'était pas encore livrée. Les cuves s'étaient accumulées dans la cour et un mystérieux camion-citerne avait fait son apparition. Il passait tous les cinq jours, enlevant cuve

après cuve : Ronaldson avait été ramené à plus de coopération et plus de compréhension.

Viefield exultait :

- L'Organisation tient Ronaldson ! Toi, avec ta drogue, tu ne tarderas pas à l'intéresser. Ça ne va pas traîner ! Pour le leich, plus de flacons, plus d'étiquettes, et pas encore de chaîne : les affaires de Ronaldson battent de l'aile. Je jurerais que la bande embouteille ailleurs pour son propre compte et rafle les mises.
- Mais, à nous, ça ne nous rapporte rien !
- Bonne réaction. Mais j'ai confiance, il faut attendre la suite. Que pense Dorosan de tes schémas ?
- Rien. Il n'y connaît rien.
- Quand il y aura cette nouvelle chaîne, j'ai comme à l'idée qu'il sautera. Il faudrait aller au Lumière pour tâter le terrain.
- Tu le « tâteras » tout seul !
- Tu as tort, j'ai du nez. La Patronne te regardait bizarrement. Il se pourrait qu'elle nourrisse des projets pour toi.
- Quels projets ?
- Il y a des lacunes dans ta formation, C'Am ! Imagine qu'elle veuille prendre du galon...
- Tu as affirmé que le Grand Sec chapeautait tout !
- Il « vole haut », je sens ça. Il doit coordonner le trafic du leich. Elle, elle vise ta drogue, elle s'en servira pour pousser l'autre. Il y aura un vide. Comprends-tu ?
- Non.
- Elle voudra voler plus haut ! Nous, nous devons saisir les opportunités au vol et au bon moment. Et le vol, pour quitter Celcius, c'est impératif, non ?!
- Nous n'avons pas affaire avec des gens qui partagent, c'est toi qui me l'as dit !
- De bon cœur, certainement pas, je confirme ! Mais... Nous suivrons ça de près.

*

Et, jours après jours, Viefield suivit « ça » de près. Il comptait les camions, furetait dans les factures et... retardait le montage de la chaîne du plus qu'il pouvait ! Ronaldson était sur les charbons ardents et, Dorosan se faisait de plus en plus aimable. Probablement n'entrevoit-il plus son futur de façon très réjouissante.

Ce qui fut une certitude, le jour où il se confia, discrètement, à C'Am...

- Il faut passer au Lumière. Songez qu'à trois nous serons plus solides.
- C'est la teneur du message ?
- Mais non, crétin ! « Faut passer », c'est tout !
- Mes plans ne seraient-ils pas bons ?
- S... Si...
- Ce filtre fonctionne !
- Ce n'est pas ma partie. Il faut passer au Lumière, « ce soir, à seize heures ».
- S'il le faut...
- Emmène Viefield.
- Je ne sais pas si il voudra.
- Si tu n'étais pas si costaud tu ne me prendrais pas pour une bille !

- Je ne comprends pas...?
- Moi, si ! Mais, tout de même, pense à ce que je t'ai dit : « à trois nous serions encore plus efficaces »

*

À la boîte, par une porte à l'arrière du bâtiment, Ritran les introduisit dans l'antre. Le gorille n'était plus aussi bourru. Par la tenture, il fit entrer C'Am et Viefield. Ils n'eurent pas à attendre, la patronne était déjà là, accoutrée d'un près du corps violine, appuyée du bout des doigts sur le dossier d'un fauteuil, dans une pose très suggestive. Deux faux implants enrichissaient ses joues et magnifiaient la taille du joyau de son front. À l'abri de son visage, légèrement baissé, le regard vert glissait sans cesse de l'un à l'autre ; elle fit un petit signe à Ritran. Le garde du corps disparut dans un dé clic du verrou.

La jeune femme n'était pas du genre à perdre du temps, elle attaqua aussitôt :

- Asseyez-vous et parlez. Qu'avez-vous à dire ? Toi, le grand ?
- Rien.
- Prudent... Ça ne vous a pas rapporté beaucoup jusqu'à maintenant, j'en conviens.
- Absolument rien, hasarda Viefield, sinon d'être moins persécutés par ce Dorosan. Mais pour ce qui en est de nos remboursements à la Judiciaire...
- Vos contrats entre Ronaldson et la Judiciaire peuvent être allégés, éventuellement. Ronaldson vous laissera dormir le reste de votre peine, vous travaillerez moins, c'est déjà ça !

C'Am subodora que ces allusions de repos les menaient à quelque proposition intéressante. Mais la femme ne s'était, en rien, engagée. Il appuya Viefield.

- Madame, nous souhaiterions une contrepartie plus tangible.
- Le leich ne vous rapportera pas un solar, voyons d'abord cette lichopaïne chez Ronaldson.
- Un filtre a été monté, il a donné tout juste un demi-gramme. Mais ça marche. Ce n'est pas d'un gros rendement.
- Qu'est-ce qu'il faudrait pour augmenter ce... demi-gramme ?
- Les molécules sont détruites à la cuisson. Ce que j'ai récupéré ce sont les premières vapeurs, tout le reste est annihilé. S'il n'y avait pas de fuite, tout serait cuit.
- Et si l'on ne voulait pas de pertes du tout ? Si l'on ne voulait pas que ça... « cuise » ?
- Ce serait un autre principe : une demi-cuisson, en quelque sorte. Mais qui ne conviendrait plus pour la fabrication du leich.
- Passionnant... Des quantités ?
- C'est-à-dire ?
- Pour une installation qui négligerait le leich ?
- Dix fois plus, peut-être.
- Et une installation qui en produirait dix kilos par mois, par exemple ?
- ... serait toute différente.
- J'entends bien ! Combien ?
- De kilos ?
- Le prix pour dix kilos ! Le coût ? Le coût de l'usine ?

- Ici, sur Celcius, je n'ai aucune notion des prix.
- Une base : l'usine de Ronaldson ne vaut pas cinquante millions de solars.
- Alors, vingt... Vingt-cinq... Tout serait neuf ?
- Évidemment ! Avec le terrain, comptons-en dix de plus : disons trente-cinq.
- Trente-cinq... quoi ?
- Trente-cinq millions ! Et... le délai ?
- Pour construire une usine ? Au minimum deux mois. Tout dépend de...
- Disons : quatre. Quatre mois pour les premiers dix kilos. Adjugé ! Signez là !

Elle tira deux feuillets métallisés du guéridon et introduisit le premier dans la console. C'Am, bouche bée, lut la page affichée sur l'écran : un jugement de l'administration Judiciaire !

« Son » jugement ! Le mot LOI, calligraphié, remuait des souvenirs très désagréables. Et sa vue était suffisamment performante pour qu'il puisse y déchiffrer le nom qui était mentionné en bonne place : « C'Am-Selzé ». (Mais comment cette femme avait-elle pu se procurer la transcription officielle de son jugement ?! Peut-être, même : l'acte authentique ?!).

Il s'agissait de stopper, immédiatement, toute rectification pouvant engendrer les pires conséquences :

- Attendez ! Ce sont nos jugements ?
- Parbleu ! Je raye « dix mois » et je remplace par « cinq ans ». Il n'y aurait plus qu'à faire suivre au cas où notre association battrait de l'aile.
- Bonne idée. Mais nous préférons rester chez Ronaldson.
- Ronaldson...

À l'évocation du nom du propriétaire de l'usine, elle eut un geste négligent, fatigué, un peu dégoûté. Puis elle réalisa que, pour ses projets, elle devait obtenir un minimum de coopération.

... Si ça marche, cinq pour vous !

- Cinq. Cinq quoi ?
- Cinq cent mille solars ! Je paierai les factures directement. (Elle leur décocha un petit sourire entendu et répéta.). Cinq cent mille pour vous !
- Nous ne signerons pas pour ces cinq ans : les chaluts, c'est trop risqué.
- Parce que vous ne respecterez pas cet accord ?
- Si ! Mais, sait-on jamais ? Où sont les contrats ?
- Les contrats de la Judiciaire ? Mais ils sont là, sur l'écran, vous les avez bien vus !
- Non, ceux de notre association.
- Des contrats pour ça ? Mais il est fou ! Le contrat c'est ce que l'on dit ! On le respecte ou pas... Confiance ou pas... Et ce qui s'ensuit est à l'avenant.
- Ah ?

Viefield profita du temps mort pour revenir au premier plan et approuva avec entrain.

- Ça marchera ! Ne faites pas attention à lui, il n'est pas d'ici.
- Je sais : de Selzé. (Ses pensées parurent se perdre, mais elle revint sur Celcius avec promptitude.) Bien... Premiers dix kilos : un million de solars.
- Et moi ? insista C'Am.
- Vous êtes copains, non ? Vous partagerez ! On s'en tiendra là. Au plus vite, il me faudra les schémas pour l'installation et les premiers achats.

(C'Am estima le marchandage inégal.)

- Les schémas valent plus !
- Je ne les ai pas encore.
- Alors, ne précipitons pas ces signatures. Un million pour chacun...
- Un million pour deux, ce sera mon dernier mot !
- Les schémas pourraient contenir des erreurs...
- Ta vie-même aurait été une erreur, dans ce cas !

La jeune femme n'en démordait pas. Des sourires s'esquissaient et disparaissaient à la commissure de ses lèvres. Ses yeux verts promettaient des montagnes de félicités, ou des siècles de rétorsions perverses. C'Am avait déjà connu ces lueurs qui décontenaient et inquiètent : se plier était prudent.

La promesse d'une problématique rétribution, remise au rang des espoirs, ils n'avaient rien gagné de concret. Mais, par ailleurs, il y avait cette sorte de complicité qui la liait à eux, en dehors du pouvoir du Grand Sec ; il se hasarda :

- Nous ne gagnons rien, hormis des ennuis si votre patron nous accuse de monter une combine en dehors de lui. Et ce sera avant l'obtention de ces premiers dix kilos.
- En effet, il voudra sa part. C'est pourquoi vous vous contenterez de parler de leich et de rien d'autre ! Pour le cas où il s'abaisserait à vous parler une seconde fois, évidemment.
- Vous êtes une intermédiaire, alors ?
- Appelons ça comme ça. Maintenant, déguerpissez ! Ritran vous reconduira. Et ne revenez pas avant ces premiers dix kilos !

C'Am remarqua qu'elle n'avait pas insisté pour obtenir les signatures : elle renonçait, donc, provisoirement, à ce moyen de pression. (Une marque de confiance ?). Son regard énigmatique les scrutait comme on observe deux spécimens d'une espèce animale inconnue. Elle ne daigna aucun salut quand son chien de garde vint les chercher : tout avait été dit jusqu'à nouvel ordre.

*

Dans les deux mois qui suivirent cet accord, l'installation surannée de l'usine de Ronaldson se para de gaines, de filtres, de bacs de condensation, le tout flambant neuf, et sur tous ses points stratégiques. Sans susciter une quelconque réaction de la part de son propriétaire ! Mais, quelque part, les bâtiments de la nouvelle usine, eux, devaient monter à une allure accélérée. C'Am, dépossédé des schémas, était tenu en dehors de cette phase : l'Organisation avait ses propres techniciens et, d'ores et déjà, il ne servait plus à rien.

Et Viefield ne tenait plus en place...

- Il faut aller la revoir !
- Tout comme moi tu as entendu !
- Sûr, mais elle voudrait nous mettre sur la touche qu'elle ne s'y prendrait pas autrement ! Quelque part, une usine doit se construire.
- Attendons encore.
- Le temps que cette usine se mette en route ? Et si ce Chef d'œuvre de rouerie ne donne pas signe de vie ?
- À ce moment, j'irai.

- Et tu feras une discrète allusion à une visite du Grand Sec que nous aurions eue ; histoire de lui suggérer l'idée que nous sommes encore là et bien là.
- Risqué, d'après ce qu'elle a dit...
- Si tu crois à une seule de ses paroles ! Enfin, attendons encore...
- Nous avons la bonne vie.
- Comme tu dis ! Mais notre facture à la Judiciaire ne baisse pas. Et puis, de la manière que l'on nous regarde dans la cité, cette plaisanterie ne durera plus très longtemps.
- Ce qui veut dire ?
- Que tes filtres font leur office ; que les gens sont en manque ; et qu'ils ne tarderont plus à en déduire que nous en sommes responsables ! Je te laisse imaginer...
- Ronaldson est propriétaire, ce sera lui le responsable.
- C'Am, tu me désespères ! Je t'accorde encore un mois. Mais pas plus ! Je n'ai pas encore compris comment ça marche sur Selzé, Ami, mais je t'affirme que ça m'intrigue bigrement !

*

Quatorze jours plus tard, Viefield faisait irruption dans la baraque de C'Am.

- Repos terminé ! Ça s'agite dans la cité. On file au Lumière !
- Attendons un mois.
- Tu m'écoutes ? Les gens ne patienteront plus très longtemps. Et puis, une vieille connaissance m'a informé que les tuyaux d'une toute nouvelle usine sont en activité. Il n'a pas su me préciser ce qui s'y fabriquait, mais je le devine. Conclusion : nous nous sommes fait souffler nos billets pour ailleurs !
- Et s'ils ne veulent rien savoir, au Lumière ?
- C'est notre dernière chance. S'ils n'ont pas –déjà- décidé que nous étions de trop dans leurs projets ! La chaîne est montée, et, si –de plus- cette usine tourne, dis-moi à quoi nous pourrions leur servir à présent ?
- C'est à voir.
- C'est tout vu ! On y va. Et ne te laisse pas attendrir !
- Je ne vois pas...
- Et moi je ne vois que trop bien. Allons-y !

*

Les regards haineux qui les accompagnaient en traversant la cité prouvaient que Viefield avait vu juste : les conséquences des émanations ambiantes trop purifiées de leur mauve se faisaient sentir. Pour une fois, Viefield ne se plaignit pas des enjambées trop amples et trop vives du Clone.

Ritran les réceptionna froidement et tenta d'obstruer la porte du fond. S'attendait-on à leur venue ? Les doigts de C'Am serrèrent l'avant-bras musculeux. L'homme tenta de se dégager... Et renonça. Un regard stupéfait, puis résigné, il ouvrit l'entrée de la partie privée. Le Clone ne le lâcha pas et amorça une torsion irrésistible du bras, poussant l'homme dans le couloir. À contrecœur, en cette mauvaise posture, Ritran ouvrit la marche, jusqu'au salon.

La Patronne était là, tranquillement installée avec le Grand Sec. Elle resta placidement assise, démontrant un sang-froid peu ordinaire, tout en mimant l'étonnement.

- Hé bien, Ritran ?

(La jeune femme ne paraissait pas s'apercevoir de la réalité de la situation de son gorille. Puis elle fit semblant de la découvrir.)

... Mais... Que lui faites-vous ?! Lâchez-le !

- Nous voulions vous rendre visite et ce monsieur prétendait du contraire.

- Ça, c'est un mensonge, puisqu'il devait aller vous chercher ! (Viefield fut tout aussi estomaqué que C'Am par ce culot. Ce dont la jeune femme feignit de ne pas remarquer les expressions sur les visages.). Tu ne leur a donc pas fait parvenir...?

L'homme, de la tête, eut une petite mimique d'impuissance :

- Je devais y aller, mais ils sont arrivés.

- Eh bien, C'Am, lâchez-le !

- Permettez... (C'Am fouilla sa prise. Aucun objet bizarre. Il libéra le bras.). Désolé, il se mettait en travers de notre chemin !

- Alors ça, cela ne peut être qu'un mensonge, je ne vous crois pas !

La femme, animée d'une très convaincante véhémence, faisait preuve de sa bonne foi. (Alors que la haute et frêle silhouette du « boss », en prenant du recul, écartait déjà la tenture.)

... Il devait vous porter un mot de ma part, rien de plus ! Ce qu'il a dû être surpris !

- Ses poches étaient vides, rappela C'Am.

- Où est ce mot, Ritran ? (L'homme se frictionna le bras lentement.).

- Là-haut. Je mangeais et j'y allais !

- Mais ce ne sont pas des manières, C'Am ! C'est bien ainsi que vous vous appelez, n'est-ce pas ? (Avait-elle déjà oublié avec qui elle avait conclu un accord ?). Le Commandant - ici présent - souhaitait vous revoir. (Le boss, visiblement, ne souhaitait que s'éclipser). Il est satisfait de cette nouvelle chaîne d'embouteillage et se souvient qu'il vous en doit l'idée. Nous ne sommes pas des ingrats. (Elle n'évoquait pas l'usine de drogue ; C'Am et Viefield s'abstinrent d'y faire allusion et attendirent la suite). Ronaldson aussi est content. (Là, le « Commandant » fit un mouvement de la tête, comme pour moduler cette opinion et exprimer son total désintérêt.). Enfin... il le sera, car, jusqu'à présent, sa production était bloquée. Il n'empêche qu'il est décidé à vous trouver des emplois plus valorisants. Dorosan n'a pas toujours été à la hauteur. Maintenant, il est débordé : vous serez contremaîtres à sa place jusqu'à la fin de vos peines. Autant dire que vos efforts sont récompensés au-delà de ce que vous souhaitiez ! Non ?

(C'Am hésitait : jouait-elle toujours un double jeu avec le Commandant ? Question épineuse. Parler lichopaine, c'était, peut-être, couper la branche... Il préféra se taire, tandis que la patronne, toute jubilation dehors, poursuivait.).

... Pas très bavards ! On leur apprend, pourtant, une bonne nouvelle ! Et je vous fais part de la seconde : vos temps pour la Judiciaire terminés, il se pourrait que nous ayons besoin de vos services. Ritran, tu iras à la caisse et tu feras aussi une avance à Viefield. C'est bien ton nom, à toi ?

(Viefield, un peu dépassé, confirma.).

- Oui. C'est ça : Cert Viefield.

- Ritran te donnera ce qui était convenu et te fera visiter un logement. (Elle affichait un sourire désarmant.). Cette cité n'est pas convenable, vous ne pouvez rester dans ces taudis ! Et Vous, C'Am : nous devons parler d'une nouvelle affaire.

(Être séparés ne réjouissait ni Viefield ni C'Am ; mais l'atmosphère s'était détendue et passée à la décontraction amicale. La patronne avait sorti des verres et versait de grandes rasades de leich. Le parfum se répandit, subtil et pimenté ; elle le commenta comme si l'odeur la saoulait déjà.).

... Fameux ! Le meilleur de Celcius-Complexe ! (Elle eut un petit rire malicieux.). Forcément : il n'y a plus que nous ! Vas-y, Ritran, va chercher cette avance. Vous reviendrez ici après, tous : nous avons prévu une petite fête.

Le garde du corps ressortit en invitant Viefield à le suivre.

C'Am n'était pas emballé par cette situation : il se retrouvait seul avec les patrons. La jeune femme s'était assise dans un fauteuil massif, et le Commandant, ce Grand sec, était debout. C'Am soupesa les meubles du regard. À la première alerte, il empoignerait un fauteuil et le précipiterait sur l'échelas. Siège - et femme comprise - si elle se trouvait, à ce moment, assise dedans !

Il prit possession du second fauteuil et attendit que la conversation évolue. Mais de lichopaïne, quelques minutes écoulées, personne n'en parlait !

La femme menait le jeu, ce qui ne parut plus du goût de son collègue qui l'interrompt sèchement...

- Pour le leich, c'est réglé ! Mais Ronaldson m'a avertit que la cité s'agitait. Quelqu'un aurait-il une explication ? Toi ?

Il s'adressait à C'Am. (Déjà résolu à en dire le moins possible sur ce sujet !).

- Moi ?

- Oui, toi ! Comment expliques-tu ?

- La salubrité de l'usine a été améliorée.

- Qu'est-ce que tu entends par là ?

- Il y a eu des réparations.

- Tu vas m'obliger à te poser cinquante mille questions ?!

- Non ! Il n'y a plus de fuites. Disons... beaucoup moins.

- Cette drogue dont tu parlais ?

- Sans doute.

(Le Commandant tourna son air inquisiteur vers sa complice qui, elle, était l'innocence même.).

- Bravo ! C'est toi qui était chargée du contact avec Dorosan, non ?!

- Et je t'ai prévenu qu'il était hors course ! C'est pour cette raison que je le débarque. À compter de cette minute, je le remplace par C'Am. (Elle adressa un sourire d'une lumineuse clarté au Clone.). J'avais prévu : Dorosan conservait des informations pour se rendre indispensable et je m'en suis aperçu. Et Toi, qui dorénavant le remplaceras, tu sauras ce qu'il ne faut pas faire !

Une digression que le boss interrompt sèchement.

- Allons à l'essentiel ! Tout le quartier est en manque. Il faut organiser, au plus vite, une distribution.

Le visage féminin avenant se métamorphosa en un masque dur, inflexible.

- Ce ne sera pas la même drogue. Et je n'ai pas voulu mettre un tarif qui n'aurait pas eu ton approbation. Il faut que ça reste à la portée des habitants !
- Donc : tu étais au courant. Combien en ont donné les filtres ?
- Moins de deux cents grammes. C'est pour ça... C'est un essai guère significatif.
- Allons-y pour quarante le gramme. Nous n'aurions rien à gagner à une émeute. Et c'est lui qui s'en chargera ?
- C'est comme ça que je le voyais, Dorosan ne fait plus le poids.
- Il a la carrure pour imposer les paiements... Bon, d'accord. Nous avons fait le tour.
- Je vais lui expliquer pour Dorosan.
- Je vous laisse.

Le regard du Commandant s'était encore assombri. Il n'appréciait visiblement pas de laisser la femme et le clone en tête-à-tête. Avant de sortir, il s'était tourné vers la console. (Un mouchard pour écouter ? Fort probable...).

Dès que la porte fut refermée, la femme se leva et s'approcha de C'Am à le frôler.

- Dorosan n'en faisait qu'à sa tête.
- « Faisait » ?
- Rassures-toi, il a très bien compris ce que j'attendais de lui. Il te laisse la place !
- Il y aurait plus intéressant...
- Par exemple ?
- L'usine...
- Ronaldson s'en remettra !
- Je ne parle pas de l'usine Ronaldson.
- Je n'en connais qu'une !
- Mes schémas ?
- Ils sont à l'étude. (Elle lui fit signe vivement de se taire, mais ses yeux verts le fusillaient !). C'Am insista :
- Ça dure !

En trois pas, elle débrancha la console. (Elle était en furie !).

- Bravo ! Tu joues un drôle de jeu, Étranger ! Ça devait rester secret entre nous. Qui est-ce qui te l'a dit ? Qui t'a parlé de cette usine ?
- Aucune importance.
- Toi, tu cherches le coup dur. Si je n'en ai pas encore parlé, c'est que l'affaire n'était pas encore mûre. (Elle s'était radoucie, et son corps de félin - incontestablement - s'appuyait contre lui. Elle chuchota...). C'est prématuré, tu as été très imprudent. Le Commandant va revenir. Sais-tu ce que tu vas devoir faire maintenant ?
- Non.
- T'en débarrasser. Parce que si tu croyais t'approprier ce marché...
- Vous le gardiez sans même nous dédommager, ce marché !
- Pourquoi t'énerves-tu ?

(Elle se pressait contre lui, à présent, à la hauteur de son menton, l'émeraude scintillait comme dans un écrin. De chaque côté du visage, les deux vagues de la chevelure brune s'enroulaient en tresses, cachant oreilles et tempes, faisant penser à deux énormes yeux d'insecte...).

... C'est un gros coup ! J'attendais de savoir si ton installation fonctionnait. (Il sentit la fermeté des cheveux tressés contre son oreille..). As-tu pensé que toute la

bouillie ira dans cette nouvelle production ? Qu'il n'y en aura plus pour le leich ? Non, bien sûr, cela t'avait déjà échappé ! (Elle avait relevé son visage ; s'extasiait de découvrir C'Am si proche...). Désolée, tu n'as plus le choix. Tiens, voilà, j'ai interrompu la console ! (Elle s'était emparé prestement d'une télécommande et la reposait négligemment.). Maintenant, c'est une question de minutes ! Tu nous a mis dans une belle mélasse, c'est le cas de le dire. J'ai cru que tu avais compris. Alors, maintenant, dès qu'il rentrera, écrase-le !

- Écraser... qui ?

- Mais... le boss !

- Et s'il est armé ?

(D'un air mutin, elle avait relevé deux doigts, serrés l'un contre l'autre, comme pour figurer une arme.).

- Touf, touf ! Armé ? Il l'est toujours !

- Donnez-moi une arme, alors !

- Il n'y en a pas dans cette pièce. Attention... il revient !

(Elle bondit sur la console et la relança. La tenture se soulevait. La haute taille dégingandée du Commandant apparut ; il tenait une arme de poing qu'il promena négligemment dans leur direction.).

- On fait des mystères ? Qui ? (Il fixa la femme, qui, elle, se réfugia dans un petit rire méchant.).

- Il est plus futé qu'il n'en avait l'air, ce pécore ! Mais il ne pouvait pas deviner que quelqu'un s'en apercevrait. (Elle se retourna vers C'Am.). Et que voulais-tu proposer qui demande tellement de précautions, abruti ? Dis ! Maintenant que le patron est là !

C'Am, qui commençait à avoir quelque expérience sur la duplicité de cette femme, se contint : elle jouait son propre jeu et il n'était pas de taille. Sauf à parler de l'usine de lichopaïne au boss, au risque de plus perdre que gagner, il ne savait que dire et les secondes filaient.

C'Am avait choisi : la femme n'était pas armée, elle ! Il haussa les épaules, en signe de renoncement, puis fit mine de mentalement s'effondrer. Plus de prétentions et plus de revendications : il était le démasqué, le vaincu ! (Mais, tassé dans son siège, il repliait les jambes pour se placer à la bonne hauteur et préparer son élan...).

D'un seul geste, le lourd siège fila vers la main armée. Avant de heurter la cloison, la tête du Commandant exprima la fureur. Mais l'arme était déviée. Un poing écrasa la chair de son cou.

Le long corps glissa contre la cloison dans un silence impressionnant. C'Am, instinctivement, ramassa l'arme et se redressa.

La patronne du Lumière s'affairait déjà à la console. Elle se retourna, maîtresse d'elle-même, une note de gaieté dans la voix...

- Eh bien, voilà, c'est ce que je te demandais ! Ce n'était pas si compliqué ! Tout prendre et ne rien partager, d'accord, mais chacun son tour ! On ne s'amuse pas ainsi avec Sorale ! (Elle réalisa que le clone avait entendu.). Sorale, c'est mon nom ! Il te plaît ? (Transfigurée, elle minaudait en revenant vers C'Am tout en contournant le cadavre.). Moi, je partage... Tout !

- Tout... ?

- Lui ne partageait pas ! Ce n'est pas une grosse perte... (Un fou-rire la gagnait). Quelle bonne nouvelle !

- Quelle nouvelle ?
- Ben, il y a trois minutes il vivait encore, non ? Et... boum ! C'est une merveilleuse journée ! (Elle se dégrafait le col, séparant les revers jusqu'à découvrir ses seins. Puis surprit le regard du clone). Tu ne dois pas t'amuser tous les jours chez Ronaldson, hein ?
- N'non.
- Eh bien, qu'attends-tu ?! Sur Selzé c'est comme sur Celcius, non ?

*

C'Am peinait à classer ses idées. De qui parlait-elle ? Ou : de quoi ? Des trafics ? Du cadavre ? Il le repoussa du pied derrière la tenture. Le tissu reprit sa place, sur le bas des jambes encore visibles...

Sorale, elle, s'impatiait :

- Mais que fais-tu ? Il ne nous gêne plus, dépêche-toi !
- Que voulez-vous dire ?
- Tutoies-moi, idiot ! Sorale... So... Ra... Le... Il va falloir t'y habituer ! Toi, c'est C'Am, hein ? C'est ton véritable nom ?
- Évidemment.
- Quel emprunté ! Vas-tu me faire attendre encore longtemps ?!

Où voulait-elle en venir, si l'on écartait l'idée de la perspective d'un instant d'intimité ? D'ailleurs : il n'y avait eu aucun contrat de négocié. Et l'idée même d'un contrat, en présence de ce cadavre... Ses vêtements s'en allaient déjà comme des pétales. Aux trois quarts nue, avant qu'il ne comprenne, elle tira un timbre d'un guéridon et lui appliqua sur le poignet. C'Am, subjugué par cette énergie, hésita à tordre les doigts, tandis qu'elle maintenait énergiquement la minuscule compresse.

- Quel est ce produit ?
- Ritran va se demander... Et, toi, tu perds du temps ! (La pression se relâcha.). Voilà, si tu voulais l'enlever maintenant, ce serait trop tard ! (Elle abandonna le poignet, éclata de rire, se colla contre lui.). Tu voulais signer un contrat ? Tu vas signer celui-là !
- Pas comme ça !

(Cette fois, il n'y avait plus de doute à avoir sur les intentions de cette Sorale. C'Am perdit toute contenance. Cette femme était folle !).

- Il faudra t'y faire ! (Elle tirait nerveusement sur la tunique de C'Am. Parvint, sur le devant, à en décoller la bande adhésive qui la tenait fermée). Les Alliances ? C'est pour ceux de la « Haute » ! Te prendrais-tu pour un ministre de l'État des Mondes Humains ? Viens ! Dépêche-toi ! Empoté !
- Impossible.
- Avec le timbre : si ! Et puis, tu es désobligeant, prends garde !

Une fugitive lueur de démence passa dans ses yeux tandis que C'Am sentait les effets du timbre se ruer dans son corps. Sa volonté s'éparpillait. Sur l'écran de la console, quatre visages du Commandant déblatéraient quatre discours incompréhensibles...

Cette Sorale avait déclenché la lecture de quatre enregistrements et couvrait chaque mot par des chapelets d'injures, hurlées à tue-tête, comme par plaisir !

C'Am, abasourdi, protesta :

- C'est de la folie !
- J'adore cet instant ! Il est tellement jaloux ! (Elle se cramponnait à lui mais injurait l'écran). Tu nous vois, hein ? Ordures ! Chiures de propèle !
- Mais... Il est mort...
- Je le sais ! Mais pas dans ma tête ! Il faut qu'il y crève ! Saloperie !

Elle s'accrochait à C'Am, se suspendait à lui, de tout son poids, le tirait vers le sol, tout en hurlant aux images de l'écran. Les jambes recroquevillées du Commandant dépassaient de la tenture... Un haut-le-cœur tordit C'Am, lui révoltant l'estomac. L'efficacité du timbre était irrésistible. La jeune femme hurlait ses injures ordurières aux quatre petits visages du mort, tout en riant aux éclats. Des rires qui dégénéraient en fureur hystérique alors qu'elle s'agrippait et s'acharnait !

Des rires insupportables ! C'Am posa ses mains épaisses sur les épaules nues et, d'un seul geste, les repoussa énergiquement. Le corps blanc partit en arrière. L'espace d'un regard, il vit le crâne heurter le coin d'un meuble : un choc, au ralenti, insignifiant, sans conséquences.

Dégagé, il se releva, remit de l'ordre dans sa tenue tout en essayant de contenir les vagues que les produits du timbre soulevaient en lui. Sorale, sur le flanc, dans une curieuse pose, était immobile. L'émeraude, comme un troisième oeil, contemplait l'écran fixement...

Subitement inquiet, il s'agenouilla et posa son oreille entre les seins...

*

Plus de palpitations !

Il se releva. La femme était morte. Sur le front, le scintillement aux couleurs de forêt faisait comme un reproche, refusait de le fixer, hypnotisé par l'écran comme sous l'emprise d'une adoration posthume pour le Grand Sec. Morte. Morte ! Quelle idée stupide de se rendre dans cet antre de l'Organisation ! Et quelle catastrophe, maintenant, cette console allait-elle déclencher ?

Le corps nu de Sorale à ses pieds et ces bottines sous le rideau... L'immobilité et le silence. Puis, incongru : un bruit sourd, dans un couloir. Cela le fit sursauter. (Ritran ? Ou bien un autre truand ?). C'Am tâta ses poches et retrouva l'arme. (Au point où il en était !). Il s'allongea sur le sol, face à la porte, et attendit.

Un grésillement à peine perceptible de l'arme : la face de Ritran se tordit dans une grimace muette. C'Am, prestement, se releva et gagna le couloir. (Et encore plus idiot de se vouloir silencieux !). Il brailla aussi fort qu'il put à l'adresse de Viefield.

On tambourina contre une des portes ; en trois pas il fut contre elle et l'enfonça d'un coup d'épaule.

Viefield se remit debout. Il eut un regard pour le battant pulvérisé, tout en se massant le coude...

- J'ai cru que c'était tout le mur ! Vains mots, quelle énergie ! C'est un projo que tu tiens ?

C'Am regarda bêtement l'engin qu'il tenait.

- J'en ai tué trois.

- Avec ça ?

- Un avec ça. Ils sont dans le petit salon.

- C'est un détail ! Moi, j'ai fait une bien meilleure découverte : ce truc, dans le coin de la pièce, c'est un coffre.

Le clone ne voyait aucun meuble qui ait pu faire office. Une console, un guichet pour repas et boissons, une table basse et des sièges, mais rien qui ressemblât à un coffre-fort. Et pourquoi en aurait-on placé un dans cette pièce, apparemment rien d'autre qu'un bureau.

- Où ?

- Eh bien, ce truc-là !

- Ça ressemble à tout et à rien.

- Précisément ! C'est grand, c'est hermétique, ça brille et ça paraît inutile ; mais, regarde, c'est parfaitement inviolable. Aucune poignée ni serrure. C'est un coffre.

- Belle idée. Et comment l'ouvriras-tu ?

- Il y a un contact dans la pièce.

- Bravo ! (C'Am lui montra les murs, le plafond, puis les éclairages et les multiples bibelots, sans oublier les plinthes et les meubles.). Déduction judicieuse ! Mais, en l'admettant, il faudra être inspirés si l'on ne veut pas tout démonter cette pièce pour le trouver, ce contact !

Viefield, subitement intéressé, considéra le clone et vint planter ses petits yeux malins sur sa tenue encore débrayée...

- Qu'aurais-tu fait ? Hormis de les tuer ? Il n'y en aurait pas eu une que tu n'aurais pas tuée tout de suite ? Que tu aurais conservée vivante un moment...? Même que ça n'aurait pas plu à un autre ?

- Je n'ai rien compris !

- Alors de ça, je m'en moque ! Mais... peut-être l'as-tu vue nue ?

- Qui ? Sorale ? Oui. Disons : presque.

- L'aurais-tu vue nue « partout »... Cette Sorale ?

- Non. Enfin...

- Réfléchis ! Les doigts ? Ses poignets ? Les genoux ? Parce que le meilleur moyen de cacher une puce, c'est encore sur soi, sous la peau !

- Je n'ai rien remarqué.

Viefield examina le sol autour du meuble bizarre avec soin, puis, triomphant, s'exclama.

- Là ! Ces éraflures sur le sol, dans ce coin ! Regarde ! On ne viendrait à cet emplacement que pour se cogner contre le mur, ce serait stupide ! Le relais est là ! As-tu vu les pieds de la patronne ? Sous ses orteils ? Aurais-tu remarqué une petite déformation dans un talon ?

- N... non.

- Où l'as-tu mise ?

- Qui ?

- Mais... La patronne !

- Je l'ai laissée dans le petit salon, au fond du couloir.
- On la ramène ici !
- Elle est morte !
- Et alors, quelle importance ?

*

À l'entrée du petit salon, Viefield avait enjambé le corps de Ritran sans même un regard. Puis s'était rué vers les bottines de Sorale. Il s'escrima bientôt avec un pied nu déjà engourdi...

- Là ! Tiens, en voilà une, de cicatrice ! Peut-être aussi : là ! Allez, on la ramène !
- Là-bas ? Dans l'autre pièce ?
- Pardi ! À moins que tu veuilles lui couper le pied ici ?

C'Am souleva le corps nu avec précaution sous le regard de plus en plus goguenard de Viefield. Revenus près du coffre, il n'osa pas laisser choir le corps inerte et le posa délicatement. Viefield, sarcastique, observait ses précautions. Mais il ne fit pas de commentaire. Il empoigna la première jambe dénudée et, traînant les orteils sur les traces, un à un, tenta de repérer l'emplacement d'une puce. Puis il rejeta la jambe et s'empara de la seconde.

Tout de suite, au pouce, une discrète cicatrice : ce qui devait être un remaniement.

Sur une longueur d'une dizaine de centimètres, contre le sol, Viefield força la plante de pied contre l'éraflure. Et la porte du meuble, lentement, se descella. Apparurent, progressivement, des piles de solars, deux récipients de deux ou trois litres chacun, ainsi que des feuillets métallisés, où des reflets jouaient sur les lettres du mot « Justice ».

Viefield se remplissait déjà les poches.

- Que t'importent ces condamnations ! Vas-y ! Ton arme !
- Hein ?
- Ouvre ces récipients, vite ! Un coup de projo sur les fermetures, que l'on puisse voir ce qu'il y a dedans !

*

Il y avait, là, plus de cinq kilos d'une poudre jaunâtre : cinq kilos de lichopaïne. Une valeur considérable ! Mais totalement inutile à emmener, parce que non monnayable. Viefield en revint aux piles de solars - des crédits de cinquante mille - et en bourra ses poches avec célérité.

- Tu ferais bien d'en faire autant ! Après, tu conserveras ton arme à la main et nous foncerons droit devant. On saute dans un véhicule et... hop, à l'Astroport !
- Il va faire nuit.
- C'Am je t'aime bien quand tu permets d'ouvrir ce coffre, mais - maintenant - ce sera « à l'Astroport », et illico-presto ! Avant que toute l'Organisation ne nous tombe dessus !

Imaginer un autre scénario, comportant ou acceptant l'idée d'une quelconque attente, relevait de l'optimisme le plus béat ; tous les crédits empochés, ils foncèrent dehors.

Pas de barman... Première réaction évidente, et l'urgence même : sauter dans le véhicule le plus confortable et le plus rassurant. Ils bondirent dans un des deux les plus en état (celui du « Commandant », peut-être ?).

Il démarra parfaitement. Viefield tourna dans le carrefour sans hésitation. Il était bien le seul à connaître le chemin de Celcius-Ville.

CHAPITRE 7

L'image qui s'imposait à C'Am était celle d'une similitude avec sa précédente fuite de Selzé, hormis que le paysage était tout différent. La route longeait une grève, puis, avec la nuit tombée, les réverbères éclairèrent une voie où des nuages de poussières voltigeaient dans les phares avant de s'affaler sur de rares immeubles.

Viefield n'ouvrait pas la bouche. De temps à autre, il se tournait vers C'Am, l'air inquiet, comme s'il pressentait quelques graves désagréments.

C'Am finit par le questionner :

- T'en fais une tête ! Ça se passe plutôt bien !
- Chaque minute compte !
- Sans doute. Qu'est-ce que ça change ?
- Ça change que si nous sommes repris...
- Tu escomptais partir en grand appareil ?
- C'est quoi l'apparat ?
- Grande tenue et musique.
- Ça me fait penser... J'ai peur que tu te fasses repérer en ville.
- Mes vêtements ?
- Ça, non. Mais tu seras dépaysé et ça se verra. Alors... Eh bien, tu joueras au « Terrien Perdu ».
- Hein ?
- Ici, en ville, presque tous vivent en se donnant une Vie : tu seras donc un Terrien Perdu. Et, comme personne ne sait précisément ce que pourrait être un Terrien qui ne se serait pas perdu nous pourrions espérer passer inaperçus.
- Un jeu ?
- Oui. Mais un jeu sérieux. Donc, tu ne connaîtras rien d'autre que Vieille Terre. Il te suffira de ne parler ni de Selzé ni d'un autre monde. Simple, non ?
- Simple. Et toi ?
- Je changerai selon les besoins, c'est l'avantage de ce jeu.
- C'est drôle !
- Apparemment, oui. Apparemment seulement. Il faut bien se donner le change vis-à-vis de soi-même et c'est ça qui n'y est plus... drôle.
- Nous pourrions jouer à « ceux qui se sauvent » !
- Astucieux. Mais imprudent si tu croises un « Policier ». C'est même très risqué car il y en a beaucoup qui adoptent ce personnage et qui se prennent vraiment au sérieux. Et si c'était un vrai...
- Nous avons assez de crédits pour nous cacher quelques temps !

- Grave erreur ! Notre seule chance c'est de partir au plus vite. Tout est informatisé officiellement ; mais, officieusement, il y a un autre réseau : celui de l'Organisation. Certainement aussi bien tenus, l'un comme l'autre, sinon le second mieux que le premier ! Nous devons être partis demain matin. Plus tard, il ne faudrait plus y compter. C'était une bonne chose de se débarrasser des responsables du Lumière, mais ça se saura très vite. Aussi, nous ne serons plus là ! Donc, tu seras un Terrien Perdu, ce qui nous permettra de nous déplacer quelques heures. Tu feras comme si tu ne connaissais rien à rien de Celcius. Mais laisse passer « un truc » d'ici, de temps à autre, pour donner un peu de véracité.

- Des informations de Vieille Terre ?

- Mais, non ! D'ici ! Dans un jeu, on peut se tromper. On « doit » se tromper quelques fois !

- On doit se tromper ?

- Tu me fais peur. Comprends que tu es obligé de faire - parfois - une erreur, puisque tu n'es pas de Vieille Terre !

- Quel jeu idiot !

- Les gens s'inventent des vies différentes pour échapper à la réalité. Un jour, j'ai connu un homme qui avait adopté le personnage du « Suicidé ». C'était encore plus absurde puisqu'il y en a des centaines qui se suicident sans jouer ! Mais, celui-là, qu'est-ce qu'il a pu faire parler de lui avec ses fausses tentatives !

- Et alors ?

- Je ne sais pas ce qu'il est devenu. Peut-être s'est-il manqué et qu'il en est mort. Ou bien, à présent, il s'est imaginé une nouvelle vie comme « ministre » !

- Il aurait obtenu un contrat dans un ministère ?

- Ce que tu peux être innocent ! Là-Haut, ils ne jouent pas ! Tant que tu fais semblant ils jouent avec toi ; sinon...

- Sinon ?

- Des Ronaldson il n'en manque pas ! Tu fais tout ce que tu veux à condition d'avoir fait ce qu'ils veulent d'abord. Et ils s'arrangent pour t'occuper suffisamment de temps pour ne pas t'en laisser de trop... du temps. Ils tiennent à leurs places !

- Tout ça est bien compliqué. La patronne du Lumière s'appelait Sorale.

- Elle jouait ?

- Je ne le saurai jamais !

- Ceux qui ne veulent pas jouer se retrouvent dans l'Organisation, un jour ou l'autre : elle, elle ne devait pas jouer.

- Et toi ?

- Moi ? Si un jour je quitte cette planète de malheur, je serai comblé !

- Ailleurs peut être pire que Celcius.

- Ça non ! Et ça, j'en suis certain... On va quitter la grève, ça pue au bord des bassins avec tous ces macchabées. La voie Trois sera moins directe, mais aussi moins nauséabonde...

Vieffield, soudain, était redevenu songeur. C'Am le laissa en paix : il jouerait au « Terrien Perdu » parce que personne, pas plus que lui, ne savait ce qu'était devenue Vieille Terre. Personne. Hormis ceux qui avaient les moyens de payer le voyage, c'est-à-dire quelques très rares fortunés. On ferait semblant de croire à leurs personnages parce qu'on avait le désir fou de voir accrédité le sien : le miroir ne suffisant plus,

l'étranger était tenu d'apporter quelque véracité au rêve en faisant semblant d'y souscrire. Un monde malsain, psychotique. Mais, sauf exceptionnelle malchance, ça leur laisserait le temps de s'enfuir. Viefield n'avait pas laissé percer l'irréparable : « quelques heures... »

Le véhicule filait bon train. En quelques kilomètres ils avaient franchi une invisible barrière entre le Celcius pauvre et le Celcius riche. Les immeubles comptaient maintenant jusqu'à six étages et, les éclairages étaient plus dispendieux. La circulation, devenue plus animée, Viefield quitta la grand-route pour plus de précautions. Les patrouilles de police se feraient nombreuses et il ne connaissait pas la véritable identité du Grand Sec. Si quelque fois ce véhicule lui avait appartenu.

Avec leur entrée en ville, Viefield gagna de la confiance. Son optimisme revint :

- Même à cette heure, en ville, nous nous perdrons dans la foule. Je sais où nous laisserons cet engin : à deux pas du quartier des Vivants. Ne me regarde pas avec cet air étonné, c'est ainsi qu'il se nomme ! Juste avant celui des Affaires. La nuit, il y a des officines qui traitent de tout et de n'importe quoi à condition d'avoir des solars-monnaie ou des titres de crédit. Des agences pour tout et rien, quoi ! Si tu recherches des sensations fortes, si tu veux vivre des histoires étranges, si tu penses que travailler chez un Ronaldson ce n'est pas rigolo... Pour résumer : tout ! Mais c'est le domaine de l'Organisation, sa place forte, et, demain matin, nous serons grillés si nous traînons encore dans Celcius-Ville. Il faudra trouver, cette nuit-même, une agence de voyage pas trop riche. Un peu minable, si tu vois ce que je veux dire.
- Celcius-Tore direction l'usine de Ronaldson : je n'ai rien vu de Celcius-Ville !
- C'était histoire de parler. Avec nos habits, ne t'étonne surtout de rien et laisse-moi faire. Une seule petite anomalie et des yeux discrets l'auront repérée, et l'information tombera inévitablement dans une console de l'État, ou dans une de l'Organisation.
- L'Organisation n'est-elle pas illégale, sur Celcius ?
- Si ! Mais les câbles étaient piratés avant même d'être posés : elle sait tout.
- C'est inquiétant. Sur Selzé elle est inexistante.
- Pourquoi crois-tu que je veuille me sauver, selon toi ? D'autant que, illégalité ou pas, ils font tous apparemment bon ménage. Bon... Nous arrivons...

Le véhicule entra dans un parc en plein air. Par impossibilité de répondre à la borne d'accueil, Viefield coupa le contact et le planta au beau milieu de l'accès. Puis ils se défilèrent et gagnèrent une autre sortie. Le défunt Commandant devrait s'expliquer. Lui ou un autre ! L'idée de cette inévitable recherche de propriétaire dopa Viefield : avant le lever du jour, il ne leur restait qu'à peine trois heures pour quitter Celcius ! Suivi de C'Am, il partit de son petit pas pressé.

La voie venant des faubourgs traversait le quartier, de part en part, et partait en droite ligne vers l'Astroport. De larges terre-plein, illuminés, la bordaient, offrant accès à des porches monumentaux. Mais les façades étaient luxueuses au-delà de toute imagination. Par contre, plus loin, au dire de Viefield, quelques rues transversales plus sombres s'enfonçaient entre des pâtés d'immeubles autrement plus discrets.

Il s'agissait d'y parvenir. Une rue adjacente, à l'arrière des premiers immeubles, était plus opportune pour dénicher une agence de voyage de second ordre. Viefield accéléra encore le pas, bien décidé à quitter cette avenue par trop exposée aux regards.

(Était-il devenu, subitement, un « messenger pressé » d'un quelconque et lointain « gouvernement » ?!). La question que se posait C'Am resta sans réponse car ils n'avaient pas parcouru vingt mètres qu'un feu d'artifice silencieux explosait sur une façade et les rattrapait. Un hologramme, d'un prodigieux réalisme, qui se... métamorphosa en une charge de fauve furieux dirigée contre eux !

Parmi les quelques dizaines de badauds, l'étrange bête choisit C'Am pour victime. L'horrible gueule, béante et écumante, à quelques centimètres de son visage, parut vouloir l'avalier...

Pas de carnage : elle précédait, d'une fraction de seconde, la venue d'un panneau. Tout aussi impalpable, mais parfaitement visible.

C'Am n'eut le temps de lire : « Dévorez la vie au Volcan des Mondes ! ».

Inutile de mémoriser cette invitation puisqu'elle s'étalait en lettres multicolores sur un des murs du carrefour ! Ponctuation un peu folle, il ne s'écoula pas deux minutes avant que d'autres n'éclatent en gerbes, vantant les plus bizarres consolations, les plus alléchants programmes, les distractions les plus incongrues. Viefield entraîna C'Am vers un porche, croulant de lumière, puis reflua précipitamment, comme chassé par la Chose qui trônait sur un socle : une tête humaine, d'un troublant réalisme, qui se proposait de renseigner qui le souhaitait sur tous les commerces de l'immeuble.

Viefield sortit le Clone de sa fascination et l'avertit qu'il se créait sur Celcius, depuis peu, des hologrammes pouvant détecter et enregistrer des présences. Cette tête pouvait donc, très bien, faire office de borne de surveillance. Un frisson parcourut le Clone à la vue de cette virtualité, criante de vérité. Son compagnon l'obligea à s'éloigner de là et ne ralentit que lorsque l'angle du champ de « vision » de la tête fut masqué. Il expliqua :

- Mieux vaut ne pas trop s'exposer ! Quelques fois, on ne sait que dix ans plus tard à quoi servait telle ou telle invention. De plus, à nous, cette rue ne nous apportera rien.

Le reste de l'avertissement de Viefield se perdit dans un tintamarre de grelots tandis qu'une archaïque carriole, tirée par trois paires d'hommes harnachés, se rangeait et s'arrêtait à leur hauteur...

Devant un C'Am médusé, un individu, posant comme le Président Directeur Général de l'Inter Stellaire Compagnie en personne, en descendit.

Une fois de plus, Viefield secoua C'Am :

- Tu en verras d'autres, et le moins longtemps sera le mieux. Ignore-le !

Une femme, dans le plus simple appareil, se lova contre le Clone. S'évapora... Probablement pour le cou de quelque passant, à l'autre bout de la rue... À la base d'un mur, debout, un humanoïde de la taille d'un nain, les invitait de ses grands yeux mobiles. Un pelage de velours bleu, un être, comme posé, là, depuis les nuits ancestrales...

Viefield expliqua, voyant C'Am immobilisé et fasciné encore une fois.

- Une Merveline. C'est une espèce extraterrestre éteinte depuis plus d'un siècle. Ce n'est qu'une image reconstituée d'après des archives. Ça donne la chair de poule, j'en conviens. Mais, nous, si je ne me trompe pas, nous allons être abordés. Je l'appréhendais, ce type descendu de la carriole nous suivait depuis cinq minutes.

Arrêtons, là, sinon nous risquons de le voir se cramponner à nos pas jusqu'à l'aube. Je voudrais bien m'être trompé, mais...

Ils ne l'auraient pas semé : l'homme, descendu du curieux équipage quelques instants plus tôt, les avait rattrapés. Mine avenante et convaincue, il piquait sur eux à grands pas décidés : la mine d'un négociant s'étant mis en tête de réaliser une bonne affaire. Viefield, excédé, fit bonne figure. Une mine qui, arrivée à trois mètres, s'abandonna à l'enthousiasme...

- Cette bête, je vous l'achète ! Tout de suite ! Votre prix sera le mien !

C'Am et Viefield se regardèrent. Et C'Am observa les environs. Personne à moins de dix mètres : donc cet homme s'adressait à eux. Plus précisément : à Viefield, devant lequel il avait esquissé une révérence...

Viefield se reprit dans la seconde :

- C'est qu'elle n'est pas à vendre !

L'homme, dans un ensemble d'une tenue irréprochable, exposa une magnifique bague en adressant un petit geste d'apaisement.

- Vous eussiez accepté de prime abord... J'en donne trois cent mille ! (Le Clone dût faire appel à toute sa raison pour comprendre que l'on parlait vraiment de lui. Viefield, lui, s'apprêtait à défendre sa « prise »).

- C'est que je viens de fort loin, et mon employeur ne serait guère disposé...

- Quatre cent mille !

- Poursuivre sa ruine pour un spécimen qui, somme toute, n'est pas rarissime.

- Vous la dévaluez, cela n'en donne que plus de valeur à cette bête !

- Un terrien échappé que l'on m'a chargé de récupérer et de convoier.

- Je le vois bien ! Un spécimen exceptionnel ! Je serais votre obligé, ma vie durant !

- Et moi, la victime - toute désignée - de mon employeur, qui a financé cette reprise : c'est son terrien favori !

- Quatre cent mille ! Plus un exemplaire femelle !

- Elle vous fera défaut.

- Non pas ! J'ai renforcé mon cheptel ces dernières années, ce mâle sera ma providence. Monsieur, votre refus serait un drame pour moi !

- Impossible de vous le céder.

- Alors, accordez-le moi un mois ! Quatre cent mille solars. Plus votre pension assurée dans un de ces hôtels pendant tout ce temps !

- Proposition alléchante qui ne m'aurait pas laissé de marbre... si mon employeur n'avait pas été avisé directement de mon arrivée par un des ses correspondants de Celcius.

- Huit jours...

- Je ne saurais m'en séparer plus de deux minutes.

- Mais qui vous parle de vous en séparer ? Vous louez une suite, que je vous paie immédiatement je le précise, et nous lui allouons un réduit quelques jours ! Un réduit où j'amènerai les femelles. Vingt mille solars la saillie.

- Si vous connaissiez mon employeur... Je deviens blême à l'idée que, pour mon plus grand malheur, un des ses correspondants viendrait à l'apprendre. Je suis confus, croyez-moi ! Mais... Je ne vous cacherai pas que j'ai risqué la méprise il n'y a pas deux heures.

- Ah ?

- Aux abords de ce parc à véhicules : un spécimen -presque identique- qui aurait prêté à confusion, si ce n'avait été sa jeunesse si évidente !
- Vous m'intéressez !
- Si la témérité m'avait tenu, bien sûr : en ramener un deuxième aurait été d'un grand profit. Mais je n'ai pu me résoudre à risquer. Plus jeune, donc moins développé. Mais qui procurera, à un élevage, un prometteur avenir !
- Mon sauveur !
- Seulement la communauté des âmes sachant ce qui est beau ! C'est, très certainement, un exemplaire enfui comme celui-ci. Une tare que l'on pourrait leur reprocher, si elle n'était inscrite dans leurs gènes de si longue date, et... et si ce n'était un de leurs charmes !
- Vous me torturez avec ces évidences. Où ?
- Autour de ce parc à véhicules, là-bas ; il avait l'air d'avoir usé et abusé de cette pulsion si mystérieuse. Il n'aurait su être allé si loin depuis que je l'ai croisé.
- Prêtez-moi le vôtre, ils se recherchent avec avidité !
- Mon vaisseau s'envole dans une heure à peine pour une autre obligation.
- Si ce n'était cet exemplaire encore en liberté dont vous me prévenez, je hurlerais ma déconvenue et les affres que provoque une opiniâtre malchance ! Aux abords de ce parc, dites-vous ?
- Je vous l'assure. Et si étrangement ressemblant : une lignée plus esclave de ses instincts, sans doute. Je tenais celui-ci et la prudence m'ordonnait de ne pas prendre le risque d'en vouloir ramener simultanément un second, de peur que les deux m'échappent. Voilà un sourire de votre chance qui sait se faire avenante si je ne m'abuse ? Décideriez-vous, délibérément, de la décevoir ?
- Vous faites de moi le plus heureux des hommes !

Il se confondit en remerciements, puis, dans une dernière révérence, tourna les talons et fila vers le parc. Le bruit de grelots, avec un temps de retard, le suivit.

C'Am, subjugué par le marchandage dont sa personne avait été l'objet, peinait, lui, à se remettre en route.

Viefield le secoua :

- Je t'avais prévenu ! Viens ! Et si nous restons plantés là, ce ne sera pas le dernier ! Si tu restais là, il faudrait t'y faire. Et des pires ! Filons par cette rue...

Le prolongement de la voie s'avéra plus chiche de spots et bien moins passant. Un gazouillis entêtant soulignait des musiques issues du néant. Ils bifurquèrent dans une rue perpendiculaire à la voie principale. Une suite de porches, moins luxueux, éclairait deux contre-trottoir. Déjà, Viefield consultait des panneaux d'enseignes à l'entrée du premier immeuble, une bâtisse sans une fenêtre, dont le rez-de-chaussée abritait une salle de jeux.

C'Am suivit stupidement des yeux l'index de Viefield.

- Secoue-toi, il y a des ultrasons ! Ne nous attardons pas. Cette plaque, au sixième et avant-dernier étage. Une agence de voyage sous les combles : elle ne devrait pas être trop regardante. Suis-moi !

C'Am vit son compagnon appeler prudemment l'ascenseur en appliquant son coude sur le contact.

Dans le hall, des plaques ramenées à la vie par quelque détecteur caché clignotèrent leurs professions de foi subitement : les occupants des étages inférieurs.

Puis, une des cinq cabines stoppa dans un bruit feutré, une cabine pouvant contenir vingt et plus de personnes.

Ils n'étaient que deux. Au sixième niveau, un couloir de quatre mètres de large dont la longueur n'en finissait plus... Il était désert. Une suite de boutiques, d'échoppes, vendant on ne savait trop quoi, et des vitrines exprimant les mystères insondables de l'Univers : devantures cachant leur activité derrière des vitraux opaques et colorés. Un bureau de jeux à distance... Puis, plus loin, une autre entrée, garantissant que ceux qui étaient malheureux vivraient, à l'intérieur, celle d'un avatar particulièrement réconfortant...

Puis, enfin, une autre, sur la vitrine de laquelle on lisait :

« Voyages de groupes. Affaires. Toutes Failles. Prix étudiés ».

Viefield en poussa le battant.

La boutique se résumait par une pièce de quatre mètres sur huit. À droite, un bureau, tout en longueur, hébergeait maints claviers et classeurs. Deux consoles de maîtres-ordinateurs, assez récentes, trônaient sur ce plan de travail, au beau milieu. Trois fauteuils et des chaises confortables s'offraient. Et, intégrés à un mur : deux écrans. Dont un qui diffusait, sans discontinuer, des images destinées à rompre la monotonie de l'existence et, sans doute, à balayer les quelques ultimes réticences d'un éventuel client.

On ne faisait pas mystère des buts poursuivis en ce lieu et les vues encourageaient au voyage : l'intérieur d'un salon de restauration luxueux... un quai d'embarquement fleuri par des dizaines d'hologrammes... un paysage verdoyant... (Un cliché ne provenant en aucun cas de Celcius-Planète !)... une majestueuse station orbitale, illuminée, sur fond d'infini... le lent départ d'un vaisseau... (On distinguait parfaitement le sigle de l'ISCie, en lettres dorées)... et toute une série de scènes, dont le cycle, parvenu à terme, devait se répéter automatiquement. Et toujours des hôtes pimpantes en toges collantes, des Commandants-pilotes aux visages burinés, les stéréotypes flattant l'inconscient du premier voyageur venu. Le tout baignait dans une musique douceuse, mais scandée, un peu obsessionnelle : la petite touche qui montrait que l'on ne négligeait pas de forcer les hésitants avec, pour seul mérite, celui de ne pas trop les abrutir. Même si l'on ne pouvait jurer que certaines ondes...

Ils ne virent pas arriver le tenancier qui attendait sa pratique, il était apparu à une porte du fond, certainement averti par un signal. Le cheveu clairsemé et long, les yeux vifs et fureteurs, une moue gourmande, un peu dépressive, un long nez se frayant un chemin dans une foule de rides capables d'exprimer -ou de contrefaire- l'infinité des joies et des peines humaines, une démarche prudente, circonspecte, tout démontrait l'homme ayant fait sien le principe de ne rien dire qui puisse effaroucher le client potentiel.

C'Am remarqua que son ami était à son aise : il en déduisit qu'ils s'étaient adressés à une bonne porte.

L'homme, le regard soupçonneux, s'attarda sur leurs tenues. Puis s'appesantit quelques secondes sur la stature du clone. Puis erra à la pêche de signes extérieurs de richesse. Ne percevant aucun de ces derniers, il revint à Viefield qui présentait quelques analogies de personnage avec le sien : des êtres que la vie avait obligés à réfléchir vite, toujours sur le qui-vive...

Mais aux décisions mûrement réfléchies, car l'examen réciproque s'éternisa, comme s'ils avaient voulu s'assurer, l'un et l'autre, qu'il n'y avait pas eu méprise sur les détails débusqués singularisant qui était l'autre. Ils se rendirent enfin une discrète inclination de la tête et Viefield rompit le silence :

- Nous désirons deux voyages. Deux allers...

L'homme gagna son bureau posément et, enfin assis, tendit son attention vers Viefield, comme pour un devoir de toute première urgence. Sa voix était travaillée mais ne minaudait pas. Un sourire un peu affecté montra qu'il était « totalement à la disposition du client ». (Mais il était sur la réserve).

- Il vous suffira de m'imposer quelques conditions auxquelles je m'efforcerai de me plier. Où souhaitez-vous aller ?

Mais il rectifia, car si ses clients voulaient se rendre « loin », leur voyage ne pouvait qu'être payé par un employeur... et l'apparence des deux tuniques clamait qu'aucun employeur n'expédierait en mission deux sbires dans de tels accoutrements ! Il s'agissait -donc- d'être prudent au-delà de tout. (Des gens pouvant vouloir abuser leur monde, éventuellement !).

Comme distraitement, soudainement captivé par un faux plis de son revers, il prononça encore :

- Votre employeur...?

Viefield saisit la balle au bond, tout en ne dévoilant pas une destination précise :

- Nos occupations nous laissent une certaine liberté. Mon ami commencerait bien son périple par la Faille de Sylvinia. Et, pourquoi pas, « Celta IV » ?!

- Pourquoi pas, en effet... (La fréquence de ses curieux regards s'accéléra, tandis qu'une commissure de ses lèvres s'étira en un fin sourire ambigu.). Pourquoi pas... Celta IV, dites-vous ? Oui... Notez, si vous avez un contrat de nettoyage concernant cette station, bienheureux à vous, vous voilà avec dix années assurées de travail ! Surtout à deux...

(Viefield comprit qu'il avait lâché une bourde, mais ne savait laquelle. Il attendit d'en savoir plus, sentant l'homme enclin à donner des précisions. En effet...).

... Vous êtes l'avant-garde et d'autres suivront ? Oui, sans doute. Il ne doit pas manquer de poussière sur Celta IV, mon prédécesseur l'avait déjà ôtée de ses catalogues ! Celta IV a été abandonnée il y a soixante-dix années ; aurait-elle été réactivée et rouverte au public ?

- Il est toujours intéressant de savoir si une agence est prête à vous vendre n'importe quoi.

- Alors, vous voilà édifiés : ma maison est sérieuse et je n'envoie personne pour l'inconnu ! Mais... J'avais remarqué que vous vouliez faire un test !

- Une absurdité qui tempérera le sérieux... Pour dire vrai, notre choix définitif n'est pas arrêté. Et comme nous avons l'initiative de notre travail. Et puis, il y a cette curiosité qui nous poursuit.

- Si l'on me demandait de dire la principale caractéristique de l'être humain, je citerais la curiosité !

- De là nos hésitations. Sylvinia chante quand on prononce, rien de plus : cette faille nous tentait.

- Son terminus, alors ? C'est, quasiment, le pèlerinage d'une défunte civilisation : la nôtre ! Cette faille aurait pu être le second des axes de la Colonisation il y a de cela presque un siècle. À Sylvinia-Station, l'accueil sera des plus chaleureux... Si il reste encore les dix bougres qui assureraient sa maintenance. À une époque, on en a dit tant et plus. Quant à la planète proche de la station, elle est comme qui dirait le symbole du Néant, c'est un tas de cailloux surgelés ! Je ne jurerais pas que, par le passé, des visites touristiques n'aient été quelques fois assurées. Ce que je peux vous garantir, par contre, c'est que les pauvres bougres en question vous réserveront un accueil, sinon chaleureux, du moins surpris : ils ne sont relevés que tous les cinq ans et la relève ne date que de sept mois. Je vois que vous me mettez à l'épreuve ! Mais, vous avez raison, les occasions de se détendre sont si rares. Rire me fait un bien immense ! Même si vous ne preniez pas de voyage, votre humour m'aura réconforté pour des mois. Cependant, je compte bien vous satisfaire. Que diriez-vous de deux allers et retours pour Vieille Terre ?

- Nous pensons que cela fasse trop cher...

- Si vous m'aviez dit « oui, d'accord » je me serais évanoui dans la seconde ! Ceci dit sans vouloir vous vexer, ça va sans dire. Deux cent millions, multipliés par deux, et autant pour le retour... Notez que je dis « deux cent millions », mais ça resterait subordonné tout de même au fait de pouvoir grouper cinquante personnes. Une condition qui pourrait se comparer à ce qui serait, dans un autre domaine, avoir trouvé l'équation qui gouverne la tension intrinsèque résultante de toutes les failles de la galaxie ! Quasiment la variation du temps à n'importe quel moment du Noyau. En bref : la quadrature du cercle ! L'impossible, prononçons le mot. Les grandes agences monopolisent ces voyages. Des contrats entre des grandes firmes et l'État des Mondes... quelque affaire d'État je suppose. Je rêve que ce marché m'échoit un jour ! Finalement, mon humour grince et pardonnez-moi si je vous ai choqués.

- Si je devais caractériser l'être humain, je choisirais le rêve.

- Je vois que vous me rendez la monnaie et c'est très excitant. Je préfère votre humour au mien qui est exécration. Mais si ! Mais si !

Viefield ramena la conversation dans un cadre plus terre à terre :

- Revenons-en à ce qui motive notre venue. La faille de Ruth ?

L'homme prit un air désolé et s'appliqua à justifier sa mimique.

- Toutes les stations sont abandonnées, y comprise celle qui desservait Viélès. Vous n'avez guère de choix et ne vous reste que la Grande Faille : Celcius-Reychelles, ou, dans l'autre sens, Celcius-Chante-Cœur. Celcius-Pythus, aussi. Tout dépend où s'appliquerait votre contrat...?

- Une station ou bien un monde. Et le coût du voyage.

L'homme remisa son bienveillant sourire : on en arrivait à son moyen d'existence et son attention redoubla.

- C'est une délicate équation. De combien disposez-vous ?

- La navette pour quitter Celcius comprise, nous pourrions espérer Belmonde. Ou Reychelles...

- Si vous précisiez ? En ne perdant pas de vue que Belmonde a cessé d'être un arrêt desservi, ça va sans dire. Disons : San Séverina.

- Alors : Celcius-San Séverina. Deux allers.

L'homme interrogea une de ses consoles et parut soucieux du résultat. Ses doigts, qui avaient voltigé sur le clavier, perdirent, progressivement, leur célérité.

- ... Multiplié par deux. Quatre par deux... (Il releva la tête et détecta immédiatement les mines assombries de ses clients.). Huit... (Mais il se rattrapa aussitôt.). Faut-il qu'un contrat justifie ? Sans vouloir m'immiscer dans votre vie privée, notez bien ! Sauf exigences bien malencontreuses, Selzé offrirait plus de satisfactions. Plus de possibilités. Enfin... Pour ce que je pourrais en dire.

L'imminence d'un retour prématuré sur Selzé se précisait ; C'Am tenta d'éloigner cette échéance.

- Nous aurions aimé commencer par Reychelles. Le terminus, d'abord, puis revenir, étape par étape.

La face exagérément soucieuse du bonhomme s'éclaira comme sous l'effet d'une incrédulité prête à se rendre : on allait le mener vers un Graal jusqu'alors inaccessible.

- Si vous pouviez me présenter une seule personne, femme ou homme, qui puisse me prouver qu'elle fait ce qu'elle a souhaité, cela satisferait cette petite part de rêve qui sommeille douloureusement en moi.

C'Am coupa court à la théâtrale tirade :

- Nous en sommes incapables. Restreignons, donc, nos propres espoirs. Cependant, Selzé est-elle bien la plus proche station de Celcius ? N'y en aurait-il pas une autre, dans une autre direction, un peu plus éloignée ?

- Aucune autre. Aucune autre d'accessible. Mais il y a Selzé-Planète !

- Je me suis laissé dire qu'on ne la visitait pas si facilement.

- Je me suis laissé dire que vous ne seriez pas les premières personnes. En justifiant d'un contrat, bien sûr !

Les yeux curieux de l'homme redoublèrent d'acuité, tentant de deviner ce qui motivait la demande de ces clients si peu déterminés pour un but précis de voyage. Ce ne serait pas les premiers à se livrer à ce jeu idiot dont il avait fait les frais des dizaines de fois ! Viefield ressentit sa réticence et se décida pour un énorme pas en avant.

- Mon ami espérait un plus ample périple, d'où son semblant de réticence. C'est que... Nous n'aurions pas de contrat. Nous risquons des économies.

Le bonhomme dissimula le ralentissement de sa respiration, puis reprit l'initiative :

- Beaucoup rêvent de partir... Et vous, vous le faites ! Vous me laissez pantois d'admiration ! Nous ne nous sommes pas encore mis d'accord, mais je vous accorde -immédiatement- dix pour cent de réduction ! Vous avez tous les mérites et cela les vaut bien. Je me sens si honteux de ne pouvoir plus.

- Le parfum du rêve sait tenailler les routines quotidiennes.

- Beaucoup le disent mais n'osent rien ! Je veux vous aider ! Nous allons rogner sur le prix de la navette. J'ai un ami qui le peut si je ne fais pas appel à lui trop souvent, et c'est présentement le cas. Un indépendant qui dessert le Premier et le Second Rocher. Ce ne sera pas le grand luxe et la discrétion sera nécessaire, j'ose le préciser. Bien, considérons ce problème de navette comme résolu. Un million huit cent mille, multiplié par... Tenez, disons... Là où ça se gâte, ce sont ces contrats défailants !

- Nous n'en avons pas.

- Oui, c'est ce que je disais. (Il redressa la tête et les examina longuement comme si une idée avait germée, mais qu'elle souffrait de n'avoir pas encore été confrontée à la richesse de ses clients.). Des contrats, on n'en a pas, jusqu'au moment où l'on en a... Suivez-moi bien : un contrat peut s'établir, s'enregistrer, s'interrompre...

(L'idée de rompre un contrat dûment établi, mit aussitôt C'Am en alerte.).

- Qu'entendez-vous par « interrompre » ?

- Il est valable jusqu'à une certaine date ; votre intention est de l'honorer ; pour ça vous faites ce qu'il faut ; mais les circonstances font, que lorsque vous allez –enfin- le respecter, la date de forclusion se trouve être dépassée. Le cosignataire ne le proroge pas puisque le dit contrat ne comprend aucune clause en ce sens qui le permette, ainsi, le dit contrat parvient tout naturellement à son terme. Les parties étaient quand même de bonne foi ! Pour finir, il serait absurde d'accuser « les circonstances » d'en avoir entravé l'application.

L'homme résolvait maints problèmes avec une notoire désinvolture ! Le déroulement si paisible d'une rupture de contrat ne pouvait que laisser C'Am dubitatif :

- Les circonstances pourraient porter un nom. Justifier des poursuites. Croyez-vous cela - vraiment - réalisable ?

- Oui ! Mais il faudra quand même quelqu'un pour être cosignataire de ce contrat.

- De Selzé, nous ne connaissons aucun résident. Nous pourrions nous en tenir à cette station ?

- Je vous l'avoue, je l'envisageais. Bien qu'un contrat provenant de Selzé-Planète vous permettrait de ne pas être bloqués sur cette station.

(Le problème ne semblait pas le torturer outre mesure : il y avait, donc, une solution. Viefield et C'Am gardèrent le silence pour ne pas obérer le charme). L'homme reprit :

... Et ce Quelqu'un existerait peut-être. Mais je ne le vois pas prendre chair à moins de cinq cent mille solars le contrat. C'est à dire : un million pour les deux. Ça, je le verrais mieux !

Viefield tint à s'assurer :

- Et vous vous faites fort ?

- Deux contrats ? Oui ! Ensuite, rendus sur Selzé-Planète, vous vous débrouillerez. Vous déposez une plainte... Mon correspondant fait de même... Tentatives de conciliation qui avortent... Puis qui se renouvellent. Des négociations difficiles... Mon correspondant revient sur Celcius... Lui, ici, et vous : là-bas... Chacun argumente. Ça s'éternise. Bref : c'est classé. Évidemment, si vous connaissiez quelqu'un, ce serait idéal, car Selzé refoule aussi facilement que Chante Cœur. Mais Chante Cœur est bien plus lointaine pour ce que vous pourriez... Il vous faudra de l'obstination.

- Cette histoire de contrat est-elle garantie ?

- Affirmatif ! Étant mentionnés ces quelques frais dont j'ai tenté l'estimation ça va de soi. N'espérez pas soulager vos velléités enfouies pour moins cher. Sauf... à vous inscrire dans un Cercle de Jeu. (Il les inspectait, son visage se plissant encore plus.).

C'Am crut le rassurer mais sa réflexion eut l'effet inverse et amena le marchand au cœur de son souci :

- Si nous faisons partie d'un Cercle nous ne paierions pas !

- Précisément ! Et c'est un point qu'il serait bon de débroussailler avant de régler les quelques détails de notre projet. Le paiement sera réalisé par...?

C'Am fit un pas en avant. L'attitude du bonhomme ne se modifia pas : son regard se déplaça, sans plus.

- Moi : monsieur Yet.

- Bien...

L'homme entreprit des investigations, passant d'une console à l'autre, puis il stoppa - net - dès que le nom fut inscrit sur l'écran...

- « Yet » avez-vous dit ? J'ai quatre Yet, et... tous sur Selzé-Planète !

- Reditre Yet.

- J'ai un Reditre Yet... Mention : « Décédé ». Ça ne fait pas une éternité mais l'affaire me paraît soldée... Saviez-vous que vous étiez mort ?

- Je m'en doutais un peu.

- Le choc de la nouvelle sera moins brutal. Et... Un parent qui ne vous aurait pas oublié, qui ferait un contrat pour un parent décédé, un parent décédé mais bien en vie...? (C'Am haussa les épaules). Le défunt était-il si détesté qu'aucun parent ne veuille le revoir en chair et en os ?

- Souhaiter le retour d'un spectre...

- Je comprends bien. Et puis, ça ne ferait qu'un contrat. Mais, pour le paiement ?

- Mettez « Viefield ». Cert Viefield.

L'homme recommença à mettre à contribution les mémoires de ses consoles. Cette fois, ses mains devinrent franchement hésitantes. Il recommença l'opération jusqu'à ce que son regard, vidé de toute expression, croise, comme ma mégarde, celui de C'Am...

D'une voix neutre il commenta :

- Je préférerais le Décédé... Comment pouviez-vous espérer m'induire en erreur ? Il y a un astérisque orange. Cet homme a eu affaire avec la Judiciaire, d'où l'orange. Mais, de ça, je m'en moque. Il y a autre chose.

- Quoi donc ?

L'homme se faisait suspicieux et un brin nerveux.

- Il sait pourquoi il veut partir : « on » le cherche.

- « On » ?

C'Am tendit l'oreille et Viefield prit un air détaché...

- Oui : « on » le cherche. L'astérisque orange signifie qu'il a eu quelques démêlées, ici, chez nous. Notez : il n'a pas été le premier et ne sera certainement pas le dernier. Mais... C'est à côté, ce petit rond bleu. Tout le monde, sur Celcius, sait ce que cela veut dire, un petit rond bleu. Et moi - aussi - je le sais : un citoyen a rassemblé un dossier contre ce monsieur, payé une caution, s'est ainsi libéré les mains, et compte bien se soulager des désagréments qu'il lui avait promis.

Viefield ne put se retenir.

- Cert Viefield, c'est moi. Et je ne connais personne qui puisse me tenir rancune.

- Je vais être plus précis, monsieur : vous avez contrarié des gens. Autre détail : suffisamment contrarié pour récolter ce petit rond bleu. Ça change tout !

Viefield précisa aussitôt.

- Souvent les solars soulagent des inquiétudes.

- Cependant, ils ne changeront pas la couleur de ce signe ! (Mais le type s'était ressaisi et réfléchissait intensément. Il conclut.). Si vous dites que les solars...

Il s'était levé et arpentait la pièce lentement. Sa silhouette, voûtée, sous l'emprise d'une intense réflexion, regagna cependant son siège sans hésitation. Sa voix baissa et les phrases se firent courtes.

- Il y aurait bien un moyen... Seulement, voilà, la trace du paiement me contrarie. Ne connaîtriez-vous personne qui puisse escamoter ce nom ? Ou bien : en trouver un autre ? Qui, celui-là, serait dépourvu de ce petit astérisque ? Il me faudra déclarer ce virement.

C'Am intervint :

- Moi, je paierai ; consultez votre console à C'Am.

- Céam ?

- C, apostrophe, Am.

- C, apostrophe, Am ? Que signifie cette particule ? Enfin...

(Il s'affaira de nouveau, et trouva.). Décidément... Encore Selzé. J'ai un C'Am. Un parent du mort, peut-être ? (Il ne poursuit pas plus loin son allusion ironique et s'absorba dans le décryptage de l'écran.). C'Am... Selzé... Une étoile violette. (Il regarda C'Am.). Est-ce vous ? Une étoile violette... Enfin, ça ne me regarde pas, car ça vient d'ailleurs. Bon, ça pourrait marcher pour notre affaire. (Puis une idée lui vint. Elle lui parut logique.). Vous pourriez faire un contrat pour votre ami, non ?

- Ce qui ne réglerait pas mon cas.

- Exact ! Avouez que vous ne simplifiez pas mon travail. Je n'avais pas deviné que votre rêve était si délicat à traiter. Comme... ça le sera de faire appel à ma relation. Les dix pour cent de mon aide vont sombrer dans de pénibles complications, je le redoute.

- Deux allers pour Selzé-Station suffiront.

- Une déconvenue dont je mesure les aléas...

- Faisons simple : quatre millions.

- Ce sera juste. Je prendrai des billets utilitaires, les moins chers. Et exiger du confort à ces prix... En transitant par le Premier Rocher, ça évitera des jours d'attente au tarif plein sur le Second. Soit dit en passant, ce détour estompera l'ombre que provoque les astérisques et... ce petit rond bleu. Avec un peu de chance, vous pourriez même décrocher un contrat provisoire de quelques jours, de quoi préserver vos économies en attendant un départ. Ensuite : le Deuxième Rocher et l'embarquement. Et vogue la galère ! Car c'est de là que l'on plonge dans la Faille. Reste cette navette... Un détail qui se justifiera si vous ne renoncez pas à votre projet.

- Voyons ce détail de suite. Et pas de tarif utilitaire.

- Pas si vite ! Je dois m'assurer de mon ami. Il n'affrètera pas une navette uniquement pour deux clients. Si il est d'accord.

- Cette tiédeur ne correspond pas à vos paroles de tout à l'heure.

- Ça ne se fait pas comme ça, seulement en claquant des doigts ! Je tiens à m'assurer.

- Assurez-vous-en. « Des gens qui paient ».

- C'est à moi que vous paierez, s'il consent à ce service : toute la billetterie passe par nos agences. Le fisc aime la simplicité.

- Et le petit rond bleu ?

- Ce sera plus cher, il faudra gommer cette fâcheuse couleur.

- « Gommer » ?

- Ces gens, que vous avez contrariés, délégueront leur mauvaise humeur à des intermédiaires. Des intermédiaires qui auront des besoins qu'il me faudra satisfaire. Me comprenez-vous ?

- Nous comprenons.

- J'essaie d'arranger votre voyage. Serait-il possible d'entrevoir ces crédits ?

- Des solars. Des grosses coupures.

- Mais encore ?

- Nous ne jouions pas.

C'Am dégagea une liasse ; une apparition qui provoqua une grimace sur la face parcheminée.

- Aïe ! J'avais compris des titres de paiement. Il va me falloir monnayer. (Un tic agita fugitivement sa mâchoire). Enfin... (Il décrocha un téléphone, composa et patienta, perdu dans de sombres combinaisons qu'il explicita)... Les titres sont plus faciles à négocier... Allô ? C'est moi, l'Ange ! Le Jeu prétend que je suis plumé et j'en ai ma claque. Je cherchais un remplaçant. Et voilà que j'en trouve deux, simultanément, qui veulent monter au ciel ! C'est bien le diable, non ? Mais ils débute et tu devras leur faire faire un bout d'essai. Ah, non, pas dans quinze jours ! Depuis le temps que j'attendais. Tu les déposes, ils voient Dieu, et puis basta ! Dans deux heures, aux « marchandises » ? Hein ? Tu y vas fort ! Salut, et à charge de revanche quand même. (Il raccrocha, soucieux). Ça s'est mieux arrangé que prévu, mais il est exigeant... Il a reniflé que c'était urgent, le voyou : deux cent mille, le séjour compris jusqu'au départ sur le Second Rocher. Alors, on en revient à ce que je vous disais au début.

Viefield appréciait les précisions.

- Vous donnez tous les billets, ici, et maintenant ?

- Oui ! Pas d'embrouilles : vous avez les billets en poche et tout est enregistré ici-même. (Il enchaîna, impatient de clore une affaire pouvant lui apporter d'éventuels désagréments.). Donc, c'est monsieur C'Am qui paie ces passages vers Selzé ?

- C'est nous, chacun notre voyage. En voici un...

Après avoir raflé la liasse de C'Am, le bonhomme, appliqué, compta les coupures à une allure digne de celle d'un prestidigitateur. Enfournée d'un geste preste dans son tiroir, il tendit la main en direction de Viefield, rafla la seconde liasse. Les deux liasses, bientôt rangées, il regarda ses clients, l'air interrogateur :

- Et ces contrats ?

C'Am se porta en avant.

- C'est moi qui les ferai, au nom de Yet.

- C'est une idée qui pêchera par ses paradoxes : n'est-Il pas mort ? Un vivant ferait mieux l'affaire. Mon correspondant serait à même, car son activité s'y prête.

- Et, bien sûr, c'est comme si c'était fait, « à condition »... Combien ?

- Il faudra doubler ce transit.

- Quatre cents ?

- Exact. Nous le rédigeons à l'instant. Et nous l'enregistrerons.

- Et ce rond bleu ?

- Il sera décoloré, certains s'y appliqueront. L'illégalité se résume souvent par solars. Des daltoniens de profession, en quelque sorte.

- Et les contrats ?

L'homme sortit deux feuillets métallisés dont il s'assura de la virginité, et les introduisit dans sa console. Il précisa :

- Des contrats dont la date limite prêterait à confusion.
- Pour Selzé Planète ?
- Disons : Selzé-Station.

L'homme jouait franc-jeu : l'écran fit défiler des nouvelles du jour et des informations prouvant que sa console était branchée sur des lignes officielles.

Tout en inscrivant, il commenta le préambule :

- La date de Vieille Terre prête toujours à confusion : ça facilitera l'annulation. Les clauses : « diverses activités ». Monsieur Yet peut faire appel à diverses compétences, n'est-ce pas ? Dès lors que l'on admet qu'il puisse avoir encore besoin de services et abriter quelques brins de désirs ! Accordez-moi quelques minutes...

Le doigté du bonhomme redoubla de rapidité.

Ses genoux, de biais, bloquaient une éventuelle et intempestive ouverture du tiroir. On le sentait, tout d'un bloc, tendu vers cet amas de numéraire. Seules ses mains détenaient encore une autonomie (toute provisoire). Enfin son esprit rassembla les parties de son corps et son regard cessa de bondir du clavier malmené aux mouvements de ses clients : avec la dernière frappe, il désigna l'écran mural, où le texte du contrat - agrandi - prenait comme des allures de Tables Divines.

C'Am et Viefield parcoururent des yeux le début du texte qui... (disparut prématurément !). Le contrat était court, des plus succincts, et parfaitement vague dans ses buts (pour ce qu'ils avaient eu le temps d'en lire, évidemment). Apparemment, il satisfaisait le bonhomme, qui l'agrémenta de considérations tout en poussant le premier exemplaire vers ses deux bizarres clients, avec un naturel vraiment méritoire.

- Voilà ! J'ai fait au plus court ! On ne peut échapper aux formules en usage. Je me charge du reste, c'est normal. Mais, surtout, ne m'envoyez pas d'autres clients, je tiens à mon agence ! Enfin, pour une fois...

Attendant le second feuillet, Viefield en vint à ce qui le tracassait :

- Et, évidemment, il ne vous viendra pas à l'idée de tenir des discours à des gens qui oublieraient qu'ils sont daltoniens de profession...
- Me croirez-vous si je vous assure que ce ne serait pas la première fois qu'un client aurait abusé de ma crédulité ? Ça s'arrangera, surtout si je me confonds en propositions de dédommagement.
- L'erreur est humaine. Il est bien de stigmatiser ce fait à qui l'oublie.
- Tout est donc parfait. Vous serez au quai des navettes, départs pour le Premier Rocher, à six heures - précises -.
- Nous serons : vous et nous. Une collation, ensemble, sera le moindre.
- À cette heure ?
- À cette heure, oui.

(C'Am avait estimé utile de soutenir l'invitation de Viefield : tenir le gars à leur côté était prudent. Une prudence qui n'était pas du goût du type. Mais la stature du Clone, penchée vers lui, fit taire ses récriminations.)

- Bien... Je souffre de ces miasmes qui empestent les relations humaines.

Viefield l'approuva aussitôt :

- Ainsi vous mesurerez notre hâte à partir !

- Il y a un restaurant tout près.

Le bonhomme n'avait pas perdu tout espoir de s'éclipser dans un lieu qui lui était familier ! Viefield lui coupa l'herbe sous le pied :

- La logique voudrait que nous allions autre part.

- Eh bien... allons !

- Votre boîtier en cas d'appel, ne l'oubliez pas ! Et verrouillez votre porte, nous vous en prions : nos pas nous entraîneront plus loin que prévu, c'est à prévoir.

*

Chemin faisant, l'homme s'était installé dans un mutisme têtu et renfrogné. Mais cette attitude ne correspondait pas à sa nature ; il concéda quelques réponses, puis se détendit tout à fait. En fin de repas, le serveur leur présenta un flacon de leich de marque inconnue. Un flacon que l'entreprise Ronaldson n'avait pas embouteillé : « Lumières d'Aurore ». Et, en dessous : « Qualité surfine ». (L'Organisation, elle, ne jouait pas !). Écrit, en tout petit, on discernait : « Nouveaux établissements de la mer S.A. » (Une remarquable écriture, calligraphiée à l'ancienne.). C'Am songea au corps blanc laiteux de Sorale, à ses pleins, à ses déliés... Le parfum du leich laissait un arrière-goût amer et obsédant en bouche. La Mauve ? Ou bien le rire fou ? Fichues questions. Peut-être : les deux !

CHAPITRE 8

Le collègue de jeu et ami du type de l'agence de voyage avait une conception bien personnelle sur la qualité des relations à entretenir avec les survenants : elle ne s'écartait pas d'un mercantilisme militant ! Ses navettes faisaient des allers et retours réguliers, deux fois par jour, entre Celcius-Planète et le Premier Rocher, emmenant et ramenant cinq à six cents passagers visitant le Tore de ce satellite transformé en zoo. C'Am et Viefield s'encastrèrent près de la soute. Il ne leur avait été attribué aucune place. (Peut-être : un avantage de par l'anonymat dont ils bénéficièrent ainsi ?). Ils furent captés dès leur descente de l'engin et enfilèrent une suite de couloirs et d'ascenseurs, suivant les pas pressés d'un gaillard dont la loquacité n'était pas la particularité première. Il les mena dans un bureau où un individu, l'air absent, leur poussa à portée de signatures, deux nouveaux contrats, dûment préparés. Quant au commentaire, il fut lapidaire : « leur hébergement ne pouvait qu'être compensé par un travail assidu et attentif. Ils n'avaient pas le choix. » La situation avait l'avantage de préserver le reliquat de leur trésor ; ils signèrent et s'exécutèrent. Cette défunte année 2892 (année-Celcius) aurait pu se terminer autrement plus mal !

Le Premier Rocher de Celcius, dans les années 2500, avait été le premier satellite équipé pour accueillir les vaisseaux en provenance de la station « Orion ». Les décennies suivantes, par les Failles cette fois, Celcius-Planète voyait arriver ses premiers équipements colonisateurs. Puis les premières usines. Centre et cœur d'un trafic de plus en plus intense, l'exigüité de la station devait se révéler rapidement. L'équipement du Second Rocher fut décidé puis entrepris. Cette fois, la Politique d'Expansion aidant, on avait vu grand et, dans le Tore nouveau, on fit une place pour des agencements où toutes les grandes sociétés et administrations pourraient s'installer. Le second Cadran, en entier, allait englober la totalité de l'Astroport : six quais pour les vaisseaux de ligne, et autant pour les navettes qui le reliaient au Premier Rocher et au sol de la planète. Peu à peu, les installations de l'autre satellite furent remisées. Négligé, il devint progressivement une gigantesque casse, luisante de la ronde lente des carcasses de vaisseaux déchus. Deux siècles plus tard, et probablement pour éliminer un témoin de la Grande Ambition, on transformait les sphères crasseuses du Premier Rocher en un nouveau tore bénéficiant des toutes dernières techniques en matière de reconstitution de biotopes. Puis on y amena toutes sortes d'arbres et d'animaux glanés dans les Mondes Humains (essentiellement en provenance des planètes Nelly, Viélès, Chante Cœur et Selzé). On avait trahit, ce

faisant, une sourde volonté de reléguer définitivement l'ancienne puissance politique de Vieille Terre, et de mettre en exergue la toute nouvelle puissance de Celcius-Système, pourtant déjà sur le déclin depuis plus d'un siècle.

Le labyrinthe artificiel du Premier Rocher, où la gestion de la vie des captifs était automatisée, ne pouvait se priver totalement de l'intervention humaine. Par ailleurs, d'inoffensifs animaux erraient en quasi-liberté ; il fallait donc les repérer et déposer de la nourriture à leur portée. Quant aux fauves réellement dangereux, ceux ramenés surtout de Nelly, l'intervention humaine exigeait une scrupuleuse prudence. (Du fait que la profusion des systèmes de sécurité, l'ambiance portait à se relâcher !). Par contre, les trois quarts du tore étaient un entrelacs de zones végétales et humides où l'on circulait à l'abri de tout incident, avec, pour seul risque, celui de se perdre.

Les visiteurs étaient nombreux et s'attendrissaient sur les créatures peureuses, ou bien, à l'abri d'épaisses vitres, on se faisait de fausses frayeurs sous les charges des sars et des mignons de la Ceinture Centrale marécageuse de Nelly. Pour les premiers : d'énormes bêtes agressives de deux mètres cinquante et plus, armées de dix fois trop de dents pour sectionner une jambe en trois secondes, et d'à peine moins de griffes pour ouvrir, encore plus vite, le premier abdomen humain venu.

On affecta C'Am et Viefield à la recherche et au nourrissage d'une liste d'animaux inconnus, dans un secteur bien précis. C'Am devait y découvrir son premier sri.

Le contrat ne le prévoyait pas, mais on leur attribua généreusement un logement, où maints transitaires, comme eux, avaient laissé quelques souvenirs. Des verrous coincés, des portes disjointes, une console hors d'usage, des meubles branlants, divers distributeurs capricieux précisaient la haute estime en laquelle on les tenait. Leur statut ne possédait qu'un notoire avantage : ils n'étaient que des touristes égarés, réfractaires à quelques paiements, et les purs produits d'une charitable assistance combinée avec un concours de circonstances malencontreux. En fait : des clandestins, taillables et corvéables à merci, et ce, jusqu'au départ d'un vaisseau admettant leurs billets.

À la décharge de l'agence de Celcius-Ville, leurs titres de transport étaient parfaitement valables : quatre jours plus tard, ils furent libérés le jour dit et à l'heure dite. Ils embarquèrent alors pour le Second Rocher, d'où les vaisseaux en partance vers Reychelles s'envolaient. Ils n'avaient pas dépensé un seul solar ; mais C'Am n'avait pu se dépêtrer de l'affection tyrannique d'un sri, de deux kilos à peine.

C'Am devait bien s'avouer qu'il n'avait rien tenté pour décourager le bizarre animal, dont la seule attente, dans la vie, devait être d'avoir guetté sa venue de natif de Selzé pour pouvoir se nicher dans son justaucorps. Un insolite penchant pour un quadrupède originaire de Viélès ! C'Am y avait gagné, ainsi, un nouvel ami. Comme si, en apatrides, ils s'étaient immédiatement reconnus.

Embarqués tous « trois » sur un vaisseau de l'Inter Stellaire Compagnie, Celcius devenait un souvenir. Par contre, le numéro de vol des billets se révéla une calamité : le vaisseau filait à San Séverina-Station directement !

Selzé-Station ne demeura qu'un nom sur une console. L'agence les avait roulés ! Le vaisseau était un cargo, et son commandant un pointilleux à cheval sur les escales prévues : le vaisseau ne quitta pas la Grande Faille.

*

Douze jours passés dans les limbes du Traitement et ils posaient les pieds sur le plastique d'un quai désert d'une station maintenue en survie : « San Séverina-Station ».

Ils devaient y rester cinq mois. Un séjour suffisant pour y prendre des habitudes et mesurer tout ce que pouvait avoir eu de malvenue leur mésaventure : ils avaient dépassé leur but, et étaient piégés - pour longtemps - par le coût prohibitif d'un retour.

Quant à cette station perdue de San Séverina-Station, elle n'était supportée par aucun satellite naturel et, de ce fait, totalement artificielle. Elle revêtait l'apparence d'une roue couverte d'une coupole demi-sphérique d'un kilomètre de diamètre à sa base. Elle ne desservait aucune planète viable, seulement le Nœud Stellaire baptisé du même nom. Deux quais pour les vaisseaux de lignes et, un minuscule atelier de dépannage lui interdisant de traiter les minéraliers, cette station aurait pu être grillée pour quatre-vingt-quinze pour cent des vols. Peut-être lui attribuait-on un hypothétique intérêt pour l'avenir ? (À moins quelle ne fût qu'une justification de transit des subventions des caisses de l'État des Mondes Humains en direction des comptes de l'ISCie !).

En fait, San Séverina n'avait jamais eu le caractère d'une impérative nécessité, sinon à son origine, où elle avait été utilisée, un temps, pour l'exploration de systèmes proches (qui n'avaient révélé aucune source de dividendes de quelque genre que ce fût). Aller plus avant dans le Vide aurait nécessité des voyages de plus d'une année de Vol Libre : une absurdité financière. Mais aussi : une impossibilité pratique définitive, puisqu'il n'y avait plus de Mervelines ⁽²⁾.

Un résumé, dans toute sa sécheresse : San Séverina-Station n'avait plus aucune utilité et son abandon ne pouvait qu'être déjà programmé. Les deux fugitifs avaient dépassé Selzé pour échouer dans un cul-de-sac !

Une existence vaine attendait C'Am et Viefield dans ce décor de gros bourg oublié, où l'arrivée des sondes d'information, éjectées de la Grande Faille tous les jours ou presque, prenait une allure d'événement merveilleux. Mille personnes au grand maximum (les quelques enfants y compris) vivaient là, comme en marge des mondes. Techniciens et administratifs de l'ISCie en nombre restreint, employés de ce qui restait de l'arsenal, étudiants en veine de thèse au rabais, quelques rentiers voulant « paraître » au moindre coût... Des services d'entretien, un dock de stockage, une cantine publique pour les nécessiteux, un Gérant de Station représentant son trust l'ISCie et... l'inévitable prêtre de l'Église du Vide ! Tout ce qu'il fallait pour leur faire comprendre qu'ils étaient coincés là pour des années. Et, probablement, jusqu'à la fin de leurs jours.

C'Am et Viefield avaient vite eu la parfaite conscience de s'engluer sur cette station qui parcourait sa révolution dans le Nœud Stellaire en vingt heures. Une ineptie insigne, cet horaire : aucun monde proche n'était visible, hormis une étoile

²⁾ Mervelines : nom familial (et argotique) donné aux extraterrestres habitant originellement la planète "La Merveilleuse". Espèce androgyne, hermaphrodite, arbitrairement du genre féminin de par leur apparence. Utilisées dans les postes de pilotage en tant -qu'assistance psychologique aux pilotes-, lors des vols en espace Profond.

blafarde ! Les coupoles n'avaient qu'une vue sur le velours noir d'un Vide parsemé de mondes si lointains, si bien que l'esprit, en régression, perdait ses références. Et puis, la logique aurait été de se calquer sur les vingt-quatre heures du temps de Vieille Terre, ce qui aurait, pour un minimum, simplifié la paperasse officielle et déterminé une référence connue.

L'érosion de ce qui restait de leur butin et du pécule Yet reculait Selzé l'Ensoleillée tous les jours un peu plus et, les avait rapprochés d'un local nommé le « Guichet » (parce qu'on y servait des repas une fois par jour). Quant à se loger, San Séverina n'était pas à court d'en offrir puisque les deux tiers de la station étaient abandonnés.

Outre le Guichet, institué pour les égarés ne bénéficiant pas de revenus assurés, existait un Bureau des Contrats où l'on était censé trouver du travail. Étant prise en compte l'intense vie végétative de San Séverina (et l'acharnement de ses résidents à justifier et à conserver la leur), il n'y en avait pas. Hormis à la journée, quelques fois. Tous les jours, néanmoins, entre dix heures et onze heures du matin, ce bureau était un passage obligé. Ils étaient une petite vingtaine à s'y essayer. La plupart des jours en pure perte.

La permanente stérilité de cette démarche journalière usait les élans les mieux trempés ; il devint évident qu'ils ne s'échapperaient pas de San Séverina sans un énergique coup de pouce de leur bonne étoile. Dans cette torpeur, les repas à prix réduits étaient devenus bouchées habituelles, et le reste des journées prétexte à errances dans les venelles quasiment désertes de l'ancien quartier résidentiel, où C'Am et Viefield occupaient un logement. Plus qu'un choix, une nécessité ce Cadran excentré : le sri n'aurait pas supporté les éclats de voix ni les allées et venues d'un local situé près de la Tour des Transports, la zone la plus animée de San Séverina. C'était un animal qu'il fallait baigner de quiétude, sous peine que ses centres de perceptions n'enregistrent le remue-ménage ambiant comme une menace. Pour lui, alors, tout serait devenu confusion, affolement, mobile pour attaque désespérée. S'il l'a croyait menacée, un sri avait tous les arguments pour défendre sa vie : des griffes rétractiles aiguës, des mâchoires aptes à déchiqueter, à arracher, et à mastiquer les écorces d'arbres (dont il faisait son ordinaire sur son monde d'origine), ainsi qu'une vitalité quasi magique. Tout désignait qu'une plus grosse taille en aurait fait un redoutable fauve. Grisâtre, le plus souvent immobile, un sri ne payait pas de mine à première vue. La petite taille de l'animal encourageait à la dérision, mais, en réalité, ajoutées à son extrême vivacité qui l'animait dans ces instants de rage, nanti de ses armes, un sri pouvait se révéler extrêmement dangereux pour un être humain.

Sans conteste, le petit compagnon de C'Am reconnaissait celui qui le portait, bien mieux que celui-ci ne se connaissait lui-même ! Tendresses et compassions, jalousies et contrariétés, le sri était tout à la fois antenne, filtre, loupe, réducteur, amplificateur : un ami dont les humeurs reflétaient celles de celui qui l'avait adopté. Le sri mariait la prudence des mille élans contenus par la défiance et les déceptions, avec les humeurs du facétieux et désenchanté Viefield englobé dans son monde. En fait : la réalisation d'une impossible synthèse, dont la fragile délicatesse de l'équilibre exigeait de n'en rien changer.

Celui de C'Am ne quittait pratiquement pas l'échancrure de sa tunique. S'agrippant des quatre pattes sur le sous-vêtement de tissus poreux, le museau

écailleux pointant, les yeux voilés de leurs paupières translucides, l'animal se fiait à ses sens cachés pour capter son ambiance : vibrations acoustiques, magnétiques, et celles, plus mystérieuses, qu'émettent les êtres vivants.

Ces faits constatés, C'Am avait décidé qu'il était prudent que le sri n'ait pas de promiscuité avec un autre personnage qu'auraient habité l'énervement, la désespérance, la colère, l'amertume, l'excitation, et tous ces facteurs d'instabilité caractérielle. États, tous à la fois, sécrétés par la station, mais dangereusement réunis et amplifiés chez un personnage : le Révérend Père Argar. Ce religieux matérialisait et personnifiait une irrépressible cause d'irritabilité pour le sri et ses amis : il fallait en tenir éloigné l'animal. Second inconvénient : le Révérend Père de l'Église du Vide les pourchassait littéralement. Une Église dont la théologie professait que le « Noyau Galactique » était le « Lieu de Dieu », que les Failles du Continuum espace-temps étaient le plus sûr moyen de l'atteindre, et que le Vide était le siège du « Malin », un endroit où, indubitablement, l'Immonde remportait ses plus faciles victoires. Ainsi qu'une fastidieuse liste de solennels oracles, proclamant recommandations et interdits, répétés à longueur de journée, à satiété.

Limiter la Vie dans la galaxie au minuscule espace occupé par les humains était déjà des plus réducteur, et tout physicien aurait battu en brèche ces assertions, incompatibles avec le plus simplet des calculs de probabilités ; mais l'apostolat de l'Église coïncidait avec les calculs de l'Inter Stellaire Compagnie, et c'était là un argument, sinon logique, du moins de poids : le Noyau n'hébergeait qu'un seul dieu, et ce dieu avait rejeté le diable dans le vide stellaire. Pour C'Am et Viefield (et quelques autres), la pesante évidence était que le Malin avait quitté son ténébreux domaine du Néant depuis longtemps, pour un abri bien plus douillet : les Mondes Humains, et que Selzé et Celcius figuraient en bonne place dans « ses » lieux de prédilection. Quant à opposer cet argument au Révérend, il déchaînait immanquablement les foudres du saint homme, exacerbant ainsi son prosélytisme inhérent : « L'Humain n'avait été créé que pour suivre les Failles et Le connaître, tout le reste n'étant que retards, tergiversations, impiété, ou agnosticisme déguisé ».

La Grande Expansion - stoppée - ne pouvait être que l'œuvre du Malin. Et non le manque de rentabilité comme le susurraient quelques esprits forts de l'Institut Scientifique des Mondes Humains. L'Église avait reçu la bénédiction de l'ISCie trois siècles auparavant et, les mécréants n'avaient qu'à bien se tenir. Détail désagréable à l'échelle humaine : un Révérend était tenu de réaliser un pèlerinage aux Confins, au moins une fois dans sa vie. Et il était de bon ton qu'il y emmenât des novices nouvellement convertis. Argar était dans cette période, cruciale pour son cheminement, et s'était mis en tête que le Clone et son ami seraient des recrues de choix. C'était, pour les deux présumées brebis et leur sri, tout à fait regrettable. Et même : résolument pénible.

Cet assaut permanent gâchait leurs journées : les Confins commençaient au-delà de Reychelles, et Reychelles se situait à l'exact opposé de Selzé ! Il n'aurait pas manqué de recrues plus malléables pour le Révérend, mais il aimait s'allouer des tâches dignes de « Lui », et l'opiniâtre résistance des deux vagabonds renforçait, d'autant, son dévolu. (Par ailleurs, revenir vers Selzé aurait satisfait bien mieux, espoir pour l'un, et nostalgie pour l'autre.).

Pour qui n'avait pas de carte de paiement dûment estampillée par la console du Gérant (et il n'y avait aucune économie parallèle possible sur San Séverina), la station n'offrait guère d'endroits pour se préserver des assiduités du Père Argar de la Grande Voie ; aussi C'Am comptait-il sur le dévouement de son ami Viefield pour occuper le religieux et lui permettre de s'esquiver régulièrement avec le sri. Il fallait bien que l'un des deux se sacrifiât pour tenir compagnie à cet homme de robe horripilant. Viefield était un saint homme, assurément : l'animal aurait ressenti la tension engendrée par cette présence et se serait énervé dans les deux minutes.

Et l'on s'appliquait à ne pas énerver un sri. Tout comme on s'évertuait de le laisser divaguer - au minimum - une heure par jour. Et si le lieu était désert, il n'en était que visiblement plus heureux. Et si ce lieu recelait quelques arbres, ce ne pouvait être, pour l'animal, qu'un avant-goût de la félicité. Ou une bien maigre consolation d'avoir été enlevé de son territoire d'origine !

San Séverina, au temps de la Grande Expansion, avait vu passer des foules, dont la houle allait butter sur les Confins pendant des décennies ; la station, alors, était si dynamique, qu'on l'avait dotée d'un quartier entier, pas loin d'un hectare, où immeubles bas, squares et parcs, s'enchevêtraient. Des cours, des passages, des escaliers, permettaient de s'y déplacer. Tout était, maintenant, à l'abandon. Dans ce dédale encore coquet, régnaient, à présent, la solitude, l'inutile et le dérisoire. Il n'y avait pas vingt habitants dans cette zone, Viefield et C'Am compris. Parier que le sri était le plus heureux des trois dans cette nouvelle vie ne requérait aucune prise de risque et n'exigeait aucune témérité : l'animal avait pris possession, depuis plus de quatre mois, de ce labyrinthe, et l'en priver, ne serait-ce qu'une journée, l'aurait à coup sûr perturbé tant l'habitude était prise.

Comme toutes les fins d'après-midi, C'Am s'adonna à la journalière cérémonie en ouvrant sa tunique. Les pattes griffues du sri, comme à l'habitude, se cramponnèrent au gilet. Le clone les libéra, patiemment, une à une. Le sri, en confiance, laissa faire l'humain en s'appuyant sur l'avant-bras, puis sauta à terre, et resta prostré comme après un long effort (un des comportements favoris du petit rongeur). Les deux kilogrammes pouvaient rester tapis, ainsi, pendant des heures, sans autre mouvement que celui de ses yeux fureteurs mémorisant les abords, centimètre carré par centimètre carré. Ce n'était pas un être apathique : le sri était prudent de nature et, placée hors de son biotope, la bête était circonspecte et s'y entendait à étudier son environnement avec une méticulosité consommée. Seulement après, elle oserait se livrer à ses facéties débridées : départs de course fulgurants, arrêts stupéfiants, culbutes joyeuses, étirements voluptueux.

C'Am revint à son banc et observa le museau de peau écaillée, toujours posé sur le sol. Les yeux indépendants allaient et venaient, ne se jumelant que pour résoudre quelque obscur problème. Le champ de vision d'un sri couvrait, sans bouger la tête, plus de deux cent quarante degrés. Hors de cet angle, la tête tournait, et la vision totale ne se réalisait que lorsque le problème méritait une réponse plus élaborée. Spectacle curieux que ces yeux voilés cherchant la périphérie. Spectacle attendrissant, quand les yeux se polarisaient sur l'homme.

Comme tous les autres jours, l'humain fondit, et observa les oreilles curieusement déchiquetées : la bête n'avait rien d'un félin, malgré sa vivacité. Elle n'avait rien de flatteur pour qui en possédait un, mais le devoir de le promener se

compensait royalement par le regard de l'animal qui se posait sur vous en quête d'éternelle tendresse.

Aucune certitude cependant sur ce que cachait ce complexe petit cerveau, outre ses capacités à enregistrer plusieurs gammes de sons et, simultanément, des images différentes.

Peut-être, simplement, l'irréductible besoin de ne pas être seul, tout comme lui-même ! C'Am cessa de fixer les petits yeux aux reflets étranges et grimaça sous le poids de toutes ces semaines passées. Regarder le sri n'améliorerait pas leur situation, à moins de décrocher, enfin, un contrat substantiel. Espoir quasiment utopique ! Suivre les égarés de San Séverina ne les éloignerait pas des distributions charitables.

Charitables ? Non ! Le Gérant de la Station avait des consignes pour se préserver des explosions sociales et des sabotages toujours possibles. Réconforter les désespérés était un placement sûr !

Dès que le sri aurait calmé son trop-plein d'énergie... À la seconde, il venait de bondir et déboulait droit vers un arbre à cinq mètres. Il y rongerait quelques feuilles, puis quelques parcelles d'écorce. Plusieurs troncs en présentaient des traces.

C'Am pensa qu'il lui faudrait emmener la bestiole ailleurs ces prochains jours ; il y en avait une quinzaine de ces parcs, quelques-uns bien cachés dans quelques recoins perdus. Et puis, changer de décor était un impératif : l'esprit se lassait, et la désespérance empilait les habitudes comme si elles avaient dû durer l'éternité.

Un petit balcon surplombait à une dizaine de mètres ; C'Am repéra la présence humaine accoudée, comme si un sixième sens l'en avait averti. (Étonnant qu'il n'ait pas remarqué plus tôt cette baie ouverte, alors que toutes les façades affichaient une absence d'occupants !).

Il avait une très bonne vue et, distinguait, maintenant, le buste d'une femme appuyé sur une rambarde. Apparition sinistre, ou cocasse, c'était selon. Un goût plus que douteux dans le choix du maquillage et de la coiffure, et, pour ce qu'il en voyait, de l'habillement...

Mais Celcius avait saturé sa capacité à être surpris. C'Am se leva, tourna le dos, contourna le banc, et repartit dans l'autre sens, prenant soin de diriger son regard dans une autre direction, affectant d'être perdu dans ses rêveries. Peu de risques d'être interpellé : l'ambiance ne rendait pas causant sur la station. Et puis, même une formule de politesse l'aurait outragé s'il se fiait à ce que son regard avait entr'aperçu !

Il n'y avait rien à attendre de ce clown au féminin, en tout cas. Mi-flânant, mi-trainant le pas, il veilla néanmoins à s'éloigner. Il avait une bonne « excuse » : le sri dégringolait d'un arbre pour en escalader un autre. Aux mouvements trop vifs pour que l'œil parvienne à les saisir, le petit cataclysme grisâtre se projeta le long d'un tronc voisin, disparut dans les branches.

Il sembla à C'Am qu'il partageait pleinement ce furtif bonheur. Le sri reviendrait, comme à l'accoutumée, au premier rappel.

Le charme de l'instant explosait encore, comme à retardement, quand une voix se fit entendre. (Le « clown » !).

*

- Venez-vous tous les jours ?

C'Am pivota. Le crissement de ses semelles dans le sable accrédita un peu plus la réalité de l'instant. Il ne pouvait plus éviter l'apparition.

La femme qui le hélait paraissait surgie d'un de ces hologrammes publicitaires « combinés » aperçus à Celcius-Ville. Ces sujets horribles qui, sous prétexte de rentabiliser la dépense, englobaient plusieurs publicités différentes. C'Am avait encore en mémoire cette virtualité qui promouvait, en vrac, implants de cheveux moirés, sous-vêtements affriolants, tout en tenant d'une main un lourd nécessaire d'entretien, et, de l'autre, une liste de débouchés permis par certains diplômés d'une université de Chante Cœur. (Quelque chose dans ce genre, cela avait été si rapide !).

Rien de plus élastiques que les limites du grotesque : la femme qu'il avait, en face de lui, à quelques mètres, avait eu autant de malchances que de bonnes intentions, et le résultat de son accoutrement portait soit à la pitié, soit au rire.

C'Am s'évertua à laisser deviner ni l'un ni l'autre et répondit :

- Je viens tous les jours, en fin de journée...
- De « journée » ? Votre étoile possède un cycle de vingt heures !
- Mais nous effectuons officiellement la conversion avec l'heure de Vieille Terre comme...
- Comme moi. C'est ce que vous vouliez dire ?
- J'ai pensé... Si vous n'étiez pas là ces derniers jours...
- Et vous avez eu raison : je suis arrivée hier, venant de Celcius !
- Venir loger dans ce recoin de San Séverina...
- Cela favorisera la réflexion !

C'Am se garda bien d'entretenir l'échange par quelque supposition dite à voix haute. Quel genre de femme pouvait bien avoir affaires sur San Séverina-Station ? Une artiste ? Une scientifique venue vérifier des installations ? Une jeune fille de bonne famille en rupture d'Enchères d'Alliance ?

Implants violets dans des cheveux noirs coupés courts... Cette pierre grise, implantée dans la joue, telle une mauvaise verrue... Et cette broche dorée, censée retenir le bâillement d'une tunique d'un jaune-orange pisseux... La réponse résidait dans cette dernière supposition : une jeune fille en proie à des déboires psychologiquement insurmontables.

Il fallait, avant tout, éviter toute allusion et demeurer sur une prudente réserve...

- En ce cas, une retraite adéquate.
- Non pas une retraite : quelques jours !
- Une journée ou bien une année, ce lieu n'en sera que mieux oublié lorsque vous l'aurez quitté.
- J'ai remarqué ! Le Gérant pourrait faire des efforts.
- Chaque jour qui passe voit cette station se dégrader.
- J'en suis convaincue, aussi je ne resterai que le minimum de temps.
- Le temps de réfléchir...
- Je suis Assistante de Conseillère. Elle dort en ce moment même. Et vous ?
- Je promène mon sri.
- Ce n'est pas là un contrat bien productif !
- Même pas un contrat du tout.
- Donc : cet animal serait à vous ?

- Il est à moi.
- Rien qui puisse pallier des dépenses. À moins qu'il n'anime des spectacles ?
- Il ne joue que pour lui et pour moi. Vous serez la seule spectatrice qu'il aura, de toujours, connue.
- Peu rémunérateur...
- Je lui pardonne, il est si bon comédien qu'il me fait croire que je suis son dieu. Mais j'ai besoin de lui bien plus que je ne lui en laisse accroire.
- Je comprends que des revenus vous feraient défaut ?
- Sur San Séverina...
- Alors pourquoi venir ici sans perspectives précises ?
- Se demander si des perspectives existent quelque part serait déjà un débat en soi... ou une hypothèse de départ absurde.
- Êtes-vous ici depuis si longtemps ?
- Bientôt cinq mois pleins.
- Ce que je subodore me terrifie : je ne saurais rester plus de quarante-huit heures sans contrat !
- L'apanage de cette Station n'en est pas un, c'est fait courant.
- Oui, bien sûr... Mais moi je compte gravir tous mes échelons pour ne pas en arriver là ! Asseoir ma situation est mon principal souci.
- Étudiante, alors...

C'Am évita tout étonnement. (C'était donc une fille de famille à qui l'on avait financé une escapade sur San Séverina. Un caprice coûteux !).

- Assistante de quatrième échelon chez une Conseillère en Humanité de très grand renommée : Dame Sigri Wer !

(C'Am serra les lèvres pour ne pas s'exclamer... De ces Conseillers qui faisaient pluie et beau temps dans les différends ?! Il prit un air détaché.).

- Une Conseillère sur San Séverina ?
- Il y a des conflits d'intérêts partout et Dame Sigri Wer accepte les affaires qui mettent en valeur son cabinet !
- Et qu'est-ce qui pourrait bien mettre en valeur un cabinet de si grande renommée sur San Séverina ?
- Secret professionnel ! J'aiderai Dame Wer pour un procès fictif. (Elle prit un air plein de modestie.). Je ne suis qu'une Assistante de Quatrième échelon et ce n'est qu'un Procès Attendu.

- Je ne suis pas familiarisé...

- Ha ? Je vous explique : deux Parties sont en conflit, une Procédure Judiciaire est en cours, mais, avant le procès définitif officiel, les deux Parties peuvent s'essayer dans un Procès Attendu, où tous les arguments ont égale valeur. Si une des deux Parties s'aperçoit de ses risques de perdre le procès définitif, elle en fait l'économie et se range aux décisions de la Conseillère qui a construit ce Procès Attendu. Ce qui lui coûtera moins cher !

Une étincelle venait de crépiter dans la mémoire de C'Am : « les bagages du hangar », à l'Astroport de Selzé... Et cet insupportable voyageur. Ces bagages de « Conseiller », et ce passager, dont le nom lui échappait présentement.

Mais, même sans être au fait de toutes les arcanes de cette charge, il ne pouvait, décevant, laisser présenter une profession si pleine de maléfices avec un si parfait aplomb. Et lesté d'une si bonne conscience ! (Ça : non !).

- Il est des fois où un Conseiller se range au côté d'une partie en ignorant l'autre !
- Les attentions d'une Conseillère vont en priorité à qui s'est soucié d'elle, et non pas à qui l'a sous-estimée. Ou pire : qui a voulu l'ignorer !
- C'est une façon de voir qui motive sa venue en secret ?
- Cette audience sera affichée dans quelques jours quand Dame Wer aura étudié l'affaire.
- Affichée ?
- L'audience est publique ! Des magistrats et des notables côtoieront le Vulgaire. Les salles sont toujours bondées pour Dame Wer ! Peut-être m'autorisera-t-elle à présenter les Conclusions aux Parties. (Elle appuyait sur les mots qui provoquaient un grand respect de sa part, et vivait, par avance, le « Grand Événement »). Car je dois préparer mon Cinquième Échelon !
- Combien en tout ?
- D'échelons ? Douze ! Un échelon Dix -chez Dame Wer- est rarissime. C'est déjà la réussite ! Aussi, je travaille durement. Aujourd'hui, notre échange ne pourra se prolonger au-delà de ces instants.

C'Am aurait pu se comporter en goujat et pousser un soupir de soulagement aussi bruyant que désobligeant. Mais sa curiosité avait été piégée. Et dire à cette jeune femme combien elle était moche - et définitivement ridicule - l'aurait désobligé à ses propres yeux, même si son arrivée se conjugait fâcheusement avec un cabinet de Conseiller en Humanité. D'autant que si elle avait eu le moindre goût pour sa présentation elle ne se serait pas montrée plus laide que d'autres !

Et puis, un si mauvais goût pouvait trouver des justifications dans une promiscuité avec cette Conseillère en Humanité. Wer... « Conseillère en Humanité ». C'Am lui donnait, d'emblée, une apparence et une activité de mygale. À ses yeux, son Assistante ne pouvait qu'avoir des excuses. (N'aurait été que celle, unique, de vouloir prendre congé !).

Il crut amener une fin à cette conversation :

- Ainsi, nous ne nous reverrons pas.
- Il n'y aura pas de vaisseau à la fin du procès, une venue serait un hasard bien imprévu. Et ranger le dossier ne prendra pas des semaines.

C'Am hésita sur l'interprétation à donner à ces mots. Il se risqua à une banalité :

- Peut-être étudier encore une fois, avant de clore...
- C'est préférable pour gagner des échelons !

La jeune femme, de seconde en seconde, gagnait en assurance. Sa voix, au début presque timide, augmentait en volubilité. Le ton devint avide d'espoirs, qu'elle seule savait, puis vira à l'espiègle.

... Votre sri, monsieur, vous en voudrait de ne pas le ramener en ce lieu ! Le vaisseau se fera attendre une ou deux semaines, je le pense.

- La perspective d'un contrat pourrait seule infléchir une décision.
- Quelle décision ?

- Les promesses exigent d'être tenues, si j'obtenais un contrat mon temps ne m'appartiendrait plus.

- Sans doute ! Oh, mais vous en concluez un de contrat, monsieur ! Ce procès est public, vous viendrez n'est-ce pas ? (La voix chuta dans l'humble, frôla l'amertume, se perdit en sentiments incertains, pour ressurgir et s'affirmer, pleine d'autorité). Et ne désespérez pas votre sri !

(À l'évidence elle retardait la minute de son départ, et ses pensées ne savaient où donner de la tête...)

... Ce contrat, j'en rédigerai les termes ! Laissez-moi ces quelques jours. Et puis, adressez une caresse à cette petite bête. Dame Wer va se réveiller. (Elle ouvrit la bouche et... resta muette. Elle ébaucha un geste de la main, reprit encore sa respiration, se jeta à l'eau...).

Mon nom est Ételle ! Assistante de Quatrième Echelon : Nise Ételle. L'oubliez-vous ?

- J'ai une bonne mémoire.

- Et vous ?

- Moi ?

- Votre nom ?

- C'Am.

- C'Am !

- Oui, C'Am.

- Alors... meilleure journée, monsieur C'Am !

(Elle était songeuse. Elle répéta...). C'Am. (Puis dut se souvenir que le temps passait et s'affola.). Je me sauve, Dame Wer ne plaisante pas !

Elle esquissa la décision de rester à son balcon ; se ravisa ; puis tourna les talons comme terrorisée de sa témérité.

C'Am crut l'entendre prononcer encore une fois le mot « contrat » avant de disparaître. (Mais il ne l'aurait pas juré.). Fuir San Séverina tournait à l'obsession ! Mais comment l'envisager sans travail.

Il chassa cette éventualité de contrat et rappela le sri : Viefield, empêtré dans le filet du Révérend, devait trouver le temps long !

*

Père Argar de la Grande Voie, en bon révérend qu'il était, se devait de décourager tout un chacun de tout retour en direction de Celcius. Ou de Chante-Cœur, ou d'Orion. Vieille Terre, dont la position était loin d'une Faille, posait un insoluble et controversé problème aux théologiens de l'Église. Et, s'il lui était conseillé d'aller - le plus avant possible - vers le Noyau, ce faisant, il pouvait composer sur le fait de s'attarder en chemin en convertissant des nouvelles brebis. Son séjour sur San Séverina-Station, donc, n'entraînait pas dans l'amas des péchés rédhibitoires. Heureux hasard : il y trouvait logis, couvert, et notoriété. L'État des Mondes ne voyait pas d'un mauvais œil la doctrine de l'Église, ne désespérant pas de son utilité pour le jour où la politique de Colonisation redeviendrait la règle. Mais, en cette année, l'ISCie n'était pas prête (si, quelque fois, elle devait le redevenir un jour). L'Institut lui mettait encore des bâtons dans les roues en invoquant le fait qu'il n'y avait pas de mondes

vraisemblablement viables à moins de cent quarante-six années-lumière. Même par la Faille, cela représentait des voyages de quelques dizaines d'années. Et encore, aurait-il fallu que ce monde fût exploitable à coup sûr ! Le discours de l'Église faisait donc ricaner l'Institut, mais il se servait de ses élucubrations comme argument pour rejeter tout programme d'exploration nouvelle nécessitant un éloignement -si limité soit-il- hors d'une faille (le « Vide », là où la Relativité Générale reprenait tous ses droits).

Père Argar bénéficiait de toutes les mansuétudes : l'Institut ne souhaitait pas heurter l'Inter de front, et l'Inter cajolait l'Église. En toute impudence, la conscience en paix, le Révérend jouait sur tous les tableaux et menait une existence qui eût pu faire de nombreux jaloux, si ce n'avait été ce fameux pèlerinage aux Confins qui « refroidissait » les velléitaires. Et pour cause : Reychelles était devenu le Bout du monde !

Si le Révérend se devait à ce départ, il s'y entendait à le faire savoir avec toute la publicité que l'événement le permettait. Mais les mois ayant passé, et les conversions restées inexistantes (Reychelles faisait figure de cul-de-sac), le Père n'en devenait que plus acharné. D'autant qu'il se disait que San Séverina avait, en regard, des allures d'Eldorado, et que ce bruit avait touché les plus incultes. Argar, néanmoins, supputait que le temps travaillait pour lui, à condition que ce C'Am et que ce Viefield ne décrochent pas un contrat qui leur permette de faire durer leurs économies encore plus longtemps. Encore que le fait que deux personnes, qui plus est de mondes différents, soient solidaires à ce point, perturbait passablement ses pensées. Argar surveillait donc la moindre conversation, la moindre attitude de ses proies, et rendait des visites obligées, tous les jours, au bureau des offres de contrats, pour le cas où il eût fallu décourager quelque futur employeur : la première des précautions ! Ensuite, hé bien, de C'Am ou de Cert Viefield, il lui fallait en séduire un des deux : un préalable.

Pour ce faire, Argar comptait sur ses argumentations et un permanent acharnement. Le Révérend utilisait les mots : « conviction », « pallier les urgences », « sacerdoce », et bien d'autres tels que « prévoyance » ou « distinction ». Encore lui étaient-ils redevables « de retarder son départ pour eux » ! Mais, comment faire pour déjouer le piège lorsque les deux hommes se séparaient ? Argar connaissait l'existence du sri et les besoins physiques de l'animal mais... il connaissait aussi l'origine du Clone de Selzé et sa qualité de Concessionnaire : réellement une recrue de choix à emmener à Reychelles ! Viefield, venant des basses et incertaines couches populaires de Celcius, était vraisemblablement plus vulnérable que son ami, le révérend ne le perdait que rarement de plus d'un pas.

Celcius... Argar qualifiait ce monde de Cloaque Décadent, un lieu où rien ne savait être fait sans solars. Un lieu réfractaire à la Foi.

Mais depuis tous ces mois, sans le moindre solar frais, la situation pécuniaire de ces deux laïcs n'avait pu que mûrir. Un axe d'attaque, construit patiemment, qui fraierait le chemin à la persuasion et ferait basculer la situation. Le moment était peut-être venu. Argar intégra ce paramètre, se ravisa, puis revint tout contre Viefield. Il reposa sa main ferme sur l'épaule du natif de Celcius pour lui enlever toute latitude de s'écarter de lui et, compta bien poursuivre la dialectique jusqu'à son terme.

L'ami de C'Am était de la même taille que lui, Argar, tentateur, se rapprocha encore, certain de son fait :

- L'Église se bat pour l'égalité, depuis des siècles ! Certains n'ont pas encore les moyens de se payer des implants. Mais Elle montre l'exemple et le Contrat de l'Onction vous permettra une chevelure à votre convenance. On fait de très belles parures, à présent. Interchangeables...
- « Si »... Si je deviens Novice. « Si »...
- L'Église connaît toute l'importance de l'apparence de chacun vis-à-vis des autres. Bien sûr, Elle n'admet pas les implants de bijoux coûteux et voyants, mais les biens terrestres sont multiples et certains retiendront votre attention.
- Et tout serait formulé dans les contrats ?
- Tout ! Absolument tout ! L'Église n'a rien à cacher.
- Même pas de ce qu'Elle fait de ses Novices, frais convertis, coincés sur Reychelles-Station ?
- Chaque prêtre porte sa croix ! Mais les contrats ne vous feront pas défaut pour revenir porter la Parole. Sur place, vous bénéficierez du prestige, et votre notoriété sera à la mesure de vos efforts ; ce qui est loin d'être le cas pour tous, croyez-moi !
- Sans peine. Néanmoins...
- Les « néanmoins » sont toujours lourds de peines, de maladies non soignées, de désespérante solitude.
- Je sais.
- Vous savez et vous hésitez encore !
- Je ne désespère pas de trouver un contrat.
- Je vous en offre un !
- Pourquoi vous obstinez-vous de me voir en Novice ? Ce ne sont pas les gens qui manquent ici !
- Des illettrés. Des fainéants sans Foi qui ne songent qu'à amasser des solars ! Que ferait l'Église de ces bas envieux ? Et quel sera le devenir de l'Homme, sans Sa Voie la plus grandiose, servie par les plus méritants ?!
- Je pensais que les failles...
- Les failles ne sont que la forme temporelle et matérielle mise à la portée des humains que nous sommes : des formes tangibles que nous nous devons de transcender. Dieu nous y aide. La Foi est le chemin unique qui mène à Lui.
- Et après Reychelles ?
- Les humains sont fragiles et les meilleurs d'entre nous franchiront les Confins de Reychelles, comme d'autres ont franchi, jadis, les Confins de Celcius ! Le Chemin de la Croix est sans repos ; seul Dieu en fixera le terme quand nous aurons atteint le Noyau à force de souffrances et de sacrifices.
- Charmante perspective !
- Ne blasphémez pas, c'est là un piètre subterfuge utilisé par l'Humain pour se voiler de Sa Lumière. Alors que son âme aspire au Feu Divin !
- Aucun vaisseau ne dépasse plus Reychelles.
- Ils se fourvoient en flirtant avec le Malin : il est normal que Dieu, pour un temps, ait brandi ses interdits.
- Je ne comprends pas...?
- La Voie se poursuit bien au-delà, mais l'Homme a voulu tout de même prendre d'autres chemins. Il s'est égaré dans ces néants ténébreux ! La sagesse aura prévalu.

Les entreprises humaines naissent des labeurs obscurs et des erreurs, des avancées, des fourvoiements...

- C'est-à-dire ? L'Inter Stellaire Compagnie : un labeur «obscur » ?
- Ne vous fiez pas aux frontons, au décorum, aux parades des puissants. La Foi illumine en priorité l'œuvre du dernier des ouvriers - apparemment - impuissant et sans gloire. En ce moment même, j'en suis convaincu, mille mains construisent la Grande Oeuvre. Elle se réalise !
- Ah ?
- L'Inter Stellaire Compagnie s'apprête à reprendre sa marche en avant et à retrouver Son Chemin.
- L'ISCie offrirait des contrats ?
- Cet appât du solar ! Si vous saviez les amertumes que l'on m'a confessées à ce sujet. Je dis que l'on se prépare à tout moment pour reprendre notre marche en avant. Travail et Foi : les Mondes Humains ne sauraient renoncer, même s'ils se commettent parfois.
- Cette marche en avant ne serait pas totalement désintéressée...
- L'êtes-vous ?
- Certes pas ! Mais cela tient probablement au prénom que l'on m'a confié à ma naissance.
- Ces contrats de l'Église ne seraient-ils pas un réconfort pour les infirmes que nous sommes tous ? Une aide pour avancer ? Mais, vous, vous allez dans une route contraire à votre Foi profonde, il est de mon devoir de vous conduire vers la Lumière.
- Vers Reychelles...
- Par Dieu ! Comment pourrais-je vous conseiller d'affronter le Péchés des Mondes sans les armes que procure la Foi ? Comment pourrais-je précipiter votre perte sans remords à venir ? Lorsque vous porterez la Bure, il en ira tout autrement, je sais que vous saurez vaincre !
- Pourquoi les solars ne seraient-ils pas l'œuvre de Dieu ?
- Tout est œuvre, mais tout peut devenir fascination ! Ce qui n'était que tolérance de Dieu est devenu arme du Malin. Un témoignage de l'aveuglement humain, rien de plus. Et rien de moins !
- L'ISCie serait en grand péché, alors ?
- Pourquoi suggérer une différence entre le directeur de l'ISCie et votre, croyez-vous, modeste personne ? La Bure confirme l'Égalité entre tous et toutes.
- Nous attarder à ce discours enrichissant me fera manquer la distribution de biens matériels dont mon estomac me rappelle la carence.
- Votre ami est-il si occupé qu'il prenne le risque de manquer un repas ?
- Nous nous sommes donnés rendez-vous au Guichet.
- Ce sri est bien la preuve que la Grâce ne touche que l'humain.
- Ha bon ?
- Sa présence prive votre ami de ces rais de clarté que je tente de vous dispenser.
- Je passerai la soirée à lui transmettre vos paroles, mon Père.
- Car vous vous obstinez à ne pas fréquenter le Dortoir, et à vous tenir à l'écart dans ce quartier excentré !
- Trouver deux places libres dans le Dortoir était hasardeux...

- Des places sont vacantes, il ne tiendrait qu'à vous ! Je pense souper avec le Gérant ce soir, et, s'il m'honore de sa table, je pourrais lui en parler. Vous profiteriez avec les autres de mon Prêche du soir !
- Vous soupez avec le Gérant de la Station ?
- S'il me fait l'honneur. Sinon, un modeste en-cas me satisfera.
- Peut-être pourrais-je convaincre mon ami de nous rendre à ce Prêche.
- Je vous accompagne au Guichet, c'est bien là la seule action dont je puisse décider ! (Il reprit le bras de Viefield qui, bien que réticent, ne put se soustraire). Votre scepticisme m'est sympathique, il me prouve le souci que vous avez de votre avenir !
- Mes lendemains m'inquiètent, effectivement.
- Comment ne le devinerais-je pas !

Il tenait fermement son bras ; Viefield s'abandonna. Ce Révérend collant ne le quitterait que si la table du Gérant s'affirmait. Quelques minutes à le supporter. C'Am devait être sur le chemin du retour (sinon sur le chemin de Dieu !). N'empêche, curieuse coïncidence : deux mois sans le moindre contrat et, ce religieux qui rôdait sans cesse autour d'eux.

*

Parvenus devant le hall du Guichet, le Père Argar interrompit ses diatribes destinées à saper les espoirs du compagnon du Clone. (Les consoles publiques ne diffusaient plus aucune offre de travail au-delà de dix-huit heures !). L'invitation du Gérant dans la poche de sa bure, Argar relâcha Viefield et le regarda s'éloigner avant de changer lui-même de direction. Quelques moments compensant son ascétisme diurne, obligatoire en cette période précédant le Grand Départ...

Le Bâtiment de la Gérance jouxtait la Tour des Transports, dont l'activité périlclitait un peu plus tous les mois : l'Église peinait à entretenir la Flamme depuis le grand reflux. Les temps avaient changé et les contrats offerts par l'Église devenaient chiches au regard des anciens. C'est sur ces pensées génératrices de soucis que le Révérend gagna l'entrée du bloc réservé à la demeure des Gérants de l'ISCie sur San Séverina. Un portier, vêtu d'un uniforme un peu trop grand, ébaucha une révérence maladroite (le Gérant puisait ses contrats dans les rebuts de la station !) ; Argar lui concéda son salut par un petit geste apaisant, traversa le hall illuminé où quelques groupes devisaient à voix discrètes, et porta sa présence dans le groupe le plus proche.

Il se disait et se confirmait que la soirée serait exceptionnellement attrayante par la venue annoncée et inouïe d'une Conseillère en Humanité tenant Grand Cabinet sur Celcius-Tore. Bien difficile de ne pas se passionner pour une telle nouvelle et... sur les noms des Parties qui y avaient eu recours ! Car on ne venait pas en villégiature sur une station aussi déshéritée que San Séverina, un conflit judiciaire présidait à ce déplacement, et promettait, donc, une animation bienvenue.

Mais, cette conversation n'amenant aucune précision, Argar s'en écarta, et choisit de dériver jusqu'à l'entrée d'un petit Salon de la Réception. Il regretta son arrivée trop directe : trois personnes, isolées des autres, occupant une banquette et deux fauteuils, y parlaient à voix basses. Elles ne relevèrent pas la tête. Incapable d'entendre ce qui se disait à cette distance, Argar battit en retraite et regagna la salle. Il s'intégra à un autre groupe qui manifesta un peu plus de considération à son endroit.

L'Économiste du Guichet était là, avec, pour le premier : un employé des Transports... Et, pour le second : un maître-ouvrier des ateliers. Une jeune femme était présente, également. Argar situa cette jeune personne comme étant une doctoresse préposée au service sanitaire. (Puis... qu'il ne situa nulle part : il ne l'avait jamais vue !).

L'idée l'effleura qu'elle pouvait fort bien être débarquée de ce vaisseau passé l'avant-veille (?). Une bien curieuse personne. Dix-huit ans lui auraient sied aussi bien que trente-cinq. (Ou quarante...?). Le Révérend l'observa, perplexe. Simple matière à curiosité : à quarante ans il n'entretenait aucune illusion sur son pouvoir de séduction. Et puis, l'Église ne voyait pas d'un bon œil le mariage d'un de ses Prêtres. Le Père avait donc joints économie et prestige en évitant toute Alliance de Mariage avec le sexe opposé (toujours coûteuse, aussi bien dans ses prémices que dans ses prolongements !). Ainsi, il y avait gagné l'auréole de l'homme refusant les faiblesses, et, inmanquablement, la sympathie des désabusés, des désargentés et des affligés.

Argar ralentit son pas, s'attarda, tendit l'oreille...

La conversation tournait sur la perspective d'un procès, dont il dut attendre, plusieurs minutes, de connaître les noms des protagonistes. Le Gérant et... (Argar crut avoir mal compris !) « un Capitaine Commandant Pilote ».

Mais la jeune personne, délibérément, en ignorant l'autre Parti, ramenait la conversation sur le Gérant et son entourage technique.

Argar prit son mal en patience et en fut bientôt récompensé : « un Capitaine Commandant » de vaisseau, un certain Steve Vering.

Argar se passionna : Gérant d'une station appartenant à l'ISCie, contre Commandant-Pilote en contrat de l'ISCie. (Un conflit promettant de délicates situations !). Sa sympathie, immédiatement, pencha dans la direction du Gérant. Il en connaissait le ton qui s'adoucissait lorsqu'il s'adressait à lui, Argar, représentant de l'Église. Aucune mièvrerie ni onctuosité déplacées cependant. Pourtant, l'homme avait le ton cassant et gardait ses phrases définitives. Mais Argar lui savait gré de ce perceptible changement dans le ton et de ces fugaces sourires, sourires qui dénotaient que le Gérant savait s'embarrasser de nuances à son endroit, en y sacrifiant quelques moues quelques instants. (Le directeur de la station ne pouvait avoir commis d'impair dans sa gestion !).

Ne pouvaient être balayées, par ailleurs, « les responsabilités éventuelles de services annexes ». (La jeune femme stigmatisait... Révélaient quelques « incompréhensibles discordances entre services... ». De « singuliers défauts » dans les « pompes des carburants »).

Litige on ne pouvait plus clair : un Commandant de vaisseau, mécontent de son escale et des installations de la station, avait déposé, dès son retour sur Celcius, une plainte contre le Gérant. Un Commandant - muni d'un contrat de l'ISCie- en conflit avec un Gérant, - représentant - l'ISCie (!). La Compagnie propriétaire et de la station et du vaisseau !? (Un problème de personne, alors ?).

La jeune femme faisait preuve d'une remarquable et clairvoyante indépendance dans ses réflexions. Mais questionnait à tout bout de phrase ! (Une Enquêtrice envoyée de Celcius, tout exprès ?). Elle n'était pas spécialement pour telle ou telle partie. Simplement insidieuse. Avec un sourire si désarmant et si... étrange. (De ces délégués que la Justice diligentait quand la Loi hésitait et voulait savoir ?).

Côtoyait-il une personne si éminente ! Argar recula, lentement, en se voûtant, pour confirmer son rôle de spectateur détaché des choses de ce monde. (À la première interrogation, il se réfugierait derrière son sacerdoce... Quel problème plus terre à terre qu'une pompe en panne ! L'œuvre humaine ne pouvait que trahir ses faiblesses...).

Mais les trois personnes restantes ne faisaient plus attention à lui et l'Enquêtrice se souciait fort peu de sa présence. Père Argar, effacé, un peu à l'arrière du groupe, resta présent.

Une fois de plus, elle revenait sur le sujet, pressant le maître-ouvrier :

- Ce ne serait pas la première fois. Et quand cet alvéole se serait-il bloqué ?
- Plus de huit mois. Presque : neuf. Les archives ont enregistré.
- L'embarquement a donc été annulé... Il a fallu soigner tous ces gens ?
- Bien sûr ! Des personnes avaient subi une telle frayeur ! Elles ont été hébergées et nourries. Et sans contrat !
- Intéressant... Et un contrat a tout de même été transcrit, par la suite ?
- Cinq jours plus tard, seulement.
- Illégal... Mais revenons-en à ce mécanisme.
- Tout ça date de la construction de la station. Pensez : un siècle et demi !
- L'usure de la station n'est pas en cause. Hormis celle des paliers. C'est de cette dernière dont je vous parle.
- Pour ces paliers ? Heu... Un peu... Mais San Séverina n'est plus rentable et l'entretien...
- laisse à désirer ?
- N'non... Deux centrales sur quatre sont coupées et la puissance en pâtit. Les alvéoles subissaient des à-coups.
- Pourquoi ne pas remettre en route les quatre centrales quand un vaisseau doit basculer ?
- Je...
- Ce n'est pas de votre ressort, évidemment...
- Pas du tout ! Moi : j'exécute !
- Et ce commandant, vous en souvenez-vous ?
- D'abord, il s'en est pris aux hôtes. Ensuite, il a encouragé ses passagers à porter plainte. Mais ils étaient trop abasourdis.
- Et cet autre commandant, il y a quarante-deux jours... ?
- La pompe à carburant...
- Encore ces centrales ?
- Les jauges... Mais il n'a pas déposé sa plainte ici, non plus.
- Je sais : sur Celcius-Tore, à son retour. Il a contacté un avocat qui nous a transmis ses doléances. Auriez-vous des déclarations plus circonstanciées à faire, le cas échéant ?
- Non ! Mes connaissances en mécanique...
- Mais vous participez à cette conversation et vous pourriez témoigner de ce dont nous parlons avec ces personnes !
- Je... Des phrases qui demanderaient...
- Il ne vous serait pas demandé plus, je le pense.

De la jeune femme émanait une incontestable autorité. Elle ne sollicitait aucune approbation : l'homme, sur la défensive, n'en était pas moins devenu témoin.

Ceci obtenu, elle les planta tous là, puis rejoignit un autre groupe sans les avoir salués. Argar, trop content de n'avoir pas été pris à partie, se retrouva à l'écart. (L'invitation du Gérant prenait un relief désagréable !). Il se serait aggloméré à un groupe le plus éloigné possible de cette Enquêtrice, mais la malchance l'avait poursuivi : les trois personnes du salon isolé se présentèrent dans la salle, à ce moment précis, à quatre mètres à peine, face à lui. (Impossible de fuir !).

Le Révérend sut immédiatement que la Conseillère Wer était déjà arrivée. Une maîtresse femme, âgée d'une cinquantaine d'années (quoiqu'en effaçât un maquillage coûteux). La richesse des bijoux fit chavirer les pensées d'Argar. Une femme « arrivée », dans toute sa puissance ! Mèches grises et moirées dans une chevelure blonde remontée en un chignon qu'un diadème maintenait en scintillant... Une tunique d'un gris sobre, faisant ressortir d'autant les parements dorés. Collier, boucles d'oreilles, broches... Une incrustation sur chacune des tempes, jetant mille feux, soulignait des yeux perçants gris-vert. Elle ne craignait pas de porter une tunique ajustée jusqu'à la ceinture mettant en relief une poitrine forte mais arrogante. (Ce qu'aucune femme ne se serait permise sur San Séverina, sauf, peut-être, au cours d'une cérémonie de Conclusion d'Alliance !). La partie inférieure du corps disparaissait dans des plis flottants, et une petite traîne cachait des escarpins à peine entrevus...

Tout l'ensemble de cette femme laissait comme une grande impression de soudaine menace. Elle s'avança encore d'un pas, en laissant le Gérant et le responsable des quais à l'arrière-plan. Puis, d'une voix ferme et basse perchée :

- Messieurs, Mesdames, je me présente : Conseillère en Humanité, Sigri Wer. J'avais demandé au Gérant de cette station de vous prier de venir. Je ne doute pas que vous réserverez à mon assistante, Nise Ételle, un accueil se situant dans la perspective d'un Procès Attendu, entre monsieur le Gérant de la station San Séverina, ici présent, et le Capitaine Commandant de vaisseau -Trois Étoiles- Steve Vering. Cette information sera intégrée, demain matin, dans toutes les consoles publiques. Il va sans dire que si des déclarations se révélaient mensongères, falsifiées, ou tout simplement tendancieuses, mon cabinet serait en droit de déposer une plainte contre leurs auteurs. Mon cabinet attend de vous l'exacte vérité ! Pas la vôtre, pas celle de chacune des parties, mais... la seule vérité ! Celle que vous ne sauriez connaître en l'état actuel de l'enquête. Évitez les commentaires partiels : ils pourraient se retourner contre vous. Évitez les oublis : ils pourraient être pris pour des dissimulations. À la fin de cette enquête, le procès sera public. Il aura force d'application. Il n'est pas fixé de délai à cette enquête, elle se poursuivra jusqu'à la réunion ultime des arguments et faits. Voilà ! Je vous remercie d'avoir sacrifié ces heures et je m'en voudrais de vous retenir plus longtemps.

Elle esquissa des hochements de tête qui ne laissaient pas de doute sur son souhait de les voir tous sortir. Et quand elle fut certaine d'avoir été comprise, d'un pas appuyé, elle retourna dans le salon du fond.

Le Révérend pensa que si repas il y avait, ce soir, ce serait pour cette Conseillère ! Il en était quitte pour se rendre au seul restaurant de San Séverina. Cette femme savait se rendre antipathique !

Il flottait comme un parfum d'autorité dans son sillage, musqué, tenace, brut. Argar envia Sigri Wer : il la détestait déjà ! Il la vit, représentante de Dieu, exorcisant le vulgaire et le mesquin. Il voulut chasser cette vision, mais n'y parvint pas. Il savait

pourtant que cette transposition était le comble du blasphème. Mais Wer était la richesse et, aussi, l'Autorité ; un peu comme si le Cardinal de Celcius lui avait dépêché le juge de ses fautes ! Que savait son pauvre entendement de toute cette confusion ? Cette femme l'avait-elle déjà jugé ? Là ? En quelques secondes ? À quelques mètres ? Les yeux l'avaient regardé, il en était certain...

Un brouillard moite sur son front... Il devait se ressaisir !

Le Révérend regagna son logis. Il n'avait plus faim.

*

Le lendemain, tiraillé entre la nécessité de surveiller les faits et gestes de C'Am, de son ami, et de la Conseillère maintenant, Argar sombra dans une activité de tous les instants, en se maudissant de n'avoir pu convaincre plus de recrues avant cet événement. Son départ en Pèlerinage aurait coïncidé avec celui de la Conseillère et, augmentée d'autant la solennité du moment. Son animosité à l'égard des deux compères monta d'un cran. (Une atmosphère malsaine, étrangère à une compassion nécessaire et bien comprise !).

Il fit beaucoup d'efforts pour ne pas dépasser ce seuil, au-delà duquel la rancœur se métamorphoserait en souhaits de vengeance. L'Église n'aurait pas toléré et, donc, son esprit ne pouvait admettre. (Un territoire bien étroit où le Malin pointait déjà son museau baveux.). Argar fit de cette frontière immatérielle une bouée où il s'agirait de se cramponner avec la dernière des énergies. Des bures posées sur ces épaules impies mettraient un terme...

Il consulta le boîtier de son poignet : neuf heures. Le Bureau des offres de contrats n'était pas ouvert, et ses deux brebis encore dans ce quartier périphérique : un espace de temps qu'il pouvait rendre profitable. (Mais, à cette si heure matinale...). Machinalement, il marcha vers les quais : quelques fois, il rencontrait un technicien capable de l'entretenir de ces Failles où plongeaient les vaisseaux. Une façon de rester en contact avec « Lui ». Ensuite, revenir au Bureau, hors de question de laisser une offre s'échapper en direction de ses futures recrues !

*

Autour des ateliers, il ne vit personne. Il rebroussa chemin. L'assistante de la Conseillère demeurait invisible. Une petite crispation gêna le Révérend à cette pensée. Mais, c'était vrai qu'il s'était mis au recul et ne pouvait protester qu'on l'oubliait ! Cependant, à l'avenir... Un échange avec l'assistante supposait l'esquisse d'un prolongement vers la Conseillère : il ne lui faudrait plus esquiver, mais rechercher. Provoquer, même.

Chemin faisant, Argar se rapprocha de la Tour et croisa quelques personnes. « On avait vu l'Assistante très affairée... ». Argar pensa que, décidément, un maître portatif lui ferait gagner bien des pas et décida d'en faire l'acquisition.

Comme à l'accoutumée, les passants lui adressaient des salutations plus ou moins appuyées. (Sans grand intérêt...). Il bifurqua : le quartier de la Gérance offrirait des rencontres plus valorisantes.

Son raisonnement s'avéra logique : un commandant de l'ISCie paradait, en grand uniforme, accompagné de deux jeunes filles, habillées, elles, de tuniques de bonne coupe, mais de quelque mode dépassée.

(Des bijoux voyants sortis pour l'occasion !). Fidèle à sa tactique habituelle, le Révérend ne leur laissa aucun échappatoire possible et marcha droit sur le petit groupe. Ce mouvement éparpilla aussitôt les demoiselles. (Toujours en quête d'Enchères d'Alliances en devenir ! pensa-t-il.). Peu importait, c'était vers ce pilote que son attention se tournait.

Argar savait ne pas devoir attendre une avance de ce commandant sans risquer la déception ; immédiatement, il prit les devants, brisa la glace :

- Meilleure journée, Commandant !
- Meilleure journée, Révérend.
- Est-ce vous qui auriez amené cette Conseillère ? À ce qu'il semblerait...?
- Assurément.
- Votre route vous conduirait-elle vers Reychelles ?
- Non, mon Révérend, je repars pour Celcius et Chante Cœur, cette nuit-même !
- On dirait que vous éloigner des Confins vous réjouisse !
- Il a fallu le contrat de cette Conseillère. Et qu'irais-je faire aux Confins ?!
- La Voie de Dieu !
- Possible... Je vais où mes contrats me mènent.
- Le possible n'existe pas en ce domaine, c'est une certitude : les Confins de Reychelles mènent à Lui !
- Un peu plus loin, cependant, non ? À Reychelles, j'ai retrouvé souvent les mêmes va-nu-pieds que partout ailleurs.
- Les Instances préparent le Grand Voyage.
- Pas de mondes intéressants par-là avant cent années-lumière. Que des mondes brûlants ou glacés !
- Dieu a permis les mondes que nous connaissons !
- Guère rassurant, puisque leur nombre a épuisé les probabilités mathématiques les plus optimistes !
- Ce besoin de quantifier ce qui ne relève que de Lui ! Et qu'est-ce le bon ou le mauvais quand on s'efforce de Le rejoindre ? Cette anomalie mathématique aurait dû faire réfléchir les sceptiques. C'est sur le fumier des déchets que fleurit la Fleur de la Foi !
- Une fleur bien réelle me suffirait. À tout prendre, je préférerais plonger en vol libre ; dommage que les Femmes-fleurs ⁽³⁾ aient disparu !
- Mécréant, décidément. Et bien plus gravement qu'eux ! (Argar montra quelques personnes vaquant à leurs occupations). Plonger vers le domaine du Diable ! Et consciemment, qui plus est !
- Discussion aussi stérile que les mondes qui nous entourent, mon Père ! Il n'y a plus de Mervelines et nous ne dépasserons pas Reychelles avant longtemps. Quant à moi, si j'avais le choix, j'aimerais retrouver les chemins de Nelly ou de Viélès, plutôt que ce chemin fastidieux et répétitif qui va de Reychelles à Chante Cœur !
- Vous voudriez repartir en arrière ? Retourner vers l'obscurantisme ?

³⁾ Femmes-Fleurs. Surnom donné aux Mervelines, leur peau étant -de naissance- d'apparence pelucheuse et bleue. Cause : mycose spécifique à la planète "La Merveilleuse"

- Poser le pied sur une planète nouvelle et viable ne serait en rien interdit !
- Si, puisque nous ne le pouvons plus !
- Disons que, si l'on n'avait pas poussé au suicide ces Mervelines, nous le pourrions encore.
- Et Celcius ? Et Chante Cœur ? Et Selzé ?
- Celles-là, on nous les permet. Mais votre fond de commerce se pare d'enjolivures guère attractives.
- Mon « fond de commerce » ?! Dieu saura vous châtier de qualifier ainsi son domaine !
- Ne vous fâchez pas mon Révérend, l'avenir peut encore vous donner raison. Quelques milliards d'années... L'étoile de San Séverina est encore trop jeune, mais que révélera l'avenir, hein ? Patientez ! Mais votre sacerdoce se devra d'envisager encore de nombreux successeurs.
- Imaginer que ces prévisions puissent avoir quelques communes mesures avec Lui !
- Au moins une, mon Révérend : le Temps.
- Comme si des milliards d'années pouvaient mesurer Son Éternité !
- Voilà un lièvre que vous avez débusqué... Mais je constate que vous avez fait fuir ces charmantes demoiselles !
- Des âmes faibles qui vont au plus facile : elles ne songent qu'à ouvrir des Enchères pour s'enrichir ! Des petits besoins temporels.
- Hé ! Ces petits besoins savent titiller notre quotidien.
- Vous êtes, toutes et tous, irrécupérables.
- J'en ai bien peur. Mais, croyez que vous décevoir n'est pas pour moi une finalité.
- Non, mais vous méprisez.
- Votre foi ? Certes non ! Puisqu'elle vous mène à la table du Gérant.
- Y verriez-vous une contradiction avec mon œcuménisme ?
- Le gérant ferait mieux de se soucier de ses installations plutôt que de son âme.
- La vôtre est en perdition !
- J'en ferai un hologramme, une bonne manière de ne pas la perdre de vue, mon Révérend !
- Et vous préférez fuir !

Le commandant avait tourné les talons ! Des manières qui laissèrent Argar sidéré, puis furieux, car beaucoup n'avaient pas des manières aussi désinvoltes et sarcastiques envers la Foi. Il classa cet affront dans un recoin privilégié de sa mémoire : ses supérieurs entretenaient de très bonnes relations avec la hiérarchie de l'Inter Stellaire Compagnie et il en coûterait à ce pilote. Un militant du Vide... Un commandant « trois étoiles » !

Le Révérend laissa se calmer les ressacs de sa colère. Il n'était pas bon de laisser paraître. Puis il repartit dans la Voie de la Tour, où il s'entretenait, fréquemment, avec un homme d'exception qui lui communiquait un savoir sur les failles (ce qui ravivait ses espérances) : vitesses de plongée dans un Nœud Stellaire en fonction d'un autre que l'on se proposait d'atteindre... Et puis ces groupes propulseurs dont l'amélioration exigeait des quantités incommensurables d'énergie pour la moindre des décimales...

Ces pensées rassurèrent Argar, tout comme elles amenaient de nouvelles énigmes : poser la bure sur des épaules de techniciens de valeur n'était-ce pas priver

Son Chemin de Chercheurs dévoués ? Des travailleurs obstinés, besogneux, indispensables pour la Grande Œuvre.

Argar faisait front à ces tracas qu'amènent les techniques. Mais savait toute la vanité de ces interrogations : « Lui » seul savait, réellement. Mais ce commandant l'avait contrarié au-delà de tout au point de le précipiter dans ces circonvolutions ombreuses et compromettantes.

Argar serra les poings : S'imaginaient-ils qu'il renoncerait ? Alors que le combat était continu ! Ils ne le connaissaient pas !

*

- Ételle ?! ... Que dit la sonde ?
- Les avocats nous signalent qu'aucune nouvelle demande de conciliation ne leur a été adressée.
- Mauvais signe ! Voyez-vous, ma Petite, il ne m'est pas familier que les gens se réservent ainsi.
- Une période due au hasard.
- En cette matière, le hasard n'existe pas : il y a toujours des conflits. Toujours ! Ça ne me plaît pas.
- Globalement, le chiffre d'affaire de notre cabinet se maintient. Il n'est pas en chute.
- C'est inquiétant : il stagne. Il devrait être en progression ! Je n'ai pas la souvenance d'une époque si calamiteuse. Un chiffre d'affaires ne peut sombrer ainsi. Je pressens des temps redoutables.
- Ils susciteraient un élan redoublé.
- Précisément, non.
- Je ne comprends pas...?
- Si les gens hésitent à confier leurs désagréments financiers à des avocats, c'est qu'ils estiment inutile de recourir aux Procédures.
- Les prochaines semaines les ramèneront à plus de clairvoyance, Dame Wer !
- J'aimerais le croire. C'est un très mauvais signe. Le nombre des différends ne peut que croître et cela sous-entend que nos clients espèrent en d'autres solutions pour les résoudre.
- Ce serait si grave ?
- Catastrophique serait un euphémisme. Bien... Cette Enquête ?
- J'ai commencé. La responsabilité du Gérant est engagée, sans conteste.
- Non ! Votre devoir sera de trouver un pendant qui troublera la plainte du Commandant, ici, sur San Séverina. Et nous, nous répercuterons en direction de Celcius, si ce pilote se mettait en tête d'avoir une position indiscutable. Les gens de cette station profitent de notre venue pour se défouler, il ne suffira que de remplir de quelques matières ce « pendant ».
- Les installations souffrent de vétusté !
- Et il ne manquera pas un employé pour la dénoncer ! Et ensuite ? Dites-moi ?
- Je...
- Je vais vous le dire, moi : le procès fait ressortir ces faiblesses, soit, mais qui, selon vous, s'engagera pour réformer tous ces matériels ?
- L' Inter Stell...

- Non !
- Le Gérant pourrait...
- Il dépend de l'ISCie ! Voyez comme vous vous engagez dans une voie sans issue ! La conclusion d'un procès englobe et inclus tout, c'est une fin.
- L'ISCie est partie prenante dans ces défections.
- Et que deviennent des défections qui ne recevront aucune réparation ? Pouvez-vous me le dire ?
- Non, Dame Wer.
- Des faits demeurant « après » le procès. Des faits néfastes. Des faits qu'il aura été imprudent de signaler puisque vous n'y aurez pas mis bon ordre. En un mot : du désordre !
- Mais, alors...?
- Dressez une liste des pièces mises en cause, si c'est le cas. Et retournez les litiges en direction des fournisseurs.
- Ils protesteront !
- Non, puisque leur seul et unique client d'importance se trouve être l'ISCie. Leur prêteriez-vous de l'inconséquence ? Mais j'ai déjà pris des notes, vous les consulterez.
- Comment pouviez-vous deviner quelles pièces ?
- Relisez la plainte du commandant !
- La responsabilité du Gérant...
- « Les » responsabilités du Gérant « seront partagées » !
- Avec les fournisseurs de l'ISCie ?
- Pas exactement. Il vous faudra dénicher quelques fautes induites par une surabondance de subjectivité du Gérant... Pas trop ! Choisissez une erreur que tout le monde peut admettre dans un seul élan. Nous en reparlerons plus en détail. Je vous donne quatre jours !
- L'enquête, et, en plus, préparer la séance ?!
- Je n'aurais pas dû accepter ce procès. Restée sur Celcius et je pouvais suivre l'actualité de plus près. Je veux garder mes coudées franches. Nous nous dépêcherons.
- Le procès réclame un minimum de temps.
- Et la situation sur Celcius exige de la vigilance ! Et ces sondes, soit disant journalières, qui arrivent quand elles le veulent ! Finissons ce procès au plus vite !
- Quelle est la nature de cette crainte qui justifierait cette précipitation ?
- « Vingt-quatre jours » ! Voilà la nature de mon souci : vingt-quatre jours. Une sonde arrive sur San Séverina, mais quand est-elle partie de Celcius, dites-le-moi ? Douze jours ! Au minimum ! Et si une nouvelle alarmante réclamait une décision rapide ? Il lui en faudrait tout autant pour repartir à Celcius ! Je vous le dis, je n'aurais jamais dû accepter cette affaire.
- Vous dites toujours que de ne pas prendre une affaire c'est en faire cadeau à un cabinet concurrent.
- Et je le maintiens... Excepté en cette période troublée. Et perdez cet air ahuri ! Je n'ai jamais eu une assistante aussi bavarde, activez cette enquête !
- Bien, Dame Wer !
- Moins de « Dame Wer » et plus de travail, s'il vous plaît ! Allez, oust ! Filez !

*

Viefield ressortit abattu du Bureau des Contrats : deux mois sans la moindre offre de travail, ne serait-ce que pour une durée d'une petite heure. Et ce C'Am qui n'y voyait pas malice !

- Ce n'est pas logique, je te le dis ! Je l'affirme ! Pas le plus petit contrat depuis trois mois, je suis persuadé que ce religieux y est pour quelque chose. Et puis, je l'ai vu roder par ici plusieurs fois.

- Si tu le crois.

- Et, avec la venue de cette Conseillère, tous sont paralysés.

- Il nous en reste un peu. Bon, d'accord, ils nous volent au change.

- S'ils nous volent ? À croire qu'ils font partie de l'Organisation, tu veux dire ! Prétendre que le change est bloqué !

- C'est peut-être vrai. Tiens, je ne t'ai pas dit : l'Assistante de la Conseillère m'a parlé de contrat.

- C'est une histoire que tu as inventée pour me faire rire ?

- Sérieux !

- Mais tu n'en disais rien. Parce que tu n'y croyais pas !

- Oui.

- Il faudrait le voir pour y croire, en effet. Et puis, ça cacherait quelque chose. Brrr... Une Conseillère...

- C'est pourquoi je change de parc.

- Je vais encore devoir supporter ce Père, hein !

- Un ami est irremplaçable.

- Principalement quand il te permet de t'esquiver.

- Ce Révérend n'est pas si désagréable...

- Eh, le Clone, t'as de la chance d'être si fort ! Sur Selzé j'aurai ma revanche !

- Selzé... J'ai dû me sauver.

- C'est à voir. Pour l'instant, nous ne sommes nulle part ! Bon... Va promener ta furie !

- Une petite heure.

(Viefield tapota sur le revers de la tunique de C'Am...).

- T'entends, le sri ? Une « petite heure », pas plus !

*

En passant par ce nouvel itinéraire, C'Am savait éviter le religieux. Il lui avait paru sage d'éviter, également, cette assistante. Ils l'avaient aperçue plusieurs fois dans la journée, dans plusieurs endroits, et ils étaient parvenus à s'éclipser. Maintenant, gagner ce nouveau parc par ce labyrinthe, que seul le plan de la station révélait, serait une garantie supplémentaire.

Apaisant les opiniâtres résurgences du passé, la présence du sri, comme un baume, lui réchauffait le cœur. L'innocence, quand tout ce qui devait advenir était la seule logique, quand il n'y avait que la suite des saisons, les Loï tellement lointaines, ces visites que C'Perle acceptait...

C'Am ouvrit le col et caressa le museau. Les yeux se déplacèrent et convergèrent sur l'attouchement. Le sri ne capterait pas les paroles, et la caresse, pour lui, n'était peut-être qu'une gêne passagère. Peu importait de savoir traduire

exactement ce que signifiaient ces mouvements comptés et cette timide stridulation étouffée. La paix ? La sérénité ? Les fragrances d'un nouveau parc ?

L'animal tomba maladroitement. Ses yeux migrèrent, puis se réajustèrent avec la rotation de la tête. Ils se braquèrent sur un point derrière C'Am, qui, intrigué, se retourna.

(L'Assistante de la Conseillère ! Encore !).

S'incliner, en cette situation, était le minimum de la bienséance. Mais la surprise était grande : l'attifement extravagant de la jeune femme multipliait l'émotion provoquée ! C'Am en resta muet. Et ce ne fut pas le ton enjoué - ni le sujet abordé - qui le rassurèrent.

- J'ai pensé que vous vous étiez inquiété des dégâts occasionnés par votre sri dans l'autre parc ! (La réflexion plaça aussitôt C'Am sur la défensive). Je voulais dire que cela m'a aidée à en déduire que vous seriez ailleurs. (Puis, comme un reproche...). Vous auriez dû me prévenir ! J'avais préparé votre contrat, et, de la fenêtre...

- J'ai moi-même pensé que ce contrat n'était que velléité verbale.

- Absolument pas ! Les malles de la Conseillère devront être ramenées au quai d'embarquement et elle n'acceptera pas que des inconnus les colportent. Je lui certifierai !

- Le jour de votre départ seulement...

- Je suis confuse d'être si obscure dans mes propos : l'affaire du Gérant progresse, et, avant quatre jours, il faudra surveiller le logement de la Conseillère. Nuits et jours ! La confiance de Dame Wer pour autrui est le sentiment le plus infime qui soit ; vous ne serez pas trop de deux. Et votre sri sera un sérieux atout. La Conseillère ne saurait faire meilleure affaire. J'ai pensé à cinq cents solars - par jour - car Dame Wer ne tolérerait pas une somme supérieure.

- Vous me voyez dérouté. (C'Am aurait été surpris par moins : on leur proposait un contrat !).

L'Assistante peinait à reprendre sa respiration tant elle avait voulu se rendre persuasive. Alors que son rôle n'était pas de convaincre !

Elle persista :

- Il vous faudra manifester une présence dissuasive à nos côtés, après le Jugement, et votre tâche ne saurait s'arrêter au jour du départ ; la Conseillère a mis en relief une ambiance qui pourrait se révéler désagréable après le Jugement et pendant le voyage.

- Je ne saisis plus très bien.

- Les contrats envisagent que vos efforts se poursuivront jusqu'à Celcius-Tore.

- Une éventualité qui contrariera mon ami et moi-même.

- Persuader Dame Wer n'a pas été facile !

- Jusqu'à Selzé-Station...

- Ce serait une grande contrariété pour la Conseillère.

La phrase sibylline posait Dame Wer comme la personne contrariée, alors que C'Am avait eu le fugace sentiment que c'était Nise Ételle la plus en cause. Il louvoya, n'osant détruire la perspective du contrat. (Et les expériences malheureuses lui avaient enseigné d'être prudent !). Il invoqua un éventuel avis favorable de son ami, indispensable avant tout engagement. Mais il en fut pour ses frais.

... Je l'ai vu ! Cette perspective lui a paru souriante.

- Ah ? Jusqu'à Celcius-Tore ?!

- Un contrat chacun et, leurs montants.

Cette assistante était loin d'être aussi sotte qu'elle l'affichait, C'Am lui fit remarquer qu'elle avait usé d'une stratégie surprenante et habile. Mais il ne s'attendait pas à la réponse qu'elle lui débita innocemment.

- Dame Wer dit qu'il est utile de paraître insignifiante, et recommande ces habits. Elle dit, aussi, qu'il est grandement profitable de circonvenir la Partie que l'on veut convaincre.

- Et ce sont de ces stratagèmes dont vous avez usé ?

- Bien sûr, monsieur C'Am ! Il ne serait pas admissible que vous refusiez ce contrat. (Elle avait un air si candide que C'Am s'en trouva désarmé.). Alors, monsieur C'Am ?

- J'en parlerai - tout de même- à mon ami.

- Je serai là demain, à la même heure !

Elle ne précisa pas si Viefield avait signé, et n'amorçait aucune retraite, bien au contraire. Elle se détendait un peu plus à chaque seconde, et ses sourires projetaient d'étranges reliefs à son maquillage. Elle s'émerveilla du départ en trombe du sri ; s'attendrit des rapports amicaux existants entre C'Am et Viefield ; valorisa les chiffres des contrats (en avouant son incapacité à en augmenter les montants) ; puis... resta les bras ballants, muette.

C'Am, par-devers lui, s'émerveilla de sa technique d'Assistante de Conseillère en Humanité. Elle avait, assurément, un avenir très prometteur. Et la Conseillère, un bras droit efficient ! C'était à lui, maintenant, s'il voulait se sauver, de trouver un prétexte ! Il rappela donc le sri et évoqua l'heure du Guichet.

Il n'avait pas oublié la discrète révérence en usage : la prudence-même, en face de cette diabolique manœuvrière !

À bout de justifications et de prétextes, l'assistante le regarda partir.

**

Viefield, encore tout agité de sa « rencontre » avec Nise Ételle, restait persuadé que cette rencontre n'avait rien dû au hasard. Mais il n'avait rien signé et, son accord n'était que de principe...

Il s'en défendit âprement lorsque C'Am l'eut rejoint.

- C'est qu'elle est futée, je n'ai même pas eu le temps d'ouvrir la bouche ! Je ne sais presque rien de ces contrats ! Ensuite, je n'ai trouvé aucune brèche pour dire « non ». Elle veut ces contrats ! Mon avis est qu'elle compte sur toi pour ouvrir une Cour d'Alliance.

- Elle a su que nous cherchions du travail et nous en a trouvé un.

- Pardi ! Ou bien sa patronne te veut réellement comme garde du corps.

- Possible. J'ai pensé à ce point, car c'était un peu confus.

- Pas à l'autre point, bien sûr ?

- L'expérience Sorale... Mais j'ai retenu que tu avais donné ton accord pour aller jusqu'à Celcius.

- Je ne lui ai pas répondu, et, encore moins, confirmé ! Sans escale, nous serions refaits. Mais s'il y en a une à Selzé...

- Rompre un contrat ? Jamais !

- Et rester sur San Séverina ?
- Celcius c'est l'Organisation, tu l'as dit toi-même !
- Viens manger, on réfléchit quand on a les moyens et le ventre plein. Et puis... J'ai du nez !

Viefield avait cet air mystérieux que C'Am lui avait déjà vu : ces mois monotones touchaient donc à leur fin. Les yeux plissés et le sourire, mi-complice, mi-ironique, l'affirmaient.

Quant à comprendre ce qui avait été échafaudé derrière ce visage malin (?) ; les machiavéliques élucubrations de Viefield n'étaient jamais de tout repos !

CHAPITRE 9

Le jugement, annoncé par toutes les consoles publiques, serait rendu dans une ancienne salle de réception désaffectée. Il était prévu pour dix heures du matin. Dès neuf heures, les gens déambulaient aux alentours ! Quand la porte s'ouvrit, une petite centaine de personnes se précipita dans la salle et, au fil des minutes, d'autres arrivèrent et s'entassèrent. C'Am et Viefield se faufilèrent et, comme tous et toutes, patientèrent debout. Certainement, l'utilité première de cette salle avait été oubliée : les murs en étaient dénudés et aucun signe n'aurait pu raviver les mémoires. Le tout n'était pas très net. Et aucun siège ! On avait seulement aménagé une estrade. Une estrade compliquée : des marches délimitaient quatre niveaux différents.

Des haut-parleurs, des pupitres, des rambardes délimitant des espaces qui, probablement, répondaient à quelque symbolique bien codifiée : toutes les apparences garantissant la validité d'un tribunal véritable, très certainement.

Dans la salle, il y avait beaucoup de curieux. Au premier rang : deux dizaines de notables. L'atmosphère n'était ni à la sérénité ni au solennel ; des gloussements et des rires étouffés s'entendaient ça et là, continuellement. Le différend entre le Gérant et ce Commandant, éclaté quelques mois auparavant, n'excluait cependant pas l'hypothèse de peines bien réelles ! Mais, pour l'heure, il n'était rien d'autre qu'un spectacle rompant la morne vie de San Séverina. Le spectacle agencé par la Conseillère Wer, censé préciser et appliquer la Loi, avait un impact visiblement limité sur les esprits ! C'Am songea à la console de sa cellule, et à son jugement rendu - en trois minutes - par un juge, dont rien ne prouvait qu'il ne fût pas une image virtuelle enregistrée quelques décennies auparavant ; le décorum, organisé par dame Wer, promettait une facture particulièrement indigeste pour le perdant !

Le temps passant, l'estrade se remplit à son tour de personnages à peine connus de C'Am. Des feuillets furent répartis sur les tables et pupitres. On discernait trois « camps ». Un quatrième fut occupé par la Conseillère Wer et son Assistante qui, seules, restèrent juchées au niveau le plus haut. Le début du « Procès Attendu » n'était plus qu'une question de secondes. Une sonnerie en marqua le commencement. À ce signal, l'estrade se vida de tout occupant, hormis des deux femmes (dont les apparences étaient si dissemblables que leur promiscuité réciproque portait à rire !).

Les minutes qui suivirent balayèrent l'hilarité qui pouffait ça et là. Dame Wer, par micro interposé, présenta les Parties et les raisons de la plainte. Et, comme la salle peinait à faire silence, elle la rappela à l'ordre en laissant entendre que la mentalité qui régnait sur la station n'était pas « totalement étrangère à la nature du délit ».

Elle obtint un silence total dès que la petite foule comprit qu'elle risquait d'être impliquée dans un paiement quelconque : plus rien n'était drôle. Les visages devinrent graves et silencieux.

Après que la Conseillère eut dédié un regard dominateur à l'assistance, posément, elle reprit l'énumération des noms, qualités, protagonistes, circonstances, et désigna son Assistante comme représentative des différents rôles. Celle-ci descendit de son perchoir et, de marche en marche, vint se placer à la gauche de l'estrade, en lieu et place « du Commandant auteur de la plainte ». À son tour, l'Assistante énuméra la longue liste des incidences amenées par un approvisionnement incomplet en carburant. Le Commandant (absent), par la voix moins assurée de l'Assistante Ételle, évoqua les récriminations de l'ISCie et la mansuétude dont il avait bénéficié « grâce à des états de service satisfaisants, prouvés par de nombreuses copies de contrats honorés, et tous réalisés dans d'excellentes conditions, à la satisfaction de tous les bénéficiaires, directs et indirects ». La Gérance de San Séverina avait « gravement compromis » le départ en cause ; et les personnes, qui avaient, et auraient pu « avoir leurs biens mis en péril » était longue.

L'Assistante prenait parti : Elle était le Commandant lésé, celui qui avait dû sauver, et vaisseau, et fret, et passagers confiants. « Il » faisait, donc, acte de salubrité civile pour préserver la qualité de la ligne de la Grande Faille, fleuron des Mondes Humains, de leur technologie, vecteur de l'Humaine présence dans cette zone du Bras Spirale. (L'Assistante empila une douzaine de contrats, l'un par-dessus l'autre, méthodiquement, prouvant qu'ils étaient bien liés à l'affaire.)

Puis elle re-grimpa à sa place au côté de Dame Wer, qui, par haut-parleur, attesta la recevabilité de ces pièces. La Conseillère marqua un temps de réflexion et appela l' « Accusé », le Gérant.

C'Am ne comprit pas pourquoi le dit « Accusé » ne se présentait pas, puisqu'il était bel et bien sur San Séverina (?!). Un regard en coin, en direction du visage de Viefield, le conforta dans cette interrogation. (Mais personne ne paraissait s'en soucier autour d'eux !).

Nise Ételle gagna une balustrade sur la droite et devint « le Gérant mis en cause ». « Il » ne pouvait qu'évoquer les multiples contrats qui engageaient plusieurs cadres-techniciens envers lui. (Implicites menaces !). « Il » devrait poursuivre, un à un, près de douze personnes d'échelons et de compétences diverses. S'ajoutèrent, preuves à l'appui, les courriers envoyés à l'adresse des sociétés fabricantes des pièces incriminées.

Dame Wer avait « fait fort » : trente-deux pièces que l'Assistante énuméra, et dont elle résuma l'esprit d'ensemble, d'une voix neutre.

Les paupières de Viefield, tout comme celles de C'Am, s'alourdissaient. Une torpeur se répandait sur les visages alentours. L'Assistante remonta les marches, et la voix forte de la Conseillère ponctua la fin de cette énumération. Puis, résumant, elle commenta les points forts de l'affaire, syllabe après syllabe, texte après texte. (Apparemment, tous parfaitement appropriés à la situation décrite). Le Gérant, sans contester, était en tort. « Bien que »...

C'Am s'émerveilla des réserves venues tout exprès moduler les a priori (pourtant apportés en droite ligne de ce qui avait précédé).

Une réserve qui se personnifia : un homme, vêtu d'une tunique gris-anthracite, monta sur l'estrade. Il se présenta : « Un expert venu spécialement de Celcius ». Il amenait de l'eau au moulin du Commandant : l'expertise était indiscutable par sa technicité et sa sécheresse.

Le compte du Gérant semblait définitivement réglé. Mais C'Am constata son erreur par la venue d'un second témoin. Un témoin à décharge, celui-ci, qui énuméra, d'une voix émue, une liste de vols parfaitement servis par la station. Les jambes tremblotantes, il s'effaça devant un suivant qui débita une cinquantaine de noms de personnalités certifiant les résultats du Gérant dans tous les aspects de la réception des vaisseaux, « y compris dans maintes situations délicates », et « pour certaines rendues comme telles par des Commandants Pilotes, quelque peu insoucieux ». (Le témoin n'alla pas jusqu'à accuser le plaignant de manœuvres malintentionnées, mais tout un chacun pouvait en déduire quelques évidences troublantes).

La cause du Gérant se paraît de couleurs moins sinistres. Elle devait devenir lumineuse lorsque le Révérend Père Argar « de la Grande Voie » vint à son tour et s'appuya sur la même balustrade... « Il était trop ému » aux quelques souvenirs, quand le Gérant avait beaucoup risqué pour éviter de graves incidents « totalement indépendants de sa volonté », grâce à une vigilance exceptionnelle et... « désintéressée ». Il était « révolté » par des insinuations dont il se faisait fort de « démonter les mécanismes ». Mais la base de son témoignage dévia insensiblement en dix phrases : Argar en était venu à stigmatiser la « jouissance » que les pilotes avaient de retourner dans les Mondes, au prix de maintes « insouciances criminelles ». Il se souvenait parfaitement des propos tenus ! Propos qui s'abritaient « souvent » derrière de « pseudo-nécessités techniques » ! « On » faisait bon marché et de la Foi et « des prudences imposées » par les voyages. Laisser-aller et négligences « étaient sœurs jumelles ». « On » était plus pressé de repartir que « de respecter la rectitude des devoirs »...

Une impalpable crispation gagna la salle. Peu de spectateurs auraient avoué, en cette minute, leur préférence à gagner Celcius, plutôt que d'assister, à son corps défendant, à la lente agonie de San Séverina. Mais le Révérend tenait à sa croisade pour démonter les « sourdes lâchetés » ; il termina, l'œil brûlant, la voix à court de souffle...

Il était douteux que cette « argumentation » apportât quelque'atout à la cause du Gérant. Les regards de Viefield et de C'Am se croisèrent. La Conseillère ne devait goûter ce discours que modérément. (Cependant, elle ne laissait rien paraître). Et l'oraison n'avait pas eu plus d'effets sur l'Assistante, toujours imperturbable. Peut-être se tenait-elle sur la réserve un instant, pour mieux prouver que ces digressions « ne concernaient pas les Causes » (?).

Mais, dans l'immédiat, la tirade avait eu le mérite de réveiller l'attention de tous. C'Am, comme bien d'autres, changea son appui de jambes et attendit la suite. (Les contrats - proposés par cette Assistante - mériteraient une lecture toute précautionneuse !).

À ce stade du procès, et comme l'Assistante prolongeait la durée de son silence, il s'avérait que les mécomptes du Gérant n'étaient plus si activement démontrés, et... que le Commandant pouvait bien avoir ourdi quelques sourdes machinations.

La sonnerie finit de retenir le souffle des spectateurs, et Dame Wer -Conseillère en Humanité- se leva.

Son regard balaya la salle. Trois heures venaient de s'écouler. Il sembla que Wer allait faire toucher du doigt toutes les arcanes d'un procès « Attendu », que son génie avait su mettre à portée du Citoyen Moyen.

Sa voix claire, presque masculine, tomba sur l'Assistance :

« Il était notoire que l'honnêteté et le professionnalisme du Commandant-Pilote avaient été abusés, mais que, d'un incident mineur, dont plusieurs commanditaires avaient tenté de décupler des effets, par ce fait -disproportionnés-, on avait tenté d'amplifier le différend en escomptant en tirer bénéfices. Quant au Gérant : il devait à sa droiture et à sa longue expérience d'avoir rédigé et proposé des contrats, où ne se constatait aucun vice de forme ni ambiguïté. Mais force restait à la Loi ! Dame Sigrî Wer dressa un chapelet de conflits subsidiaires qu'il était possible de régler à l'amiable : des protagonistes fortuits, entraînés dans un procès pour cause d'inattentions ou, de « patentes inconséquences ».

C'Am ne retint que la Société Stellaire des Pompes, dont le siège était sur Celcius-Tore, se devait de proposer dédommagement à un technicien de l'arsenal de San Séverina-Station. (À aucun moment, le nom de l'Inter Stellaire Compagnie ne fut prononcé). Mais la multiplicité des conflits secondaires induits présageait, pour le cabinet de Dame Wer, une accumulation bienvenue de pourcentages à venir !

L'énumération eut une fin. Une dernière sonnerie retentit et l'Assistante prit le micro : « On était le 5 Octobre 2892 », et le Procès Attendu entre le Commandant et le Gérant était « virtuellement terminé ». Rien n'empêchait une des Parties, ou les deux, de ne pas faire cas de ces attendus et de poursuivre l'affaire en un Procès Réel. En ce dernier cas, précisé : le Cabinet Wer se réservait le droit de se porter partie Civile, pour qui aurait douté de sa bonne foi, de sa parfaite neutralité, ainsi que de sa capacité à appliquer toutes les facettes de la Loi, dans la seule recherche de résolution de ce conflit.

Il y avait peu de chances pour que l'une ou l'autre Partie s'aventurât dans un monde aussi inconnu ! D'ailleurs : le Gérant faisait savoir « qu'il s'en remettait au Cabinet Wer pour conclure les différends à épuiser, selon les termes mis à jour au cours de ces heures ».

Puis, face à l'Auditoire, la Conseillère s'inclina. Mais, immédiatement, elle se replongea dans la lecture de ses dossiers, en échangeant, avec son Assistante, à voix basses, quelques courtes phrases.

Terminé ! Chacun restait sur sa faim. Mais on quittait la salle en silence.

Tout le monde avait, en mémoire, quelque phrase, quelque chiffre, ou quelque avertissement. Wer avait marqué les esprits ! Et le visage de Nise Ételle cachait bien ses abîmes de mystères ! La proximité de ces femmes, en vérité, recelait bien des dangers.

Si le Révérend n'avait pas quitté la salle le dernier, c'est que Dame Wer et son assistante n'avaient pas terminé le rangement des dossiers. La jeune fille enregistrait, disques sur disques, sous le regard sévère de la Conseillère ; Argar traversa la salle en amortissant instinctivement le frottement de ses bottillons sur le sol. Et le froissement même de sa bure, jetait des appréhensions sur son triomphe.

Mais on ne bravait pas impunément l'Église, tel était le bilan de son intervention ! Et il entendait bien en tirer un bénéfice en se rendant au Guichet, certain d'y intercepter ses deux proies. Le prestige de sa déposition au procès ne pouvait que faire céder quelques barrières : il se devait de sonner l'hallali et ne pas se laisser distraire par des conversations de pure forme.

*

Le Guichet vit arriver et repartir son lot quotidien de personnes dans le besoin, et le Père Argar ne put que constater que le Clone et son ami n'étaient pas venus. Décontenancé, il hésita sur la direction à prendre. Se remémorant le sri, il se décida pour le quartier périphérique des anciennes résidences.

Le premier parc était désert. Et le second se révéla pareillement. De plus en plus pressé et contrarié, le Révérend inventoria le labyrinthe du quartier, sans autre résultat que celui de monter, de descendre, de tourner et retourner parmi les petits immeubles. L'idée que le Clone ne pourrait sauter un repas l'aurait rabattu précipitamment à nouveau vers le Guichet, mais l'heure de midi était passée. Il opta pour un retour vers le centre commercial. Il longeait les immeubles abandonnés, sous l'emprise d'une contrariété envahissante, quand une surprise le cloua sur place : le Clone et son ami sortaient d'un porche !

Argar se plaqua prudemment dans un recoin, attendit que la venelle redevienne déserte, puis s'aventura vers cette entrée d'immeuble. (Les locations de ces habitations n'étaient pas onéreuses mais tout de même étrangères à toute philanthropie !). Il lut la plaque... Puis la relut : l'adresse provisoire de la Conseillère Wer !

Ses certitudes vacillèrent. Mais il importait de conserver son sang-froid. C'Am et Viefield avaient été quémander un emploi ; il était donc de toute première urgence de décourager toute offre. Une solution demeurerait, il sentit son cœur battre moins vite : il suffisait de demander une entrevue ! (Étouffer dans l'œuf !). Mais il n'était décemment pas possible de déranger Wer à cette heure, après cette matinée aussi éreintante pour elle.

Cette idée le ragaillardit : leur démarche n'avait pu être couronnée de succès. Mais Argar ne se nourrissait que de certitudes en cette matière, et le hasard, qui avait construit cette situation présente, lui ordonnait de se prémunir. Quelques fois, l'Autorité était plus accessible que le Vulgaire, et souvent porteuse de bien plus de résultats positifs...

Il hésita : la Conseillère était peut-être à la table du Gérant ? Sonner à cette porte et il aurait affaire avec cette Assistante... Il était peut-être plus sage de conditionner cette visite à une communication préalable (?).

Rasséréné par la finesse de cette sage stratégie, Argar se décida pour aller présenter ses félicitations au Gérant. Sinon, ce serait le restaurant ou le Guichet, et il ne se sentait d'entrain, ni pour l'un, ni pour l'autre. Une journée chargée.

**

Dame Wer cacha sa mauvaise humeur sous un air las. Ordinairement, afficher contrariété, condescendance, ou impatience, n'aurait pas servi la conception de la Loi

qu'elle entendait représenter. Austérité, droiture, travail acharné, impassibilité : oui. Sauf... Que ce procès était terminé, et que San Séverina serait bien le dernier endroit où elle mettrait, à l'avenir, les pieds !

Ce restaurant était minable. Mais, accepter la table du Gérant, le soir même du procès... Et, insupportable : à croire que tout San Séverina s'était donné le mot pour venir la regarder manger ! Encore que ce soir ils n'osaient la déranger pour quelque demande d'entrevue ; ils se contentaient de « meilleures journées » appuyées, de table à table. Mais, dès demain, ce serait la ruée !

Dégoûtée, Sigri Wer abandonna son repas et quitta la salle. Il fallait songer à bousculer les règles habituelles et déroger à ses principes de classer un dossier avec le plus grand soin : elle embarquerait par le premier vaisseau ! Rien qui puisse militer pour prolonger un séjour déjà pesant. En espérant que les installations du Gérant n'en profitent pas pour tomber en panne une nouvelle fois !

Elle sortit de l'établissement. Personne ne se précipita vers elle. Ils n'osaient pas encore ! Ces fins de fortunes, qui se consumaient sur la station, deviendraient plus courageuses les prochains jours. Ce soir, balancer la riche étoffe sur ses épaules, d'un geste agacé, suffirait à les décourager. Et surtout : ne pas rester plantée, là, plus de deux secondes, des fois que cette hésitation n'encourage les plus téméraires.

Le sol, mal entretenu, était collant. Elle s'éloigna, les pensées germant et se dissolvant, au rythme de ses enjambées. Ces nouvelles en provenance du Tore de Celcius... Nise Ételle s'était fort bien débrouillée. Ce révérend : une véritable caricature. Et ces stations, que l'ISCie négligeait... Était-ce l'âge qui menait l'esprit et l'empêtrait ainsi, qui créait ces serremments dans la poitrine ? La solitude, alors ? Non. Mais où se retirer, avant qu'il ne soit trop tard ? Sur « Vieille Terre » ? Le bout des mondes, un Confin pas très reluisant...

Mais comment se résoudre à végéter, inactive, dans le Tore de Celcius ? Non, ce qu'il lui fallait, c'était tout ce qu'elle n'avait fait qu'entrevoir dans sa vie : un sol, des arbres, une compagnie paisible qui ne demanderait conseil que de temps à autre, une véritable maison, un ciel. (En lieu et place de ces coupoles qui la révoltaient de plus en plus !).

Des velléités clôturant une fatigante journée ? Ça passerait.

L'énervement revenait à la charge. (En fait, il ne l'avait pas quittée de tout le chemin.). Et, maintenant, ce verrou à empreinte qui refusait de s'ouvrir de l'extérieur ! (Les rêveries, balayées par ce quotidien des mondes en perdition !).

Elle dut faire appel à Ételle par l'interphone. Une fois entrée, la Conseillère en Humanité regagna son appartement de très mauvaise humeur. Elle en avait par-dessus la tête de ces « périphériques » qui habitaient dans ces stations minables, et de ces sondes n'apportant aucune nouvelle affaire. (Ce constat : encore plus grave). Et aussi, un peu, de ses jambes devenant douloureuses...

L'âge. Oui, il y avait ça, aussi : l'âge.

*

Nise Ételle, elle, jugea prudent de reporter sa demande et de n'aborder la Conseillère que le lendemain. La mauvaise humeur de Dame Wer était patente. Présenter les contrats à cette heure tardive était vivement déconseillé par le moindre

des soupçons de bon sens. Elle regagna sa chambre, elle aussi, silencieusement. Pourtant, une heure auparavant, elle aurait tour à tour bravé l'univers et hurlé ses angoisses ! Mais, à présent, comment oser le moindre souffle, le moindre bruit, qui puisse risquer d'anéantir l' « événement » : « Il » s'était présenté, comme convenu. Et l'espoir, subitement, à la seconde où « Il » était entré et qui l'avait regardée, Elle, avait valu tous les échelons ! La douleur et la guérison, pêle-mêle. Les résolutions, les étourdissements...

L'âme ravagée, elle s'endormit sans s'en rendre compte, confondant rêves et projets : heureuse.

*

Un appel intransigeant fit jaillir l'assistante de sa couche. (Le sommeil de la nuit avait été grandement réparateur pour lever si tôt la Conseillère !). Ételle enfila sa tunique et se précipita dans la pièce transformée en bureau. (Où Dame Wer s'affairait, déjà, à la console.)

- Ételle ?

- Oui ! Voilà, voilà, Dame Wer ! Je suis là !

- J'ai décidé : un vaisseau passe dans trois jours, nous le prendrons.

- Mais, Dame Wer... Le délai ?

- Ce n'est pas un obstacle rédhibitoire. Je tiens à revenir sur le Tore au plus vite.

- Ce dont vous m'entretenez ?

- Pas seulement !

- Et le dossier ?

- Nous bousculerons la règle que je vous ai enseignée ; ce sera une exception.

- Vous aviez...

- Je sais. « Il faut toujours classer un dossier, car un autre plus urgent peut survenir » : « Premier » échelon. Aujourd'hui, je parle d'exception. Un vaisseau passe dans trois jours et le suivant, dans trois semaines : je mourrais si je devais attendre si longtemps !

- Nous ne connaissons pas les passagers de ce premier vaisseau !

- Eh bien, tant pis ! Ce seront des vacances. Et puis, quelques fois l'imprévu révèle des affaires fructueuses. J'ai quelques plaisants souvenirs. Ce qui ne veut pas dire qu'il faille en faire une habitude : « Il faut toujours connaître avec qui l'on voyage ». Les gens, loin de chez eux, se laissent aller et font des confidences ; connaître ces gens -par avance- c'est se donner la possibilité d'orienter les dites confidences. Pour une fois, nous improviserons ! Ce n'est pas mauvais pour votre cinquième échelon. Préparer, prévoir, cela ne suffira pas toujours à combler un chiffre d'affaire défaillant, c'est à retenir. Et puis, ça exercera votre mental et vous aidera dans l'avenir à exploiter - plus adroitement - des affaires apparemment ordinaires.

- Bien, madame la Conseillère. J'avais prévu des contrats, mais je n'avais pas mis les dates...

- Quels contrats ? Ah oui, ces gardes du corps.

- Voulez-vous ?

- voir ces contrats ? Mais c'est du premier échelon, ma petite, je vous fais confiance ! Soyez prudente, néanmoins : une échéance imprécise et ils peuvent se retourner contre

nous. Une affaire doit se voir du début à sa fin. Dans le cas présent, cela nous arrange, car il aurait fallu ajouter vingt jours. Au fait... Combien ?

- Cinq cents solars par jour, pour les deux...

- Vous voulez la ruine du cabinet Wer ! C'est un peu cher !

- Ils ont un sri, c'est une bête qui détecte les ondes. Et avec ces sondes de détections, qui sont défectueuses...

- Passons... Je suis dans un bon jour. Ils savent, au moins, refouler des casse-pied ? Les secouer, éventuellement ? Porter des bagages ? Sont-ils propres sur eux ? Ont-ils une éducation minimum ? Tout ceci doit faire partie d'un bon contrat. Autant de choses qui permettent d'en limiter le coût. Par ailleurs... Je voulais vous dire que vous vous êtes bien débrouillée. Cependant, j'ai pris quelques notes. Un « Cinquième Échelon » connaît son sujet - sur le bout des ongles -, et je vous ferai part de mes remarques. Le Gérant était « léger ». Et ce Révérend : providentiel ! Voyez comme on peut utiliser !

- Dame Wer, c'est une grande leçon ! Ce religieux m'avait abordé un jour, mais je n'aurais pas imaginé...

- Mais de ces gens... Et de cette station ! On ne se languira pas de les revoir une seconde fois. Malgré ce départ, il ne faut rien négliger : « Connaissances et applications ». Gérer l'inconnu, qui, dans tous les cas, devra s'appeler l'inespéré. Encore autre chose : le dossier d'un procès est sacré ! S'en faire voler une pièce et c'est la ruine assurée.

- Je ne prends aucune médication, j'ai changé les verrous de la console, et il y aura ces deux contrats.

- Des médications ? Je l'espère bien ! Méfiez-vous, ce ne sont pas les demandes qui manquent ! À votre cinquième échelon, vous seriez sotte de... Laissez ces produits à ceux qui s'imaginent que la vie est une torture ! Avez-vous commencé ce résumé ?

- Hier après-midi. Les grandes lignes.

- Finissez-le. Nous le reprendrons une fois revenues. Durée ?

- Une journée. Peut-être : deux.

- Disons « deux ». J'ai besoin de réfléchir. Et que l'on ne me dérange pas ! Pour aucun prétexte !

- Bien sûre, Dame Wer !

- Ouais... Je ne sais pas ce qui m'agace, mais ça m'agace.

- Le Révérend a l'habitude...

- De ?

- Les angoisses.

- Ma petite Ételle, de votre part, ce premier soupçon d'humour me surprend. Je vous affirme qu'il ne me déplaît pas. Mais insister pourrait provoquer l'effet inverse ! Je vous vois bizarre, ce matin...

- Le retour, Dame Wer !

- Le retour ? Si c'est le retour...

- Oui, Dame Wer.

- Ça sent la poussière, l'air n'est même pas filtré, la coupole est sale, et ces verrous sont tous cassés.

- Oui, Dame Wer.

- L'État des Mondes devrait condamner ces stations !

- Oui, Dame Wer.

- Votre cinquième échelon !
- Oui, Dame Wer ?!
- Ah, enfin ! Réveillez-vous ! Que l'on m'amène les repas ici.
- Oui, Dame Wer.
- Dame Wer, Dame Wer, Dame Wer...

Ételle regarda la Conseillère se retirer dans son appartement. Sur l'écran de la console, oublié, elle lut : « Air. Eau. Calme ». Une révélation littéralement sidérante pour Ételle. Les pensées de Dame Wer empruntaient - vraiment - d'étranges chemins, depuis quelques temps.

Tout comme les siennes à la minute... Et il ne lui restait pas une heure pour se préparer ! La sonde de Celcius n'était pas arrivée, et les Contrats avaient rendez-vous, à dix heures...

Elle courut se bien mettre. Un grand jour à la merci d'infimes détails ! Son choix de tuniques était limité ; Ételle en enfila une d'un beige clair et scruta le miroir. L'étoffe tombait du col jusqu'au sol, d'un seul trait, comme une sentence sur un pauvre bougre. Il fallait y mettre quelque fantaisie, que la Conseillère tolérerait. Mais que l'homme au sri remarquerait : gageure irréalisable, à priori. Nise, émue par sa témérité, prit la bombe d'aérosol et pulvérisa le mélange sur le tissu sensible. Il se rétracta, faisant naître deux courbes sous la poitrine. Puis elle vérifia l'effet obtenu.

L'image reflétée trahissait l'effet escompté. Elle n'osa pulvériser une seconde fois sous la gorge, mais exerça quelques pressions au niveau de la taille et sur le haut des cuisses.

Effrayée, elle interrogea le miroir de nouveau... (En l'état, la Conseillère la sommerait de changer de tunique sur-le-champ !). Il fallait tempérer ce que le produit avait provoqué. Nise prit l'autre bombe et, la teinte des ombres atténuée, le cintrage parut moins provocant.

La troisième bombe agissait sur les répulsions et les attirances de l'épiderme ; elle en pulvérisa l'aérosol et observa le résultat. Comme prévu, la tunique se décolla de la peau en quelques secondes. (L'effet s'atténuerait au bout d'une heure ; il ne s'agirait que de conserver cette bombe à portée de main, pour le cas...).

Malgré une téméraire tolérance (avouée) de la jeune femme pour ce qu'elle voyait, le miroir « hurlait » que cette tenue était encore trop sensuelle. Nise y accrocha, ici et là, plusieurs broches, qui en faussèrent l'apparence. Satisfaite, elle les retira et les rangea soigneusement dans un tiroir pour une utilisation impromptue et précipitée. Pour plus de prudence, en cas d'urgence, elle y adjoignit quelques gadgets de détestables apparences qui finiraient de gâcher l'ensemble. Et enfin, pour parfaire une destruction urgente de son image : une paire de lunettes à branches massives et des larges bracelets de métal, sans élégance, qu'elle plaça à portée de main, à l'avant du tiroir.

Restait le parfum. Elle hésita longuement. (Inapproprié, pour l'instant... De plus, il alerterait la Conseillère prématurément !). Le problème apparut comme incommensurablement risqué. Elle en abandonna l'idée. Mais elle rangea le flacon, pour une rencontre ultérieure. Puis Nise se regarda une dernière fois, l'œil critique...

Dame Wer avait maintes fois dit son aversion pour les assistantes pulpeuses, laissant entrevoir, à la clientèle, des appétits discordants avec leur fonction, ou leur état de jeunes filles dépourvues de Cour. Mais Nise, au cours de ses enquêtes, avait

souvent débusqué des influences qui ne devaient rien, ni à un goût trop prononcé pour les solars d'autrui, ni pour de sourds besoins de vengeance. (D'ailleurs, elle-même, en cet instant...).

Une bouffée de chaleur l'assaillit et accéléra les battements de son cœur ; elle referma le tiroir d'un geste décidé. (Juste le temps de commander les repas, « avant »...) Elle avala une tablette nutritive et, émue mais résolue, attendit l'avertisseur de la porte d'entrée.

À la première note du carillon, elle consulta l'écran et se précipita. Son cœur battait comme un petit animal inconnu. Elle ouvrit vivement, tira sur le battant, son regard cherchant celui de C'Am. Et, lorsqu'elle l'eut trouvé, (ce fut plus fort que sa volonté !) s'empressa de le fuir. Laisant passer les deux hommes, elle referma derrière eux, fébrilement, et les rejoignit.

Il lui sembla que son cerveau avait subitement refusé de réfléchir et ne sut plus que dire une banalité (qu'elle avait pourtant écartée, résolument, cinq minutes auparavant !) :

- Vous êtes à l'heure !

Elle avait préparé cette phrase, puis l'avait rejetée : elle aurait été totalement incapable de se souvenir de quelle heure du « jour » ou de la « nuit » il était, tant par cet horaire imbécile en vigueur sur San Séverina, que par la haute et massive présence de ce C'Am.

Viefield lui sauva la mise :

- Dix heures, comme vous nous l'aviez demandé.
- C'est bien ça... Je... C'est que nous devons préciser... Les détails, avant de parapher.
- Une occasion pour se mettre d'accord sur les dates ! Ou, pourquoi pas, sur les lieux...? Nous verrions bien deux phases : « avant » Selzé et « après » Selzé.
- C'est que la Conseillère tient beaucoup aux dates ! Surtout qu'elle ne prendra pas celui qui était prévu initialement mais un vaisseau qui accostera après-demain.
- Ce qui n'empêcherait pas de fractionner...
- Je ne peux pas faire ça ! (Elle était au supplice !). La Conseillère m'a laissée... C'est la première fois... Elle avait évoqué une somme journalière de trois cents solars. J'ai insisté.
- À cause du sri.
- Oui ! Si le vaisseau ne faisait pas de halte sur Selzé-Station, Dame Wer n'en aurait que faire d'être protégée ! J'ai insisté en lui faisant remarquer qu'elle dormirait, de bout en bout, avec le Traitement. Comprenez-vous ?

(Elle répondait à Viefield mais se déplaçait pour faire face à C'Am. Elle insista en fixant le Clone. Qui, lui, aurait été secrètement soulagé d'avoir la certitude de sauter l'arrêt de Selzé !).

... Je fais ce que je peux, je vous le jure ! Et si la Conseillère vérifiait... Croyez bien que j'ai failli à nombres de clauses habituelles. (Elle se précipita vers un guéridon et revint avec les feuillets, implorant presque.). Dame Wer ne s'embarrasserait pas, savez-vous ! Vous faites exactement l'affaire. Je vous en prie.

Viefield, mis en dehors de la conversation, se rappela à son attention. Ce qui ne dévia pas les yeux de l'assistante !

- Quand commencerions-nous ?

- Je... Mais... Tout de suite, la Conseillère a dit : « pour le retour » ! Votre sri entendra, j'ai loué le logement contigu.

- Ça nous ira ! Le temps de ramener nos affaires...

- Oui ! Vos affaires, tout de suite : les contrats sont valables à compter de ce jour !

(En hochant la tête, C'Am ne put qu'approuver Viefield. Délibérément, une occasion de quitter San Séverina ne pouvait se dédaigner.)

Avec entrain, Viefield, lui, s'installait dans son nouveau rôle de « Gardien » :

- Le temps d'y aller et de revenir !

- Tout de suite, je vous attends !

Cette jeune femme savait y faire pour obtenir ce qu'elle voulait et ne comptait pas leur laisser de latitude pour un quelconque revirement !

Accompagnant un discret soupir de soulagement, les yeux de Nise Ételle scintillèrent de satisfaction à leur acquiescement. Le cal, épais et grisâtre, sur sa joue, se déplaça d'un demi-millimètre : elle n'avait pu retenir un sourire.

Une fois dehors, Viefield éclata de rire.

- Pour avoir du nez, j'ai du nez ! Je crois bien qu'elle t'aurait arraché les yeux si tu avais refusé. On peut dire que tu as un fameux succès !

- Et Celcius-Station ?

- Alors ça, ce sera à nous de nous débrouiller ! Et, avec des yeux pareils...

**

Le Révérend n'avait ni l'intention de se résoudre, ni de remettre à demain ; il décrocha le combiné de la console et demanda la Conseillère Sigri Wer. Mais le Malin, profitant sans doute de ces quelques heures, s'était faufilé : la voix de l'Assistante lui répondit, à son plus grand désappointement.

- À qui ai-je l'honneur, car notre écran ne fonctionne pas ?

- Révérend Père Argar, pour vous servir ! Je souhaiterais une entrevue avec la Conseillère.

- Désolée. la Conseillère ne reçoit pas.

- Ce matin ?

- Ni cet après-midi, ni demain !

- C'est de la plus haute importance cependant.

- Je suis habilitée : parlez !

- Je suis confus de m'être si mal exprimé.

- Vous avez été très explicite et moi également, mon Père. Parlez !

- Je me jette à l'eau ! Voyez-vous, il me serait si facile d'ignorer... Mais l'irresponsabilité délibérée et préméditée ne saurait donner le change à ma conscience. Enfin, voilà : la Conseillère commettrait une grossière méprise si elle promettait des contrats à deux énergumènes que je ne connais que trop bien.

- Messieurs C'Am et Viefield ?

- Ceux-là mêmes. Et il est si facile d'abuser de la générosité de deux dames de grand honneur. Renoncer serait leur rendre service...

- Qui devrait renoncer ?

- Dame Wer, devrait renoncer.

- Ah bon ? Et... à quoi ?
- Ces deux incultes ne songent qu'à roder. Ils ont rejeté toutes les tentatives de les sortir de l'ornière et n'apportent que des désagréments. Je considérerais comme un péché de ne pas vous prévenir. Malgré que ce soit une manière en totale rupture avec mes habitudes et une règle de vie toute tournée vers...
- J'ai compris, mon Père !
- Ce souhait inhabituel sera-t-il entendu ? Croyez à ma grande inquiétude !
- Il a été entendu. Mais, voyez comme le temps aime à se jouer de nous...
- Des contrats auraient-ils été signés ? Ainsi ces heures auraient-elles scellé les pires désastres ?
- Voulez-vous dire, mon Père, que la Conseillère devrait rompre des contrats dictés en bonne et due forme ?
- C'est que... face à ces calamités dont vous auriez été préservées...
- Ils sont enregistrés. Dieu en a voulu ainsi, non ?

Les ongles du Père Argar crissaient sur le flanc de la console, y laissant des traces, petits traits rayant une ombre laissée humide par la pulpe des doigts. Il retira sa main mais ne sut où la poser. La colère, une fois de plus, montait en lui. Cette Assistante, derrière ses airs polis, cachait mal une douceur joyeuse dans la voix ! Sans aucun rapport avec l'avertissement. Une demoiselle en mal d'Alliance ! Qui l'écoutait à peine et se fichait de lui... Elle était soulagée que ces engagements fussent déjà signés et enregistrés !

Argar hésita entre deux attitudes : lâcher sa colère ou, se retirer d'une affaire mal enclenchée. Espérer aborder directement la Conseillère c'était ne pas braquer, de suite, son Assistante. Il s'agissait de se sortir de l'impasse présente.

- Dieu aime nous infliger « Ses » épreuves : j'ai trop longtemps hésité. Dame Wer sera témoin de ma déconvenue.
- En effet. Nous devons nous résoudre. Dame Wer s'est épuisée à ce procès et se reposera plusieurs jours.

(Argar serra les poings, puis s'obligea à des civilités.).

- Comment reconnaître Sa Bonté, quelques fois !
- Aux travers des épreuves, toujours « Elle » est présente, rassurez-vous mon Révérend !

Argar contint sa colère. Il saisirait le moment où la Conseillère irait chez le Gérant, puisque cette donzelle faisait obstruction !

Dépité, il prit congé. Tout, il devait en convenir, se liguait contre lui ! Mais partir pour Reychelles avec des novices en déchéance... Et si ces deux-là croyaient lui avoir échappé...

L'amertume, néanmoins, s'accrochait à ses pensées comme un parasite pervers ; un « locataire » qui ne demandait qu'à prospérer à ses dépens. Et un appétit que les événements nourrissaient à profusion tant il était vrai que les satisfactions étaient rares et fugitives.

Il raccrocha nerveusement. Ces bures devaient à son apostolat : il ne s'avouait pas vaincu !

CHAPITRE 10

Nise Ételle, encore frémissante, en revint à son programme. Décevant elle ne pouvait passer ses journées chez les gardiens, même sous les prétextes les plus divers ! D'abord : finir de classer les pièces du procès et les ranger en y incorporant des notes pour pouvoir le reprendre. Deuxièmement : relancer le Gérant. Quant au troisièmement, la Conseillère s'en chargea : très excitée, elle fit irruption dans le bureau. (De si bon matin, ça promettait une journée pénible !).

- Ételle ! La sonde de Reychelles ?
- Entre huit et douze heures, Dame Wer.
- Quel chaos ! Et celle de Celcius ?
- Pas encore arrivée.
- Avons-nous avancé sur le dossier ?
- C'est en bonne voie. Une demi-journée me sera encore nécessaire. Et je devrai, peut-être, relancer le Gérant pour...
- Sa note ? Certainement ! Allez-y, même ! Il ne sera plus pressé maintenant qu'il s'en est tiré à si bon compte. Mais moi, je le suis, pressée ! C'est une règle absolue : premièrement, un acompte que votre travail acharné justifiera et, deuxièmement, le solde immédiatement réglé. Ne pas attendre des mois car la gratitude est le bien le plus friable qui soit, et dans huit jours il se sera tellement convaincu de sa bonne cause que nous devons le remercier d'avoir fait appel à notre cabinet !
- J'avais mentionné cette urgence.
- Nos gardiens sont-ils là ?
- Depuis hier au soir dans le logement contigu...
- Je l'espère bien, je ne veux personne dans notre appartement ! Et surtout, n'utilisez cette console que pour des points sans importance !
- Bien sûr, madame la Conseillère !
- Vous me présenterez vos recrues. Disons : onze heures. Avons-nous eu des solliciteurs ?
- Plusieurs. Dont le révérend.
- Celui-là, il ne va pas comprendre de si tôt que nous n'avons plus besoin de lui ! C'est tout ?
- Oui madame la Conseillère.
- Rappelez-moi...

Quelles rêveries poussaient dame Wer à s'isoler ainsi ! Une heure plus tard elle réapparaissait ; la sonde en provenance de Reychelles finissait de déverser ses informations dans les consoles de la station...

- Alors ! Ces sondes ?
- À l'instant, celle de Reychelles. Le vaisseau que vous attendiez ne sera pas un vaisseau de ligne mais un transport de personnel.

- Donc : aucun confort. Bravo ! Enfin... Nous prendrons le Traitement, ça me rajeunira !

- J'ai averti nos contrats ; ils seront là dans dix minutes.

- Nous les ferons attendre.

(Elle disparaissait de nouveau ! La Conseillère était-elle devenue esclave de ses humeurs ? Tout le contraire de son enseignement, assurément !).

La lente et saccadée cascade des chiffres sur l'écran de la pendule semblait avoir un effet direct et mathématique sur ces bouffées de chaleur qui envahissaient Nise Ételle ; mais, à s'impatienter, ses yeux ne lui obéissaient plus... (Comme s'ils avaient voulu compter jusqu'à la dernière vague !). Le tintamarre, à peine audible, de l'avertisseur de la porte d'entrée la fit sursauter et se précipiter. Empressée, elle introduisit C'Am et Viefield. Puis, tous les trois attendirent, en silence, le bon vouloir de Wer.

Et quand l'assistante, toute gauche, prit le parti de remettre en route la console pour calmer ses vibrations déroutantes et incontrôlables qui l'étourdissaient... ce fut l'instant choisi par la Conseillère pour pousser la porte et apparaître !

Avant d'entrer complètement, Wer prit tout son temps pour devisager les deux hommes. Ses yeux inquisiteurs glissèrent vers la personne d'Ételle, puis se reportèrent sur C'Am. Son examen recommença et, apparemment satisfaite de ses déductions, fit un pas dans la pièce et interpella le Clone, comme pour un défi.

- C'Am et Viefield... Mon assistante s'est-elle souciée de vos lieux de naissance ? (C'Am aurait répondu si la Conseillère ne s'était tournée vers son assistante qui, surprise, bafouilla une réponse.).

- Oui, Dame Wer. Voici Monsieur C'Am. Et... monsieur Viefield.

La Conseillère recommença son manège, créant la confusion entre ses interlocuteurs. Une manœuvre dont elle était coutumière, sans doute ! Elle s'adressa à la cantonade, avec un petit sourire en coin :

- Monsieur C'Am !? (Mais elle examinait Viefield ! L'Assistante ne rectifia même pas.). Cette particule ? Un clonage inventé par quelqu'aïeul en mal de reconnaissance ?

- Non Madame ! (Il restait si peu à C'Am que sa particule n'en prenait que plus d'importance à ses yeux.). Elle est authentique !

- Authentique ? Selon vous, il y aurait une quelconque valeur qui puisse se qualifier « authentique » ?

- Ma particule !

- J'ai parlé de valeur ! Où êtes-vous né ?

- Sur Selzé.

- Cloné et « né » sur Selzé : le comble de la confusion ! (Elle détailla C'Am.). Tiens ! Selzé...?

- Oui. (C'Am, désorienté, s'interrogea sur l'ironique remarque et le subite intérêt de la Conseillère.).

- Et vous n'avez aucune conscience de l'énorme non-sens de votre affirmation, bien sûr ?

- Non, madame la Conseillère.

- Jureriez-vous que le laboratoire des clones ait été implanté sur Selzé ?

- Certes non...

- Alors vous n'êtes pas intrinsèquement de cette planète Selzé !
- Vu ainsi... Mais j'y suis né. Un aïeul, seulement...
- La vérité se satisfait-elle d'interprétations aussi diverses que fantaisistes, quand il s'agit de lois ?
- Je pense... Oui !
- Vous auriez dû me répondre « non » ! Et vous, vous êtes de Celcius... Celcius-Planète, évidemment ? (La question s'adressait à Viefield, sans doute, puisque Wer s'attardait en direction de C'Am !).
- Oui madame. (Viefield avait déniché un ton de voix d'une étonnante sérénité. Wer marqua un temps.).
- Oui madame... Vous auriez quelque étoile colorée au bout de votre nom ?
- Sur Celcius, comment faire autrement.
- Et il a raison ! Il est donc bien de Celcius-Planète. (Elle scruta enfin Viefield, un sourire en coin.). Combien de fois ?
- Une fois, madame : une histoire de virus informatiques.
- Tout à fait honorable. (Satisfaite de son préambule, Wer enchaîna sur des considérations plus générales.). Et l'on vous déniche sur San Séverina ! Comment avez-vous fait votre compte ?
- Du travail et des économies, madame. (Viefield ne se démontait pas !).
- Des économies qui vous ont amenés sur cette station... Bravo ! Bel exploit !
- Choisir, quelques fois...
- Je préfère ça ! (Elle prit un air sarcastique.). Beaucoup de chemin pour revenir dans le même lieu puisque les contrats vous y ramèneront. (Son regard aigu avait fait un bref passage sur le visage de son Assistante).
- Nous en avons pleinement conscience, mais seul travailler nous importe.
- Je ne vous crois pas, mais ça n'a aucune importance. Dans le vaisseau, vous ne prendrez pas le Traitement. Et interdiction à la moindre personne de rôder dans nos cabines !
- Ça va de soi ! (Viefield ne pouvait qu'abonder.). Votre Assistante a été très précise sur tous ces détails !
- Ça m'étonnerait... Mais elle a carte blanche ! Étant donnée notre activité : aucune autre espèce d'interprétation que celle menant à notre parfaite sécurité sera permise. Si les mots « économies » et « liberté » ont encore un sens pour vous, ça va sans dire !
- Ils en ont un.
- Monsieur Viefield, vous ne pourriez deviner quel plaisir cela serait pour moi de ne pas vous payer tous les deux ! Mais je vais vous payer immédiatement car, en cas de différend, l'avenir vous apparaîtra encore plus amer : ce serait un argument définitif devant les tribunaux !
- Nous n'aurons rien à redouter.
- Et ce sera tant mieux ! Je n'ai pas de temps à perdre plus que ces quelques minutes. Mademoiselle Ételle sera notre intermédiaire. (Son regard parcourut la tenue de son assistante en s'y attardant volontairement.). Mon Assistante qui se fera un devoir de revenir à des tenues convenables !
(Wer dévisagea C'Am et s'adressa à une imaginaire jeune femme : un petit jeu qui semblait l'amuser beaucoup.).

Il est difficile, voire impossible, de contrecarrer certaines pulsions chez les jeunes femmes, mais les limiter dans le temps est à portée de voix ; mon assistante prendra le Traitement, si je le décide. (Des rougeurs étaient montées au visage de Nise Ételle). J'adore que les choses soient à leurs places ! Je pense n'avoir rien oublié. Nous partirons demain. Si le vaisseau est arrivé, bien entendu ! Messieurs...

Entrée ou sortie, la Conseillère n'avait pas jugé nécessaires les formules de politesse ; elle avait disparu comme elle était entrée.

Viefield mesurait parfaitement les mots de la Conseillère. Et Nise Ételle lançait de furtifs regards vers C'Am comme pour se reconforter. (Un C'Am dubitatif.). Il fallut trois minutes pour dissiper les effets du discours. Ételle, confuse, était en quête d'une contenance. Elle raccompagna les deux hommes jusqu'à la porte : présence encore plus impalpable qu'un hologramme.

Mais Viefield l'observait : l'Assistante recourrait aux plus subtiles manœuvres pour être en bonne place d'être vue. Ses gestes étaient précis, et ses yeux, en alerte, guettaient le Clone.

*

De retour dans leur logement, Viefield jugea utile de faire le point avec son balourd d'ami :

- Mais quelle vie avais-tu donc sur Selzé !?
- J'étais propriétaire d'une Concession.
- Et tu te l'es fait dérober, bien sûr !
- Des Enchères, pour une Alliance.
- Pardi, tu ne te méfies de rien ! Tout à l'heure, je te regardais.
- C'est toi qui me pousse dans les bras de cette Assistante !
- J'essaie de te faire comprendre qu'elle doit être convaincue que, tôt ou tard, tu seras à ses pieds ! Et que, si tu te débrouilles bien, elle doit croire que tu seras à ses pieds « quand elle le voudra ». Ce n'est tout de même pas si compliqué !
- Et quand elle annoncera l'ouverture d'une Cour ?
- Le compte bancaire du sieur C'Am est vérifiable par n'importe qui : elle doit en connaître le montant, au solar près !
- Il serait plus simple de tout mettre au net.
- Fou... Tu es fou ! Même si elle s'est intégrée à un Jeu, ce serait encore plus grave de le saper. Et si elle ne joue pas, nous pourrions en tirer partie.
- Des Enchères...
- Dis-toi bien que tu n'as pas connu le plus sinistre de Celcius, et que nous n'avons pas d'autre destination que Selzé ! Si cette assistante se met en tête que tu ne lui accordes aucune importance, tu le regretteras le reste de tes jours ! Et moi, avec ! Elle connaît les lois et saura s'en servir pour se soulager de sa déconvenue. Ton raisonnement doit être : « Vous avez un sentiment pour moi ? Donc : je vous aime ». « Vous jouez un rôle de Grande Séductrice ? Donc : je suis à vos pieds ». « Êtes-vous de ces folles qui veulent douze enfants ? Ils ne seront que de moi »! C'est simple, non ?
- Et si ce n'est pas un jeu ?
- Imagine un seul instant qu'une Assistante de Conseillère en Humanité, qui vit sur Celcius-Tore, va s'allier ou s'amouracher longtemps d'un homme dans notre genre,

sans le sou ? Ce serait trop beau ! L'important c'est de déguerpir d'ici et de ne pas revenir sur Celcius.

- Nous jouons avec le feu. Il vaudrait mieux le lui dire.

- Dépêche-toi de comprendre ! Nous ne sommes rien, rien du tout ! Il ne nous reste pas cent mille solars. Et le sri a l'air de lui plaire...

- Jamais !

- Bon, tu as raison, elles ne peuvent pas tout avoir.

- Il te gêne ?

- Idiot ! Il n'y a qu'en lui que nous pouvons avoir confiance ! Quel idiot tu fais ! Ce que ça doit être chouette chez toi, sacré nom du Vide. J'en salive rien que de te voir faire !

*

Par sa fenêtre, dame Wer rêvassait à la vue des quelques arbres malingres du parc : une note insolite qui, telle une goutte d'eau, tombait et tombait dans ses pensées à chaque errance du regard. Quitter San Séverina avait un arrière-goût d'insatisfaction. Comme si ce départ n'enlevait aucune des hypothèques quant à l'avenir : une parenthèse au début d'un futur « déjà » avorté. Ces dernières « non-informations » en provenance de Celcius ? Qui la mettaient dans cet état ? La seule explication... Puisque l'on disait tout et rien dans les gazettes...

Tout de l'inutile et rien qui ne corresponde pas à ses appréhensions. Et il y avait ces douze jours de voyage. Ces délais qui gâchaient... Et la bienséance aurait voulu qu'elle rendît visite à ce Gérant. (Plus qu'une corvée : l'exaspération garantie !). Quoi qu'elle fasse demain, elle ne prendrait plus des affaires sur ces mondes dépourvus d'avenir. Du temps de perdu. L'âge ? La lassitude ? Des réponses dérangeantes, pourquoi se le cacher. Elle pouvait fort bien passer la main et surveiller de loin la gestion de son cabinet. Jouir des fruits...

À nouveau, ces incertitudes qui la rongeaient... Wer, pendant des années, avait été dans les coulisses de tout ce qui faisait et défaisait les Mondes : l'Institut Scientifique, l'État des Mondes, les principaux trusts, et même l'Organisation. Elle avait surveillé la progression de ces Jeux idiots jusqu'à leur affolante prolifération. Combien de ces abrutis se prétendant « confrères » qu'elle avait dû faire jeter dehors ! Combien de ces perdus qui avaient économisé des années pour, pendant quelques heures, se prétendre « ministre » ! Et jusque dans les couloirs de l'Institut ! Aucune parade, puisque c'était la soupape. On avait ni prévu ni inventé : c'était. L'imprévu et l'inespéré. La déliquescence devenue règle et soulagement.

Quelque route que l'on ait prise, Wer avait surnagé : îlot de granit sculpté pendant trois cents années. Tous ses prédécesseurs... Et maintenant ? Plus de vagues, plus de tempêtes, ni marées hautes ou basses : plus de mer, tout simplement ! L'immobilité. Alors, que tout restât en l'état, ou que tout explosât... S'il pouvait être encore temps.

Elle mesurait ses cinquante et un ans avec une précision toute professionnelle. Et quelles raisons militaient pour qu'elle maintînt une main sur son affaire ? À vrai dire : aucune qui fût valable. Une réponse sadique qui fouillait ses indécisions avec un parfait mépris pour les angoisses engendrées.

Wer décida de retarder encore une fois l'heure des décisions et préféra choisir de descendre dans le parc. Les immeubles aux fenêtres closes, le gravier et ces échantillons de nature, elle se laissa porter par ses pas tout en reprenant le fil de ses pensées.

La raison exigeait d'être de retour sur Celcius-Tore avant toute résolution. Enfin une pensée qui ne soit pas empreinte de vague à l'âme ! De toutes manières, ce qu'elle ferait au retour serait - comme toujours - étudié et minutieusement sérié.

Autant goûter à cette pose qui se faisait dans sa vie. Elle se serait attardée plus longuement sur l'aspect des troncs de ces arbres, si une silhouette blanchâtre ne s'était glissée dans son champ de vision. (Le Révérend !). Elle ne connaissait pas d'autre issue à la placette, cela l'énerva d'autant.

Elle se composa le visage d'une personne absorbée par ses méditations, totalement absente de la minute (la stricte vérité, cinq minutes plus tôt !), et fit mine de l'ignorer.

- Mes souhaits de meilleure journée, madame la Conseillère en Humanité !
- Hein ? Ah oui...
- Si vous pouviez me consacrer quelques minutes ?
- C'est beaucoup demander. Énormément demander. Bonsoir !
- L'intérêt que vous en tireriez...
- Je suis fourbue ! Permettez.
- C'est à propos de ces...
- Fourbue et contrariée ! Adressez-vous à mon assistante, tolérez-moi ces rares instants de repos, voulez-vous ?
- Votre assistante ne pouvait deviner.
- C'est une personne très compétente !
- Imaginer le contraire... Je voulais vous prévenir, vous mettre en garde sur ces hommes à qui vous avez accordé du travail.
- Voyez mon assistante. Je sais que vous cherchiez des novices présentables, vous en trouverez d'autres !
- L'un s'est enfui de Selzé et l'autre de Celcius. Ils pourraient vous apporter bien des...
- Des ?
- Plus que des soucis : des risques. Des dangers, dirais-je.
- Des dangers ?! Des hommes qui seraient un danger pour le cabinet Wer ?! Vous divaguez, Révérend !
- Ils pourraient...
- Ça suffit ! Écartez-vous et lâchez mon bras.
- Ce n'était que pour insister.
- Je ne tolère pas que l'on m'approche de la sorte ! La religion ne vous a pas apporté retenue et sérénité comme elle aurait dû ! Et puis, je ne suis pas une de vos brebis !
- Comment m'excuser, madame la Conseillère !
- En disparaissant, petit prêtre ! Et rapidement !

Il aurait souhaité ne pas la lâcher, avant qu'elle ne cède, qu'elle ne rompt ces contrats... Mais elle s'était dégagée de sa tentative, en lui jetant son mépris au visage. À présent, à grands pas, elle partait.

« Petit Prêtre » ! Comment cacher un visage détruit par un tel affront !? Le Révérend, à reculons, se cala dans l'encoignure d'un porche qui échappait aux chiches éclairages de la placette. Une houle acerbe, saumâtre, mauvaise, se gonflait, débordait, prête à dévaster le Cosmos, comme si elle n'avait attendu que ce moment.

Insulter la Bure ! L'insulter «Lui » ?! Tous ! Tous, autant qu'ils étaient. Tous ! C'est qu'ils ne le connaissaient pas ! Dieu savait où trouver le bras qui Le vengeait, quand la vermine, issue du cloaque... Il ne quitterait pas ainsi San Séverina, le cœur embué des sarcasmes et du mépris des uns et des autres, sans réagir ! Croyaient-ils, tous, que personne ne se jetterait en travers de Sa Voie, pour opposer sa poitrine aux affronts ? Pour Le défendre ?

À cette seconde, le Révérend se fendit derrière une flamboyante épée dont il était le seul à sentir la vengeresse poignée.

Quand toutes et tous se vautraient ! Croyaient-ils pouvoir « Le » braver impunément !

Et la croisade d'Argar, en cet instant, n'en prit que plus de sens. Sauf que cela nécessitait une déchirante révision de ses projets.

« Petit Prêtre » ! Il en eût fallu moins pour qu'il ne franchisse pas ces limites qui mènent à ces territoires interdits.

Ces ténèbres, là où le Malin, sa vieille connaissance, rodait.

**

Le vaisseau le La Minéa présentait toutes les apparences d'un remorqueur minier reconverti. La réduction des approvisionnements en minerais des industries de Celcius libérait des unités, et la Stellaire Minière avait mis à contribution les arsenaux de l'Inter Stellaire Compagnie pour remodeler les coques. À moins que ce fût plutôt l'opération inverse car « La Minière » n'était qu'une création du trust !

Le nom même - La Minéa - prouvait que l'on n'avait guère fait preuve d'imagination : c'était le nom d'une héroïne d'un feuilleton datant de deux décennies ! Une complexe histoire, où le spectateur, ayant acquitté le coût d'un faramineux abonnement, pouvait intervenir parmi les hologrammes et en modifier l'intrigue. (Pourtant passablement compliquée dès ses débuts.). L'enquête de mœurs qui s'était ensuivie avait recensé plus de quarante-deux manières d'assassiner « le méchant » et... trois fois plus de ruiner « le naïf » ! Mais ce qui restait dans les mémoires était que la vedette féminine avait très certainement empêché mille fois plus de suicides et suscité un renouvellement des personnages de Jeux pendant plusieurs années ! La « Stellaire Minière SA » avait prouvé qu'elle n'entendait pas se laisser distancer par l'actualité et par l'évolution des esprits. Mais le La Minéa manquait d'élégance et de confort, et ses trente cabines étaient prises, pour le tiers, par du personnel des Transports que l'on avait relevé de Reychelles-Station. L'humeur de la Conseillère Sigri Wer devint insupportable dès qu'elle eût pris place à bord.

La durée de voyage entre San Séverina-Station et Celcius-Complexe (la planète et ses deux satellites équipés) durait, au plus rapide, douze jours par la Grande Faille. Wer sacrifia une journée pour s'assurer qu'il ne fallait rien espérer de ces voyageurs impécunieux, puis s'enferma dans sa cabine et s'abandonna au Traitement.

Le plus étrange était qu'elle n'avait laissé aucune directive à son Assistante, ce qui laissait perplexes ses deux hommes de peine. Quant à la liberté laissée à Nise Ételle, au cours de ces journées, elle approvisionna les tranches du Clone : l'Assistante ne lui laissa plus le moindre instant de tranquillité !

Mais Viefield refusait catégoriquement la plus petite allusion à un réveil prématuré de Wer, et, tout comme C'Am, il assista à la métamorphose de la « chrysalide » Ételle ; la vilaine pierre grise de la joue avait disparu et, avec elle, tuniques amples et maquillages démoniaques. Nise Ételle était jeune et belle, et si son esprit retors ne pouvait s'être émoussé si prestement, C'Am et Viefield en convinrent que l'alliée sur laquelle ils comptaient pour s'esquiver à Selzé n'atterrait plus la vue. Il s'avéra même, qu'au fil des journées ennuyeuses du voyage, elle était d'une compagnie presque supportable.

Une seule ombre demeurait : le réveil de la Conseillère. Une perspective qui ne freina aucunement (bien au contraire !) les élans de Nise Ételle, pour qui chaque heure n'aurait su être une cause d'éloignement du Clone. Un prétexte pour oublier les ennuyeuses leçons de Dame Sigri Wer : elle était amoureuse ! Mais son cinquième échelon ne semblait pas dans l'oubli pour autant. Son projet était des plus simple : « Dès que la Conseillère serait réveillée, Wer lui rédigerait un Projet d'Alliance-type » qu'elle ferait parapher par C'Am. Dans le texte, Viefield serait ignoré. Mais pas le sri. L'Alliance serait conclue pour Celcius-Tore, pour une durée renouvelable de dix années, « Temps de Vieille Terre ». L'Assistante, assurément, bouleversait un avenir pourtant déjà balisé depuis plusieurs années.

Un avenir que le Commandant-Pilote du La Minéa se chargea d'enrayer au soir du dixième jour, en convoquant tous les passagers, sans exception. Les états d'âme de Nise Ételle n'y étaient pour rien : le pilote se déchargeait d'un lourd secret et ses traits tirés disaient qu'il avait hésité de longues heures avant d'en faire part à ses passagers. Il prit la parole, entouré de ses trois stewards, quand tout le monde se fut assis, Dame Wer comme les autres.

- J'ai hésité avant de vous faire réveiller. Je n'irai pas par quatre chemins : « Nous avons un grave ennui ». Mon ordinateur de bord a été saboté. Le vaisseau a plongé dans la Faille à une vitesse de 0,42 c. Ça ne vous dira rien, aussi je ne vous en expliquerai que les conséquences : nous avons été « trop vite », et nous ne serons expulsés de la Grande Faille qu' « après » Celcius-Complexe. (Il marqua un temps d'arrêt suffisant pour que les esprits absorbent l'information et s'y habituent ; puis il reprit le fil de sa déclaration d'une voix contrôlée.). Je ne vais pas vous faire un cours, mais voilà ce qui va se passer : « Trop vite pour émerger au nœud stellaire de Celcius ». Avec une marge d'erreur supposée, j'ai refait des calculs : « nous n'irons pas jusqu'à Pythus ». La conclusion ? « Nous serons refoulés de la Faille entre Celcius et Pythus ». Tout n'est pas si noir et désespéré qu'une déduction hâtive pourrait le laisser croire, de prime abord, car il y a des Nœuds Stellaires le long de la Faille entre ces deux points. Les uns sont pourvus d'anciennes stations et, les autres pas ; et certaines de ces stations ont été maintenues en activité automatiques. Aussi, je le pense, nous pouvons espérer nous en approcher suffisamment d'une. Hors de la faille nous serons en Vol Libre et nous pourrions ainsi utiliser nos émetteurs pour signaler cet égarement. Dans la Faille, c'est une impossibilité. Donc : je ne peux rien faire jusque là. Seulement attendre !

Le Commandant cachait bien son anxiété. Son regard se posa sur quelques visages qui trahissaient une bonne compréhension de l'incident. Pour les autres, il laissa passer quelques minutes, attendant patiemment les questions. L'apostrophe de Dame Wer ébranla l'auditoire resté muet :

- N'était-ce pas votre travail que de vous assurer du bon état de votre vaisseau ?
- S'assure-t-on tous les matins que ses bottines ont toujours leurs semelles ? Les maîtres ordinateurs de bord sont infaillibles, c'est pourquoi je parlerai de... sabotage. Mais il n'est plus temps d'épiloguer ou de commencer des enquêtes. L'information a été sciemment falsifiée dès notre départ de San Séverine-Station, c'est ainsi.
- Et c'est ainsi que les procès se justifient ! Je dois être revenue sur Celcius-Tore dans quinze jours pour une affaire ; à combien estimez-vous les pertes financières de mon cabinet ?
- Madame, mes préoccupations sont plus immédiates et d'une autre nature : je dois tous vous ramener, et vivants, « si possible ».
- Charmant ! Ce retard portera atteinte à mon crédit !
- Ceci est de votre ressort, et, pour tout dire, secondaire. Je continue : je tiens à vous faire toucher du doigt quelques répercussions techniques. Là où nous serons éjectés, il peut se faire que ce soit un Nœud « non nettoyé ». Je m'explique : les Nœuds utilisés en permanence sont débarrassés des météorites pour ne pas risquer d'accident. Voilà pourquoi surgir inopinément à un nœud - non entretenu - peut réserver des surprises ; à ce sujet, j'ai déclaré une « Procédure d'Urgence de Premier Échelon », ce qui me donne le droit d'imposer tout contrat que je jugerais utile ou primordial pour la survie de vous tous et du vaisseau. L'une ne va pas sans l'autre, vous le comprenez. (Wer s'était encore levée). Oui, Madame Wer ?
- Ça sous-entend que des risques existent réellement !
- Je pense être explicite : oui, Madame la Conseillère. À ce propos, les stewards passeront dans vos cabines, dresseront un inventaire de vos biens, et ces listes seront enregistrées. Ensuite, vous pourrez recommencer le Traitement. Je vous rappelle que je suis la seule autorité à bord. (Il adressa un regard appuyé en direction de Wer qui s'était rassise.). Ces points que j'ai exposés sont en vigueur depuis six siècles, et, s'il n'est pas exclu que ce règlement puisse subir des modifications un jour, elles ne pourraient entrer en vigueur « qu'après » notre retour. Il y a déjà eu des précédents. Ai-je été assez précis ? Mesdames et messieurs, meilleure journée.

Sans plus de ménagement, le Commandant s'était retiré. La salutation s'était voulue réconfortante. Elle ne reçut, en échange, que le silence catastrophé de clients effondrés, quittant la salle.

Dame Sigri Wer (que l'on aurait pu croire en colère), elle, paisiblement assise, regarda tout le monde sortir : dans ce dramatique moment, Le Commandant du La Minéa lui avait fait forte impression. (Et, en ce domaine, il était impossible de soupçonner dame Wer de se fourvoyer !).

*

C'Am et Viefield, comme la plupart, ignoraient l'exacte signification de ce qu'ils avaient entendu ; ils attendirent que la Conseillère opte pour se lever et

rejoindre sa cabine. Ils furent déçus : Wer ne quitta la pièce que pour interpellé son Assistante. Elle ignore les deux hommes qui lui avaient pourtant emboîté le pas.

- Ételle ?! Puisque je vous vois si bien mise ! À compter de cette minute, vous démontrerez à ce Commandant toute l'attention que vous lui portez !

- Dame Wer ?

- Vous rentabiliserez cet accoutrement pour notre plus grand profit : je ne veux aucun risque de collusion entre les passagers et cet homme !

- C'est impossible ! Je...

- Vous ?

- Auparavant, je dois porter à votre connaissance un projet.

- Ne pas dormir vous aurait-il menée à quelques sottises ? Car si vous êtes ainsi habillée... J'espère quelqu'essai malencontreux et sans grandes conséquences ?

- Dame Wer, votre avis ne saurait m'être étranger et sans importance.

- Entrez dans ma cabine et voyons ça. (Elle s'était tournée vers Viefield et C'Am.).
Vous : tenez-vous à cette porte, mais dehors !

Enfermée avec son assistante, et sans autre témoin, dame Wer sut qu'elle devait reprendre en main son auxiliaire ; elle la toisa de toute son autorité.

- Explication !

- J'ai préparé un contrat provisoire d'Alliance. Votre avis et votre accord m'auraient été précieux.

- Ce C'Am, évidemment !

- Oui, Dame Wer. Et pour cette raison... mener compagnie avec le Commandant...

- ne vous agrée pas ? C'est regrettable ! Nous tenons une affaire que je ne lâcherai pas sous prétexte d'un désœuvrement démobilisateur de mon assistante ! Voilà des moments fort mal employés, vous auriez mieux eu affaire à dormir !

- Dame Wer, j'ai vingt-quatre ans !

- Y aurait-il une quelconque corrélation entre votre âge et le cabinet Wer ?

- Cela ne m'empêchera pas...

- Fortes paroles ; occupez-vous de ce commandant !

- Pour monsieur C'Am... Je... Je n'avais pas prévu cette clause dans le contrat.

- Oubliez ce torchon !

- Non !

- Oh, mais voilà notre assistante qui viendrait de décider de tirer un trait sur sa carrière !

- Vous ne pouvez pas me demander cette démarche envers ce commandant, avant que ce contrat soit paraphé.

- Continuez, je suis peut-être allée trop vite.

- J'ai négligé les clauses inhérentes à ma profession.

- Et quoi d'autre ? La fortune de ce monsieur ? Sa formation ? Peut-il être d'un quelconque intérêt pour le cabinet ? Quels oublis encore ?

- La console de San Séverina m'a grandement facilité l'accès à ces informations.

- Quel apport pour le cabinet ?

- Il est né sur Selzé.

- La belle affaire !

- Ses parents sont de Selzé : de gros Concessionnaires. Ils sont morts, et rien ne le retiendra plus là-bas, puisqu'il est parti de lui-même de son monde. Les gens des concessions ont bonne instruction, c'est ce qui se dit.
- Quatre années de formation pour entendre de telles inepties ? On n'oserait plus mettre de telles sornettes dans le dernier des feuillets ! J'ai demandé : « quel profit pour le Cabinet Wer ? »
- Je...
- Ce commandant. Et au trot ! Et mettez-y tout le zèle dont vous êtes capable !
- Je n'ai aucune connaissance technique !
- On ne vous demande pas de rectifier ses équations mais de lui rendre ces journées de grands soucis moins pénibles. Et de faire en sorte qu'il devienne un allié sûr lorsque nous déposerons une plainte contre San Séverina !
- Une plainte contre San Séverina ? Contre la station San Séverina ?
- Qu'y a-t-il de choquant ? Votre esprit est en pleine confusion, ma Petite, vous aurez confondu travail et alliance ! Quelle mouche m'a piquée d'évoquer ce cinquième échelon à votre sujet ! Mais... Vous me laisserez ce projet de contrat.
- Merci, Dame Wer !
- Et je parlerai à ce C'Am.
- Oh, non !
- Oh, si !
- Je l'aime, Dame Wer !
- Elle aime ! J'ai une assistante qui « aime » !
- Dame Wer !
- Il y a toujours un moyen pour faire plaisir à tout le monde.
- Je ne comprends pas...?
- Allez !
- L'irréparable serait mon désespoir !
- Mettriez-vous en doute ce qui fait ma nature-même ?
- Non, Dame Wer.
- Alors ?! Je lui parlerai, mais pas aujourd'hui. Est-ce - là - un délai qui vous comble ?
- Euh... Oui !
- À présent, disparaissez ! Surveillez ce commandant ! Tâchez de noter ses heures et ses goûts. Mais : de la discrétion ! Du doigté ! N'oubliez jamais que le plus niais des dadais trouve des ressources de génie lorsqu'il s'agit de fuir. Ce sont des moments délicats qui requièrent des prudences extrêmes. Vous aurez les préoccupations du commandant et les mêmes élans.
- Je sais, Dame Wer.
- Vous savez quand ça ne sert à rien, et la plus grande inquiétude m'étreint quand l'action s'adresse à ce commandant !
- Dame Wer !
- Un commandant et un cul-terreux de Selzé, avouez qu'il peut s'agir plus que de nuances !
- Je...
- Sortez immédiatement ! Au travail !

Vieffield et C'Am virent sortir Nise Ételle. La jeune femme dédia à C'Am un sourire désespéré et, résignée, le geste gauche, ouvrit, puis referma sur elle la porte de sa cabine.

Une attitude que Vieffield, soucieux, expliqua à son ami : la Conseillère avait, peut-être, ramené son assistante à des questions plus terre à terre, et que, probablement, il en était fini de ses amours.

Ils sursautèrent tous deux, quand Wer passa sa personne par la porte, et adressa, à C'Am, une impérative invite de son index.

- Vous, C'Am, entrez ! Vous, le copain, restez dehors !

Tandis que C'Am pénétrait dans la pièce, le battant se referma au nez de Vieffield en chuintant.

- Madame la Conseillère ?

- Je pose les questions ! Et vous : vous répondez !

(Il flottait comme un intérêt soudain pour la personne de C'Am qui démentait la sécheresse du ton.).

- Bien...

- Asseyez-vous ! (Elle, elle resta debout, bien décidée à mener la conversation). Alors ? Selzé ?

- Selzé...?

- Ce que ça représente ? Ce que sont - exactement - les Concessions ? Surtout, pas du galimatias de dépliant touristique, de ça je m'en moque ! Ce que je veux savoir, c'est ce qui n'est pas inscrit dans les mémoires des maîtres des consoles !

- Vous a-t-on amené un quelconque ennui ?

- Oui : vous !

- Moi ?

- Selzé : commencez !

C'Am débita une vague description de la Plaine Continentale et passa au système des Concessions. Prudemment, il s'en tint aux généralités, ce qui n'eut pas l'heur de plaire à dame Wer qui réclama et réclama maintes précisions et détails, si bien que C'Am s'égara dans sa recherche de comprendre le centre d'intérêt réel de la Conseillère. (Devenir Concessionnaire à son tour ? L'absurde même ! Il orienta la dame dans cette direction et lui fit part de son avis).

- Une Concession est héréditaire.

- Non, puisque vous êtes sans un solar, et que votre concession est passée - ou passera - bientôt dans les mains d'un autre !

- Des Concessionnaires voisins en reprendront l'exploitation, je suppose. Mais personne d'autre !

- Ça, j'ai compris. Et vous ne craindriez pas de vous allier avec une étrangère de Selzé ?

- Je ne vois pas où...

- Où je veux en venir ? Mon assistante !

- Ah ! (C'Am, ne saisissant toujours pas le reproche qu'on lui adressait, se défendit, à tout hasard.). Je n'ai effectué aucune manœuvre tendant à l'attirer sur Selzé !

- Mais vous ne verriez pas d'un mauvais oeil une Alliance de Mariage ! L'Assistante d'un Cabinet de Conseil en Humanité, pour défendre une situation personnelle, qu'espérer de mieux ! N'est-ce pas !

- Je n'ai rien projeté.
- Déparerait-elle ce monde ? Une de mes meilleures assistantes ?
- Mais... (C'Am comprenait de moins en moins le reproche, à lui adressé...).
- Cher monsieur, dites-vous bien que vos manigances se retourneront toujours contre vous, si vous frôliez mes intérêts !
- Loin de moi cette pensée !
- Songer à déstabiliser Nise Ételle serait, déjà, une outrecuidante intention ! Vous n'avez pas craint de ne pas la contredire dans ses penchants !
- Je ne les ai pas encouragés !
- Vous ferez plus : « Vous attendrez ma décision » ! Jusqu'à ce moment, tenez-la hors de vos sombres projets et de ces oeillades lourdes d'intentions !
- Mais...
- Nous sommes donc d'accord : j'exige une neutralité absolue !
- Je ne veux pas m'immiscer.
- Et vous n'avez pas à « vouloir », tout simplement ! Ételle doit avoir l'esprit libre pour les missions que je lui confie. Revenons-en à Selzé : mise à part cette Plaine des Concessions...? Allez, continuez !
- Au nord et au Sud : deux fleuves, sensiblement parallèles, se jetant dans un océan à l'ouest. Des montagnes vers l'est.
- Le reste de la planète ?
- À l'origine, un des principaux actionnaires de l'Inter Stellaire Compagnie avait acheté Selzé dès sa découverte. Selzé était viable, il y a répandu tout un assortiment d'animaux en provenance de Vieille Terre. Puis il a revendu la Plaine à une agence qui l'a découpée en territoires : les Concessions.
- Après, je sais.
- Nos ancêtres ont dû nettoyer toute la plaine et construire cette clôture.
- Et la côte qui borde l'océan ?
- Entre les embouchures des fleuves ?
- Évidemment !
- Des falaises, des plages, des criques... Au plus près de Selzé-Ville, sur la Côte, il y a des villas saisonnières. La Cité Administrative est en retrait, dans les terres, là où a été implanté l'Astroport.
- Et au bord de la côte ?
- Un petit port de pêche, quelque part.
- Des Concessionnaires ?
- Pour la pêche ? Non. Je crois savoir : des étrangers qui se seraient installés à demeure.
- Selzé accepte donc des étrangers !
- Oui. Mais ils n'ont aucun droit de se mêler de la gestion des concessions. On ne les voit jamais.
- Et comment vivent-ils ? De quoi ?
- Ils ont le droit d'avoir des biens qui leur rapportent de quoi survivre, pas plus.
- Et s'il y a conflit d'intérêts ?
- Le Tribunal des Concessions règle le différend.
- Et l'Étranger a tort, évidemment !
- Évidemment.

- Et si cet Étranger est au mieux avec un Concessionnaire ?
- Le Concessionnaire pourrait traduire le parti de l'Étranger, s'il le voulait, au sein du Conseil.
- Donc : un intermédiaire possible. Et le résultat ?
- Ça ne s'est jamais produit.
- Ah bon... Mais ce serait possible ?
- Je ne me suis jamais réellement penché sur ce problème. L'exploitation d'une concession est très prenante et laisse peu de loisirs.
- Comme celle qui fut la vôtre ?
(Wer s'y serait entendu à balayer les derniers espoirs, s'il en avait eu. C'Am n'y répondit pas.).
- ... Eh bien... Nous aurons le temps de revenir sur ce sujet, puisque vos instants seront sevrés de la présence de mon Assistante. Mais vous m'obligez à me priver du Traitement !
- Vous pouvez dormir en toute tranquillité ! Vous avez ma parole d'honneur.
- Hein ?
- Je vous garantis que je me tiendrai loin de votre assistante.
- Comment avez-vous dit ? Cette expression... ?
- Ma parole d'honneur.
(Un agacement, mitigé de méchanceté, ravagea le visage maquillé de la Conseillère.).
- Votre parole... « d'honneur »... ?
- Ce qui est dit, est définitivement dit ; et vous êtes assurée que je respecterai.
- Une coutume de Selzé, je suppose ?
- Oui.
- Curieux monde. Seriez-vous capable de m'expliquer en quoi consiste cet... « honneur »... ?
- Une parole a valeur d'engagement définitif si elle est fondée sur l'honneur.
- Vous ne m'expliquez rien !
- Avec l'honneur, on ose ; sans l'honneur, on ne peut plus oser.
- Des textes de lois ?
- Aucun.
- Donc : un engagement provisoire. Provisoire et volatil.
- Tout le contraire : le déshonneur hypothéquera la crédibilité de ce que l'on dira dans l'avenir !
- Des délais ?
- Jusqu'à la mort.
- C'est idiot !
- C'est ainsi.
- Nous y reviendrons.
- Comme vous le souhaiterez.
- Vous pouvez partir ! Rappelez-vous, néanmoins, que votre honneur est accroché à votre tranquillité comme la liberté de mouvement de mon assistante le sera à sa mission !
- Ce n'est pas tout à fait cette définition.

- J'ai dit que nous reprendrons ce sujet plus tard ! Dois-je le dire « sur mon honneur » ?
- Ce serait exagérer pour une parole si anodine.
- Anodin, ce que je dis ?
- Non, bien sûr.
- À la bonne heure ! J'ai du travail.
- Meilleur Journée, Dame Wer.
- Hum... C'est ça...

*

Il était particulièrement inutile de tout répéter à Viefield. Il ressortait de cette entretien qu'il fallait tenir ses distances avec Nise Ételle. Ainsi, les espérances et les calculs de Viefield s'effondraient. (Pourtant, à se yeux, le comportement de l'Assistante avait suggéré bien des possibilités !). Ce qui faisait énigme : c'était la curiosité de la Conseillère à propos de Selzé. C'Am résuma pour son ami :

« La Conseillère en Humanité avait soulagé ses angoisses en se défoulant sur lui, et en avait profité pour l'avertir qu'elle ne voulait plus le voir - en permanence - près de son assistante. Quant à son intérêt pour Selzé : c'était un mystère... »

Viefield n'insista pas. Le vaisseau allait au-delà de Celcius : un sortilège prémédité par le Révérend Argar, sans doute. Un Révérend, maintenant bien trop éloigné pour qu'il fût étranglé rapidement ! Et puis, une Conseillère qui pouvait les ramener à Celcius, si elle n'était pas trop contrariée.

Quant à s'appuyer sur l'Assistante pour se défilier à Selzé : ça se compliquait !

CHAPITRE 11

Viefield s'affala dans le fauteuil qu'il s'était approprié au fil des jours. Dans la coursive, à trente pas, le panneau apposé sur la cabine « dix-huit » aurait fait fuir n'importe qui : « Sigri Wer Conseillère en Humanité ». Leur présence comme gardes du corps était des plus superflues, qui aurait risqué importuner une femme aussi dangereuse ? Viefield, pour une fois, était découragé :

- C'est fichu ! Elle est encore dans le poste avec le Commandant.
- Au moins Wer ne nous cherchera pas d'ennuis.
- Ne te rends-tu pas compte que nous avons un espoir sérieux de revenir à Selzé !
- Ton flair s'est trompé !
- Elle était rivée à tes talons, voilà qu'elle l'est à ceux du commandant !
- Wer a parlé d'une « mission » qu'elle lui aurait confiée.
- Pour une mission : elle y met tout son cœur ! Elle ne rate pas un repas, ni une occasion de le suivre dans le poste de pilotage. Ça devrait être interdit !
- Elle joue.
- Revenir sur Celcius, quelle déveine ! Tout le monde dort.
- Tant qu'à mourir, le sommeil est le meilleur moment.
- Ce serait préférable, en effet, plutôt que de revenir sur Celcius : des meurtres, là-bas, et ce seront les chaluts pour dix ans !

C'Am caressa le museau du sri. L'animal avait été agité mais il s'était calmé quand tous avaient décidé de dormir. Wer était disparue. Ételle serrait son « gibier » au plus près... Et les stewards n'étaient plus que des ombres muettes, aux mines blafardes. Et Viefield, qui peinait à se reconforter :

- Faire tout ce chemin... J'ai bien cru que nous y étions !
- Quitter le vaisseau sans l'approbation de Wer était déjà aléatoire.
- Dis plutôt que tu prenais goût à l'assistante.
- Nous ne nous sommes jamais isolés !
- Et c'est bien ce que je te reproche ! Le Commandant ne perd pas de temps, lui !
- Tu m'en veux ?
- Est-ce que l'on peut t'en vouloir, tu ne réussis pas à te défaire de tes habitudes. Sur Celcius, les habitudes, ça n'existe pas ; quand tu te crois enfin stabilisé, il se passe un incident et tout est à refaire. Toujours !
- Sur Selzé, beaucoup de gens estiment qu'il ne se passe rien.
- Qu'ils fassent un tour sur Celcius, ça les guérira !
- Tu devrais être satisfait, ici.

- Ici, c'est différent, nous sommes paralysés ! On ne peut rien choisir.
- Tu peux dormir. Ételle est bien trop occupée et Wer l'ignorera.
- On dirait que ça te fait plaisir qu'elle soit occupée !
- Non, c'était agréable.
- Désespérant... Revenons à l'essentiel : si l'on sort de cette faille près de Pythus, nous serons coincés encore plus loin qu'à San Séverina. Et pour plus longtemps, car Pythus embauche des mineurs en permanence pour ses galeries ! Mon avis est que nous regretterions les chaluts de Celcius si nous leur faussions compagnie là.
- Attendons.
- C'est ton clonage qui te donne cette patience ?
- Possible... Je ne suis qu'un cloné de troisième génération : c'est mon arrière grand-père qui a été purifié. Mais ces cabines sont déprimantes et les grands espaces me manquent.
- Figure-toi qu'à moi, aussi, ils me manquent !
- Sur Celcius...
- ça me manquait déjà !
- Patiente ! (C'Am interrompit les giries de Viefield d'un geste apaisant.). Va dormir !
- Il n'y a pas de Traitements dans notre cabine.
- Nous demanderons à Ételle, elle n'utilise pas le sien.
- Se faire une raison, si rapidement...
- Il sera bien temps. Nous avons une alliée auprès du Commandant.
- Une alliée ? Désespérant... Trouvons un autre sujet de conversation, parle-moi encore de Selzé !

*

Wer sortit des limbes du sommeil. Tous ces cachets et timbres lui subtilisaient beaucoup trop de temps. Elle stoppa son geste qui tendait à devenir machinal, referma l'accoudoir de la couchette, et se redressa, péniblement. L'âge... (Une petite moue de dégoût se manifesta à son insu). Le plis de son menton annonçait l'heure des rapetassages à venir. Sa poitrine... Ses reins, qui se rappelaient à son souvenir...

Elle se leva. Comment dormir paisiblement avec tous ces timbres cutanés, alors que mille événements se jouaient ! Le Commandant avait évoqué ... « trop loin ».

Voilà ce qui tracassait son esprit et l'empêchait de se livrer au Traitement : « trop loin ».

Trop loin signifiait «après» Celcius. « Après Celcius », c'était acquis.

(Son esprit vif se remettait à l'ouvrage presque malgré elle, et, fidèlement, assortissait les données). « Après », ça signifiait : « entre » Celcius et Pythus. N'y avait-il pas dans un recoin de sa mémoire ce fait, qui, telle une clef de voûte, finirait l'ordonnancement ? « Avant Pythus »...

Wer puisa dans le fatras qui avait fabriqué tous ces procès gagnés. « Avant Pythus »... « L'Union Des Sciences des Mondes Humains »... La génétique... Et les clones...

Les « clones »... Sigri Wer ne relâcha pas cette donnée qui n'aurait été confuse ou perdue que pour toutes autres qu'elle.

Les Clones. Cette station orbitale, mise en veilleuse, avant Pythus... Ce souvenir la rajeunissait de plus de quinze années !

Peut-être - dix-huit -, maintenant que le souvenir se précisait... La fabrication de ces clones avait été une incommensurable et fructueuse mine de procès pendant des décennies !

Donc... « les clones ».

Pourquoi son esprit s'était-il bloqué, ainsi, comme si un signal l'avait averti ?

C'Am était un descendant de clone, du moins le prétendait-il, c'était une donnée..Son subconscient ne s'était-il joué d'elle que pour l'amener à ce va-nu-pieds ? Une association d'idées ? Ou : un raisonnement logique ? Le cerveau savait parfois... Inventer ou saisir. Peut-être les deux !?

Quand tout s'embrouillait et se superposait, Sigri Wer aimait savourer sa réussite ; une manière comme une autre de se prouver qu'elle ne s'était que rarement trompée dans sa vie. Après cette gymnastique, ordinairement, tout s'agençait harmonieusement. Elle s'y essaya une fois encore, avec un fâcheux sentiment de fin. La conviction, latente, d'une impérative et toute nouvelle nécessité : il était temps de prendre acte que les temps, avec elle, changeaient...

Trop de paramètres nouveaux s'additionnaient, cette fois. Et pourtant, son intuition ne l'avait jamais trompée. Encore une affaire, elle le sentait, et elle clôturerait en beauté. Et cette ultime entreprise, elle la sentait proche.

Elle cessa d'arpenner le sol de sa cabine. Tous ces fils, comme suspendus à sa décision, tiraillaient en tous sens et décideraient de son futur.

Il fallait rassembler : le laboratoire des clones ; cette station rachetée par cette Union des Scientifiques de Chante Cœur... « avant Pythus ».

Le lien était trouvé ! Comme toutes les autres fois : c'était d'une déroutante simplicité !

Wer s'imagina dans la curieuse posture de devoir remercier son cerveau qui lui avait encore joué ce tour ! Puis elle éclata de rire : curieux comme l'esprit retenait les éléments d'un puzzle ! Faux : sa mémoire avait accumulé de quoi reconstruire cent puzzles, et le travail obscur de son esprit, comme à l'accoutumée, lui en restituait un, parfaitement plausible, parfaitement cohérent. Elle tenait sa solution !

« Se retirer des affaires et, pour ce faire, se servir de ce descendant de cloné ».

Il n'y avait plus qu'à donner un rôle à chaque marionnette, un rôle coïncidant à la situation actuelle. À –leurs- situations actuelles. Avant tout, ne rien briser : agencer, coordonner, harmoniser, veiller à mener l'affaire en dissimulant son but...

Sa respiration redevenait régulière : la réaction habituelle, quand la solution d'un complexe problème apparaissait à la lumière. Cette solution, comme le seul prolongement logique à ces multiples et disparates données. Le reste irait de soi.

Sigri Wer redistribua les rôles : plus une réorientation qu'une bifurcation, elle interviendrait dans les moments cruciaux. Ce que son inconsciente logique avait décidé bien avant elle : les intégrer, en utilisant leurs pulsions, pour les mener là où elle le voulait... Elle, elle mettrait en place l'ordonnancement. Pousser des pions ; retenir les autres ; veiller que le but restât sur la trajectoire ; que des pièces ne s'échappent, ne fassent défaut...

Elle se frotta les mains. Une manière de retrouver son corps après avoir laissé errer son inconscient en liberté. Même dans cette présente et dramatique situation, elle

n'avait pas perdu son temps : la satisfaction, toute faite de plénitude, d'une jubilation contenue. Elle se sentait libérée. C'est ainsi qu'elle aimait les solutions : amples et complètes, hardies, mais absolument dépourvues de toute témérité. À son âge, toute prise de risque aurait été le comble de la bêtise ! À présent, il fallait compléter le faisceau. En premier lieu : un complément d'informations sur Selzé s'imposait. Wer n'avait pas la fatuité de se voir en potentat de la Plaine Continentale en quelques mois, mais en dame -encore alerte- ayant à rattraper beaucoup d'années : oui ! Avant qu'il ne soit trop tard...

Oui : « avant qu'il ne fût trop tard ».

Un projet de cette mesure induisait l'impératif de s'y consacrer sérieusement. D'abord : elle interrogerait ce C'Am plus abondamment, avec pugnacité ; le colosse n'avait pas inventé la Théorie des Failles et n'éventerait certainement pas le projet sous-jacent.

Wer ne put retenir un sourire satisfait. Elle irait au plus simple, déjà certaine que les grandes lignes de son plan constituaient un tout logique et réalisable. Enfin cet avenir boiteux retrouvait un équilibre séduisant !

C'est ce qu'elle appela, en souriant pour elle, « rentabiliser magistralement un voyage ».

L'ombre diffuse avait quitté ses pensées, comme la brise du matin repousse un brouillard : le signe irréversible qu'elle avait trouvé une bonne voie pour finir sa vie !

**

Ralf Méring consulta son tableau de bord. Impossible de déterminer une vitesse dans une Faille du Continuum, sinon de la déduire par le calcul en partant de la vitesse d'introduction. Mais la fourchette sériaient l'avenir proche : c'était une question d'heures, le La Minéa serait expulsé.

Et cette Nise Etelle, agaçante, qui le suivait comme son ombre ! Curieusement, Méring constata qu'il devait lui accorder le crédit de ne pas avoir parlé de Contrat d'Alliance. Un bon point, pensa-t-il. Prestige inhérent à sa corporation : sa position de Commandant Pilote amenait invariablement ces sortes d'implications.

Son attention se reporta à la situation présente. Rien dans le Règlement exigeait un réveil général : il attendrait que les antennes réagissent. Dans les Failles, les émetteurs étaient sans utilité aucune ; en Vol libre, ils seraient à nouveau opérationnels, un message d'alerte redeviendrait possible. Mais... Tant qu'il n'y aurait pas de réponse, parfaitement inutile avant des jours et des jours ! Un sale moment. L'affolement des passagers à maîtriser... Même s'il n'y avait pas de roches ou toutes autres saloperies à l'instant de l'émergement !

Il n'avait pas eu le courage d'énumérer aux passagers la liste des incidents possibles. Ni à cet instant crucial de l'émergence, ni « près ». Certains devaient savoir, mais ils s'étaient tus. Il leur adressa un silencieux remerciement. Cependant, l'hypothèse d'un Nœud Stellaire inutilisé depuis des décennies et propre relevait de la chance pure et, n'ayant aucun goût pour l'irrationnel, il n'y croyait évidemment pas. Il fallait se préparer au pire.

Nise Etelle... (Une rencontre dans un tel moment !). Méring ne parvenait pas à la situer ; sauf qu'elle était une assistante de Conseillère et, qu'à ce titre, la prudence

était de règle, même pendant cet épisode scabreux. Il l'avait détectée comme une personne « téléguidée » par sa mentor ; mais il avait modulé puis atténué ce premier jugement, jusqu'à le remplacer par... rien ! Même le Jeu ne coïncidait pas. Ou bien, elle avait choisi un personnage fort peu valorisant (?). Bizarre comme l'esprit s'empêtre dans l'anecdotique et le nombrilisme alors que la situation menaçait de basculer dans le drame !

Des vibrations s'emparaient du La Minéa. Les premiers signes de faiblesse d'un point donné de la Faille, une hernie dans le tissu de la paroi, invisible autrement que par la mesure des détecteurs de gravitons. Elles annonçaient une éviction prochaine.

Méring s'assura que le maître s'approprierait immédiatement l'espace de ce Nœud stellaire pour lui donner un nom. Émerger à Pythus aurait été un miracle, ne pas rêver ! Dans ces parages de la Grande Faille, l'ISCie n'avait conservé aucune des stations qui lui avaient appartenu, et le Ministère des transports en avait fait essentiellement des phares stellaires. Sur certaines, la société y maintenait des quais de réparation où, maintenant, il fallait se débrouiller seul, sans assistance technique.

Il n'avait jamais eu d'avarie (la chance a de ces sautes d'humeur !), mais il était prudent de s'y préparer. Les pertes de vitesse dans une faille égalaient quelques pour cent : insuffisant pour ne pas considérer comme un danger la première caillasse que le destin aurait planté là, juste en face. À 0,4 c, même une masse de cent kilos pouvait pulvériser un bouclier avant qu'il ne soit à pleine puissance. Quant à une météorite de plusieurs tonnes, même avec un bouclier parvenu à pleine puissance...

Méring sentait l'anxiété le gagner, mais il était seul, et n'avait à garder bonne contenance que face à lui-même. Le premier incident de sa carrière. À trente-quatre ans, on pouvait mourir. Encore était qu'il n'avait pas été des plus malheureux ces derniers temps : cette Nise Etelle. Si l'on ne chipotait pas sur les obscures motivations de la jeune femme qui la rendait si empressée.

Bizarres réflexions, en ces instants, si un rocher...

*

... Le Maître enregistrait les premières amorces de déformations des structures du La Minéa. Des distorsions dans les lignes de forces de la paroi de la Faille : rien qui soit alarmant. Des zébrures envahissaient les écrans : les signes annonciateurs. Il s'assura de ses sangles tandis que le maître annonçait aux passagers de se plier à la même précaution impérieuse. Des sonneries résonnèrent, agaçantes.

Dix minutes... Puis onze... Enfin douze... Le vaisseau, brinquebalé, tanguait à donner des sueurs froides. Puis ce fut comme une déchirure et le dossier du siège s'écrasa contre ses omoplates et ses reins. Méring guetta l'écran de droite. Il était un bon pilote, mais la cacophonie des sonneries, le kaléidoscope des couleurs, et la précipitation des listes de chiffres le paralysèrent. Il y avait eu cet ébranlement. Et puis toutes ces taches, sur l'écran central... En plein dans un amas attiré et stationné là comme s'il n'avait manqué qu'une chiquenaude pour rompre l'équilibre et précipiter...

La poisse ! Son cerveau, devenu idiot, échafaudait une explication oiseuse ; il régularisa son souffle et riva ses yeux sur les avertissements délivrés par le maître ordinateur :

« Station GF 8"- 0,0008 Sec.VL... » (Mais le souffle de soulagement de Méring avorta rapidement à la lecture de l'écran de droite.).

« Aileron déformé-Tuyère 1 endommagée »

Des chocs sourds se succédèrent, comme si un monstrueux forgeron avait poursuivi le La Minéa d'une occulte vengeance.

Le conditionnement de l'école des élèves-pilotes de l'Inter Stellaire Compagnie reprit le dessus ; Méring empoigna le micro et se composa une voix impersonnelle.

« Alerte aux passagers. Restez dans vos cabines. Les stewards : au poste de pilotage, de suite. Terminé »

L'aileron de la tuyère refusait le moindre débattement : une roche s'était coincée, probablement. Première conséquence : incapacité de l'effacer pour pouvoir orienter la tuyère. Le La Minéa était devenu non manœuvrable. (Et cette station - si proche - qu'elle prenait des allures d'ultime bouée !).

De toute première urgence : ôter cette pierre !

*

Les bruits des chocs s'espacèrent, mais les minutes filaient, Méring envoya un de ses stewards dans la coursive où la Conseillère Wer employait ce gaillard... (S'il y avait une seule possibilité de décoincer cette roche, seul cet homme avait une chance d'y parvenir.). La pratique du scaphandre ne poserait pas de problème « définitifs », même si son inexpérience pouvait provoquer de redoutables conséquences. Par contre, ne rien tenter, et le vaisseau quitterait le Nœud pour l'Éternité.

Il ne fallait compter sur aucun sauvetage et, dans une heure, l'attraction de la Faille serait devenue nulle : un voyage où le mot « lendemain » prendrait une tournure sinistre et irréversible. Inquiétude des uns et des autres... Puis les colères et les conflits. Les terreurs prenant le pas sur les angoisses. Une brassée de squelettes momifiés, plus ou moins démembrés...

Méring jugula son imagination. Garder son calme, c'était le moment ou jamais ! Il regarda entrer son steward accompagné de l'homme. Il avait résolu de ne lui en cacher que le minimum, il toussota pour s'éclaircir la voix et se donner une contenance.

- Hum... Monsieur « C'Am » ? Cabine « Dix » ? (Le Clone hocha la tête.). Le vaisseau a un gros ennui. Et nous, nous sommes dedans. Ne finissons pas. Notre vaisseau n'est plus manœuvrable. Une de nos trois tuyères est bloquée. Nous avons traversé un rideau de roches et l'une d'elles s'est encastrée à un très mauvais endroit. Si nous avons l'espace devant nous, et tout notre temps, avec un peu de chance, nous accomplirions une boucle qui nous ramènerait là où nous sommes présentement. On pourrait l'espérer : en quelques centaines d'années. Vous le comprendrez, c'est une spéculation de l'esprit que j'estime guère souhaitable. Je serai bref : nous ne disposons que d'une heure. Et d'à peine plus pour nous être déjà approchés d'une station existante, là, toute proche, et s'y être accostés. Si nous la manquons, nous filerons pour l'Espace. Il faut retirer cette pierre. J'aurais pu envoyer en premier quelqu'un d'autre, pourquoi pas. Nous étions sauvés... ou pas. Mais nous ne le saurions qu'une demi-heure plus tard. Ou plus. Tout le problème se concentre dans ce mot « plus ». Explication : délai devenu insuffisant pour une seconde tentative. La fin. Notre fin.

C'est un travail de force que je vous propose. Le vaisseau n'est pas équipé en sonde de dépannage qui permettrait d'emmener du matériel à l'endroit précis. Ça tombe bien : nous n'en aurions pas le temps. Alors, voilà la situation : j'ai un scaphandre et du câble. Je vous sors par le sas, et vous, vous allez nous retirer cette saloperie. Si vous ne réussissez pas, personne d'autre n'y serait parvenu. Avez-vous une question ?

- Je suis déjà sous contrat.

- Je vous rassure : j'ai une totale priorité ! Celui que je vous établis primera sur tous les autres. Mais il me faut votre accord, sinon vous pousser dehors de force serait tout particulièrement absurde. Êtes-vous partant ?

- Je n'y connais rien.

- J'en ai pour cinq minutes à vous l'expliquer, le plus long est d'enfiler le scaphandre et de le vérifier. Alors ?

- Votre décision est prise ?

- Elle m'est imposée, nuance.

- C'est "oui".

- Alors je descends avec vous dans l'avant sas. Nous serons reliés. Vous garderez les yeux constamment rivés sur un objet familier. La raison ? Le "Mal du Vide". On se croit abandonné irrémédiablement et votre esprit se met à battre la campagne : pas très agréable. L'esprit c'est comme une petite bête qui ne pourrait pas vous sentir, il choisit toujours un de ces moments pour vous laisser tomber. Le vaisseau sera près, mais cette petite bête pourrait vouloir vous jouer un sale tour. Concentrez-vous sur votre travail et abstenez-vous de regards directs sur le Vide : la peur d'être seul, comprenez-vous ? On contrôle, mais pas longtemps. Ce sont les plus idiots qui ont le plus de chance de s'en tirer, par manque d'imagination...

Méring ouvrit le placard et en sortit habit, harnachement, bouteilles et différents équipements, tout en répétant ses conseils posément.

- Ne lâchez jamais ce filin, ce sera votre salut, car je n'aurais pas le temps de revenir vous rechercher. Ne le lâchez à aucun prix ! Il y a des aspérités sur la coque, faites tout exprès ; si vous dérapez, ne vous affolez pas. Dès que cette fichue roche sera enlevée, remontez vers le sas. Je vous accorderai dix minutes, mais pas plus. Il me faudra relancer la tuyère au plus vite. Et si vous y êtes encore : pfoufff ! Ce sera vous... ou bien, tout le monde "plus" vous. Voyez : ça réduira au strict minimum mes états d'âme. Avez-vous compris ?

- Ça paraît simple, mais...

- ... Mais ça ne l'est pas, vous avez raison. Le pied peut déraiper. On s'arc-boute, et hop, la coque s'éloigne. Dans tous les cas, pensez au filin, c'est ma seule recommandation. Vos bouteilles permettent deux heures de respiration : au regard de l'éternité, ce serait un luxe inutile, si vous aviez fait "le" faux-pas. On y va ?

- La communication ?

- Dans le casque. On fera un essai dans le sas, mais si ça ne marchait pas...

- Tant pis.

- Vous avez tout compris.

*

Méring aida C'Am à progresser dans une coursive, où les stewards montaient la garde, à chaque bout. (Le visage stupéfait de Viefield se frayant un chemin entre deux épaule !). C'Am ébaucha un geste pour le rassurer et rappela à Méring sa promesse de remettre le sri à son ami. Puis il s'avança vers le lourd opercule, pesamment, multipliant les efforts pour annihiler ses pensées. (Une seule, et ce serait encore de trop). Ne pas réfléchir, ni philosopher, ce n'était plus le moment. (Mais, est-ce que cela l'avait été une fois, « le » moment ?). C'Am s'appropriâ le rouleau du filin, et la seconde et massive fermeture chuinta en se déplaçant...

D'abord, fascinant, un mince croissant de velours noir... Un noir intense et prodigieusement insidieux pour les pensées. Il baissa les yeux et les posa sur le rebord métallique. (Ne jamais regarder !). Il avança ses lourdes semelles. Encore cinquante centimètres et son corps ne lui appartiendrait plus. Il empoigna le lien, franchit la limite, et repéra les picots sur le métal luisant. (Finir là, ou bien, ailleurs !).

*

Est-ce son steward qui avait été suffisamment obtus pour ne pas comprendre que l'instant était à la vigilance ? Méring avait vu l'épaule se relâcher... perdre son appui sur la cloison... Ou bien cette Nise Etelle qui, dans sa colère, avait puisé des forces dans quelque recoin secret : Méring n'eut que le temps d'écarter les bras, de capter la jeune femme, et de la tenir enserrée fermement. Puis il s'évertua, sans grand succès, à la calmer. Il crut voir une alliée en l'arrivée de dame Wer. (Wer saurait ramener son assistante au calme !).

Mais la Conseillère alliait maintenant ses éclats de voix à ceux de son assistante ! Mering banda ses muscles et, excédé, projeta la jeune femme de toute son énergie vers sa patronne. Puis, voulant se défaire de leur obstruction, prit son élan et les refoula brutalement toutes les deux.

Le steward défaillant arrivait en renfort ; Méring lui donna une place en travers de la coursive, et lui intima, pour la seconde fois, l'ordre impérieux d'interdire tout passage. Puis, souhaitant mettre un terme à cette pagaille, il sortit son arme de poing et en menaça le groupe de passagers qui affluait. La vue de l'arme calma les esprits et il put reprendre son souffle. Cette harpie d'assistante lui avait littéralement bondi aux yeux, toutes griffes dehors ! Et le sri, qu'on lui avait confié, s'était enfui !

Le Commandant, de manière bien visible, manipula l'arme...

- Un, ou une recommence, et je le descends ! Sans hésitation. Le vaisseau est ingouvernable et cet homme a accepté de tenter ce qui s'appelle un sauvetage. Alors : du calme ! Nous saurons dans une heure si penser à la vie est un concept sur lequel cela vaut de s'attarder encore. Regagnez vos cabines ! Car dès que le vaisseau pourra repartir, tant pis pour ceux qui ne seront pas sur leur couchette. Toutes les coursives sont interdites aux passagers jusqu'à nouvel ordre !

On hésitait à reculer, mais le Commandant brandissait son arme avec conviction, le regard glacé...

Viefield se porta face à lui, réclama le sri, et... n'obtint que la permission de le rechercher. En se retournant, il croisa le visage rouge de l'assistante de Wer. (La sortie de C'Am la mettait-elle dans un tel état ?!). Il s'éclipsa pendant que Wer prenait fermement le bras de la jeune femme et l'éloignait. Les passagers présents refluèrent

vers les coursives et les deux salons. Méring rengaina son arme et sauta dans l'ascenseur.

L'incident paraissait clos. Mais le vaisseau semblait n'être plus rempli que d'une seule matière, le temps, et qu'une fuite insidieuse et continue lui en soustrayait. Méring chassa cette image et réorienta les caméras extérieures : les gestes de ce C'Am, progressant le long de la coque, étaient maladroits... « Trois quarts d'heure », il avait un peu triché avec ce passager. Mais pour une seconde et possible tentative, là il n'avait pas triché. Celle-là devrait être la bonne. Juste le temps de dégager une roche...

Il se sentait impuissant. Tout au plus pouvait-il reconforter C'Am par le truchement de l'inter, au risque de le distraire. Dix minutes déjà que les ombres tranchées de la silhouette se rapprochaient de l'aileron... Méring tenta de tromper son impatience en effectuant quelques mouvements qui n'eurent que pour effet de déclencher des crampes douloureuses ; il respira profondément et s'appliqua à détendre sa jambe.

Une paix toute relative de sa conscience était revenue quand un steward entra, suivit de la Conseillère Wer. (Il était presque parvenu à recouvrer tout son calme, et cette calamité revenait !).

Avec un brin d'énervement, il invita l'homme à repartir et montra un siège à Wer.

- Quoi encore ? Un autre motif de procès ?
- Pas de témoin : nous sommes - donc - entre personnes sensées.
- Flatté... Mais encore ?
- Combien de chances ?
- Des personnes compétentes demanderaient le pourcentage de probabilités favorables. Ma réponse : je l'ignore.
- Si ce dépannage réussit, quelle probabilité d'être secourus ?
- « Si ». S'il réussit, nous pourrions intercepter une station. Là ! (Méring pointa son doigt sur un point bleuâtre de l'écran de gauche, puis regarda Wer avec un petit sourire.). Là : « Station G.F.8 ». Si je peux relancer ma tuyère à temps. « Si ».

Wer tendit le cou machinalement vers le point de l'écran, puis se tourna vers lui.

- G.F.8 ?
- G.F.8. Entre Celcius et Pythus il y en a trois. Nous ne pouvons sortir qu'ici. Toutes les trois sont en automatique, mais le Nœud Stellaire de G.F.8 est de loin le plus poreux des trois ; donc nous sommes sortis là. Une station qui servait encore il n'y a pas si longtemps. Mais... Il nous faudra pouvoir l'attraper.
- Entre Celcius et Pythus. Commandant, n'est-ce pas cette station dont l'Institut avait loué une partie ?
- Je ne comprendrais pas que l'Institut ait été en louer une qui aurait été moins accessible que les deux autres.

Wer se garda d'inspecter le regard de Méring. Puis...

- G.F.8. Ne serait-ce pas cette station devenue laboratoire, il y a deux siècles ?
- En partie seulement. Ce qui m'intéresse, c'est que l'état de son quai d'accostage soit encore en état. Mais nous n'y sommes pas encore ! Maintenant, madame, j'ai répondu à vos questions.

Méring tendit le menton vers l'écran où l'ombre déformée de C'Am s'accrochait à l'aileron tordu. Une pierre de un mètre de diamètre était incrustée à sa base et une longue balafre de la coque se discernait. Ça se passait de commentaires. (Mais Wer avait l'esprit ailleurs, visiblement...).

- Et s'il retire cette pierre ?

- Je lance aussitôt deux tuyères de flanc pour manœuvrer. Nous basculerons, et tout ce qui ne sera pas ficelé sur sa couche...

- Et, Lui ?

- S'il parvint à réaliser ce que je lui ai dit...

- Ce fameux « si »...

- Si...

Wer scruta l'écran une dernière fois et fit demi-tour sans un mot. Méring lui accorda un regard avant que la porte ne se referme et réitéra les avertissements à l'intention de son micro.

Le colosse s'escrimait à décoincer le projectile ; le lourd scaphandre donnait une fausse impression de force impuissante. Méring pensa au salopard qui avait trafiqué son ordinateur de bord. À cette passagère qui montait encore quelque sombre procès. À son assistante et ses visées obscures. Aux stewards... À lui... Au La Minéa qui foncerait vers les néants... «Si »...

*

Viefield aperçut le sri pelotonné dans une encoignure. Il se baissa et le prit avec mille précautions. Les oreilles aux franges déchiquetées, à l'affût de signaux imperceptibles pour l'humain, vibraient comme les ailes d'un insecte énervé. Viefield le caressa et le glissa dans son encolure. Ce C'Am aurait pu refuser d'aller mourir à l'extérieur, un steward aurait fait l'affaire ! Lui n'avait pas hésité, curieux tempérament.

Des tremblements sporadiques agitaient l'animal. Viefield, prisonnier de son irrésolution, hésitait entre s'attacher sur sa couche ou rester planté dans ce couloir à se poser des questions plus sottes les unes que les autres.

Selzé n'était qu'un prétexte : le Clone de cette plaine inconnue, subrepticement, était devenu une partie de lui. Il lui en voulait d'avoir amené ce souffle empli d'espace. Et maintenant, il était ravagé par l'espoir, pendant que ce colosse, à l'extérieur, s'escrimait. L'agitation du sri disait toute cette place que C'Am avait prise. Sans conviction, Viefield poussa sa porte et son regard erra sur les sangles des couches anti-G. S'échapper de Celcius, pour venir s'attacher entre deux stations orbitales, au fin fond d'une cabine, en attendant de connaître sa mort : le comble de l'impuissance !

*

Un sillon sinistre, large de plusieurs centimètres, avait creusé la coque jusqu'à la base de l'aileron. Il n'était pas nécessaire d'être spécialiste pour comprendre la gravité de l'avarie. C'Am se répéta mentalement, les conseils du Commandant et changea de position. Sur sa visière, la minuscule horloge indiquait les minutes écoulées. Suurtout : travailler posément. Il plaça soigneusement l'extrémité de la barre

et, faisant levier, s'arc-bouta, les yeux rivés sur le rocher. Il lui avait semblé que ce rocher avait déjà bougé. Mais, dans l'immédiat, il était encore bel et bien coincé. Ses semelles ne demandaient qu'à déraiper, C'Am cessa son effort, et, s'appuyant sur le rebord de la tuyère, recommença l'opération.

Cette fois, l'angle d'inclinaison de la barre de métal s'était modifié. Il examina son outil. « Légèrement courbe : il n'avait pas le souvenir de l'avoir pris ainsi ! »... Aux alentours, des pierrailles s'agglutinaient, ou rebondissaient mollement comme des choses hésitantes et lunatiques.

Il refoula les angoisses naissantes et replaça sa barre. L'épaule plaquée contre la tuyère latérale, il banda ses muscles et... n'eut que le temps de tout lâcher !

Il tenta maladroitement un geste déplacé de côté et sentit la masse de son scaphandre perdre le contact avec les aspérités. Mais il avait évité la roche qui s'était descellée et qui, comme si elle était subitement revenue à la vie pour poursuivre une quelconque vengeance, avait avancé sur lui.

La barre métallique avait suivi le même mouvement. Tout bête, il les regarda frotter la coque, lentement pivoter, puis basculer et s'éloigner. Simultanément, il se rendit compte qu'il avait les plus grandes difficultés à se situer lui-même. Puis il comprit : la surface luisante et convexe du vaisseau se détournait de sa présence, se séparait de lui. Il réalisa qu'il planait dans le vide à plus de dix mètres de la bouche noire du sas. Une bouche, comme au beau milieu d'un visage pâle et dur de C'Loï se détendait, imperceptiblement, en un sourire ironique.

L'éloignement augmentant, une peur hystérique s'empara de sa raison. Ses gants cherchèrent fébrilement le filin. Le sas faisait une tache, de plus en plus lointaine... Trace devenue minuscule, elle s'effaça pour laisser l'image métallique du La Minéa prendre toute la place. Comme un enragé il tira sur le câble à en perdre la raison !

*

Combien de mètres devrait-il récupérer pour réparer cette stupidité de ne pas s'être assuré de la réserve de câble à l'intérieur du sas ?! Cinquante ? Cent mètres ? Plus ? Tout le rouleau s'était-il enfui ? Il n'eut plus que cette idée de tirer sur ses bras, comme un forcené, pour revenir près du vaisseau. Tirer et encore tirer. Le plus vite possible. Qu'avait dit le commandant, au dernier moment ? Il ne se souvenait pas de la moindre syllabe ! Deux heures... « pour la respiration ». Mais pour le câble ? Ah oui : « ne pas lâcher »... « ne pas lâcher »...

La sensation de devoir saisir ces mètres de câble durant toute l'éternité se confirmait : aucun résultat apparent. Seulement de ressasser cette idée de tirer, et de tirer encore.

Il flottait loin du La Minéa et redoutait l'embrassement d'une tuyère. Ne pas raisonner, surtout ! Tirer. Mètre après mètre. L'autre extrémité du filin avait été arrimé, à l'intérieur du sas. Combien de spires ? Seulement une question de siècles...

Tout paraissait immobile. Lui, le vaisseau, un essaim d'astéroïdes aux éclats brillants... Cette étoile, à la chaleur trop froide, trop aveuglante, qui trouait le velours noir. Cette courbe, luisant sinistrement.

Il gagnait les mètres patiemment, méthodiquement. Il en était persuadé : il était une machine, construite tout exprès ! Deux bras, et tout le reste totalement inutile. Des gants un peu raides, sur ce filin...

Dans le lointain, par instants, un assemblage géométrique de lumières glissait dans son champ de vision. Le fruit de son imagination effarée ? Une incongruité, dans ce kaléidoscope aux couleurs de l'infini. Les premiers signes du Grand Mal ? Le Commandant l'avait prévenu, C'Am ferma les yeux. Le cosmos ne devrait être constitué que d'un nombre très limité d'objets : un filin, de longueur indéterminée, d'une paire de gants, d'un cadran d'horloge (rendu illisible par le taux d'humidité de son casque), et de rien d'autre ! Des objets - parfaitement accessoires - pouvaient s'admettre : un vaisseau, à l'émail argenté, luisant des mondes qui se reflétaient dedans. La tache géométrique de son sas, aussi, c'était admissible. Une station orbitale. Des gens. Et puis ces lunes lointaines, que l'on n'atteindrait jamais.

C'Am ouvrit les yeux et les referma précipitamment. Seul ! Incroyablement seul ! Si ce n'avait été ce filin... fabriqué par Quelqu'un. Loin, très loin : le Vide. Plus rien. Si ! Reconstruire, patiemment : des visages, des vergers en fleur, les manettes de Ronaldson...

La sensation d'une tension dans le filin n'était, peut-être, qu'une idiotie de son raisonnement ? Pour s'assurer de cette pseudo réalité, il fallait rouvrir les yeux. C'Am s'astreint à une préparation méticuleuse de cet instant. Si progrès il y avait eu, un seul regard devrait suffire ! L'important était de brider soigneusement tout égarement de l'imagination. Il enroula le câble autour de sa taille, méthodiquement, et, posément, desserra ses paupières...

Le cercle noir du sas était à une vingtaine de mètres, en droite ligne. (Si tant était que cette estimation était fidèle à la réalité et recevable raisonnablement ?). Alors, fallait-il s'allouer, enfin, du repos ?

L'amorce d'un dérapage de son esprit ? C'Am referma les yeux. Il n'était pas encore utile de défaire le filin qui le rattachait ; il porta son geste vers l'avant, pour reprendre sa progression, décidé à faire taire ces voix tentatrices.

Son gant, crispé à nouveau sur son attache, déclencha subitement un geyser de lumière (?). Une explosion silencieuse. Il dut faire appel à tout son sang-froid pour découvrir qu'une tuyère venait d'être remise en route et... que le sas se déformait, comme s'il s'était enroulé lentement. (À moins que ce soit le filin ?). Il reprit ses mouvements avec un acharnement rageur.

Tirer. Tirer. Tirer, avant que ce câble ne vienne se plaquer sur la coque lisse pour lui interdire toute progression. Avant que ses mains refusent... Tirer frénétiquement. Tirer. Tirer encore.

Il ne referma plus les yeux : l'embouchure du sas, la félicité même, était à portée de bras. Il s'appliqua aux derniers mètres. Le La Minéa tournait. La tuyère, un peu plus « bas », crachait ses particules éblouissantes et glacées. Et l'orbe de lumières (qu'il avait rangée dans sa mémoire) était de nouveau là. Une Station orbitale. (« La station ? »).

Il finissait d'enrouler une nouvelle longueur du filin autour de sa taille. Sa dernière vision fut une surface polie, luisante de menaces inconnues.

Le bord de l'ouverture du sas pesait sur son corps comme pour cisailer son corps. Il comprit qu'il perdait connaissance.

** * **

chapitre 12 suite Tome 2

FINITEUDE

Dans plusieurs siècles... L'effondrement des Mondes Humains. Des histoires, des récits.

« Un Rêve, s'il Vous plaît »

Un pilote stellaire refait sa vie sur un monde « oublié » et s'aperçoit qu'il n'a été qu'un jouet dans un vaste projet organisé par le haut responsable de l'Institut...

« Olal, Pur-parmi-les-Purs »

Le PDG de l'Inter Stellaire Compagnie décide de réorganiser ses approvisionnements en métaux rares

« Des Pétales pour un Enfer »

Un docteur pris dans la tourmente de l'abandon de la planète Nelly...

« Si ce n'est Toi... » (2 tomes)

Sur la planète Selzé, un Concessionnaire en faillite est entraîné dans la débâcle des Mondes Humains...

« Les Anges du Delta »

Baptiste Olmet trouve refuge sur Viélès, un monde décrété «terre de relégation» depuis un siècle. Dans cette ville aux trois quarts abandonnée, si il n'y avait que les condamnés tout serait compréhensible. Mais il y a ces femmes...

e-mail >>>

van_malaerth_sf21@tiscali.fr

vitrine web >>>

<http://auteurpvmsf2000.chez-alice.fr/index.html>

Illustrations originales : Jessica DARLINGTON

Textes protégés

Exemplaire n° 001